

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

TOME II.

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE,

Rêve s'il en fût jamais ;

SUIVI DE

L'HOMME DE FER,

SONGE.

Le préſent eſt gros de l'avenir.

Leibnitz.

Derniere édition, revue par l'Auteur.

TOME SECOND.



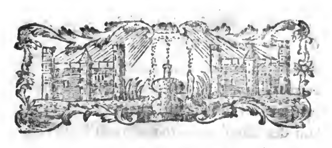
1793.

L' A N

DEUX MILLE

QUATRE CENT QUARANTE.

TOME II.



L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

CHAPITRE XXXII.

L'Académie Françoise.

NOUS nous acheminâmes vers l'académie françoise; elle avoit conservé son nom; mais que sa situation étoit différente ! que le lieu où elle tenoit ses assemblées étoit changé ! Elle n'habitoit plus le palais des rois. O révolution étonnante des âges ! Un pape s'est assis à la place des Césars ! L'ignorance & la superstition ont habité Athenes ! Les beaux arts ont volé en Russie !

Auroit-on cru de mon temps que ce mont autrefois tant ridiculisé pour avoir laissé remarquer sur son sommet quelques ânes paissant des chardons, étoit devenu la fidelle image du Parnasse antique, le séjour du génie, la demeure des fameux écrivains ? Aussi avoit-on aboli le nom de *Montmartre*, mais par pure complaisance pour les préjugés reçus.

Ce lieu auguste, ombragé de toutes parts de bois vénérables, étoit consacré à la solitude. Une loix expresse défendoit qu'on frappât l'air aux environs d'aucun bruit discordant. Les carrieres de plâtre étoient taries. La terre avoit enfanté de nouveaux lits de pierre pour servir de fondement à ce noble asyle. Cette montagne favorisée des plus doux regards du soleil, nourrissoit des arbres, dont les sommets élancés tantôt se croisoient dans les airs, tantôt laissoient de distance en distance quelques points entr'ouverts par où l'œil avide s'échappoit vers les cieux.

Je monte avec mon guide, j'apperçois çà & là de jolis hermitages, éloignés les uns des autres. Je demandai qui habitoit ces bosquets demi-sombres, demi-éclairés, dont

l'aspect avoit quelque chose d'intéressant ? Vous ne tarderez pas à le savoir, me dit-on ; hâtez-vous, l'heure approche. En effet, je vis un grand nombre de personnes qui arrivoient de côté & d'autre, non en carosse, mais à pied : leur conversation sembloit plus vive & plus animée. Nous entrâmes dans un édifice assez vaste, mais très-simplement décoré. Je n'apperçus aucun Suisse, armé d'une lourde hallebarde, à la porte du paisible sanctuaire des Muses : rien ne m'empêcha de passer avec la foule des honnêtes gens (1).

La salle étoit fort sonore, de maniere que la plus foible voix académique se faisoit distinctement entendre dans les points les plus éloignés. L'ordre qui régnoit dans les places n'étoit pas moins remarquable ; plu-

(1) J'ai toujours été très-curieux d'envisager un grand homme ; & j'ai cru reconnoître que le port, l'action, l'air de tête, la contenance, le regard, tout le distinguoit du commun des hommes. Il reste une science neuve à parcourir, l'étude de la physionomie. Lavater, homme sensible & homme de génie, nous a donné un livre sur cette matiere, fait pour être médité, tant par les naturalistes que par les moralistes.

ſieurs rangs de gradins tapiſſoient le contour de la ſalle; car ce peuple ſavoit que l'oreille doit être à ſon aiſe à l'académie, comme l'œil au ſallon de peinture. Je conſidérai le tout à mon aiſe. Le nombre des ſieges académiques ne me parut pas ridiculement fixé; mais ce qu'il y avoit de particulier, c'eſt que chaque fauteuil étoit ſurmonté d'un drapeau flottant: deſſus on liſoit diſtinctement le titre des ouvrages de l'académicien dont il ombrageoit la tête. Chacun pouvoit s'aſſeoir dans un fauteuil, ſans autre formule, ſous la ſeule loi qu'il déploieroit le drapeau où ſeroient inſcrits ſes titres. On ſe doute bien que perſonne n'oſoit arborer le drapeau blanc, comme faiſoient dans mon ſiecle, évêques, ducs, maréchaux, précepteurs (2). On n'oſoit encore moins produire à l'œil ſévere du public le titre d'un ouvrage médiocre ou ſervilement imi-

(2) On a vu ſur les boulevards un automate qui articuloit des ſons, & le peuple de courir & d'admirer. Que d'automates à face humaine, à la cour, au barreau, dans les académies, doivent leurs accents au ſouffle inviſible & caché qui délie leurs langues: dès qu'il ceſſe, ils reſtent muets.

tateur ; il falloit que ce fût un ouvrage qui marquât un nouveau pas dans la carrière des arts, & le public n'adoptoit aucun livre qui ne l'emportât sur le dernier qui traitoit de la même matiere (3).

Mon guide me tira par la manche. — Vous avez un air bien étonné : mais voici de quoi l'être encore plus. Vous avez vu sur votre chemin plusieurs de ces retraites isolées & charmantes, qui ont attiré vos regards. Eh bien ! c'est-là que se retire l'homme frappé du pouvoir inconnu qui lui commande d'écrire. Nos académiciens sont des chartreux (4). C'est dans la solitude que le génie s'étend, se fortifie, s'élance de la voie commune pour s'ouvrir de nouveaux sentiers. Quand l'enthousiasme vient-il à naître?

---

(3) Il n'y a plus moyen de se distinguer, dit-on ! Gens avides de fumée, il reste encore le sentier de la vertu ; là vous ne rencontrerez pas beaucoup de concurrents ! Mais ce n'est point de cette gloire-là que vous voulez : j'entends, vous voulez faire parler de vous ; je gémis sur vous & sur le genre humain.

(4) Que celui qui veut acquérir la force de l'ame, l'exerce par des fonctions assidues : l'homme le plus oisif est le plus esclave.

C'eſt quand l'auteur deſcend en lui-même, qu'il creuſe ſon âme, cette mine profonde dont le poſſeſſeur ignore quelquefois toute la valeur. La retraite & l'amitié, quels dieux inſpirateurs (5) ! Que faut-il de plus à des hommes qui cherchent la nature & la vérité? Où font-elles entendre leur voix ſublime ? Eſt-ce dans le tumulte des villes, parmi cette foule de petites paſſions qui, à notre inſçu, aſſiegent nos cœurs ? Non : c'eſt à la campagne où l'ame ſe rajeunit; c'eſt là qu'elle ſent la majeſté de l'univers, cette majeſté éloquente & paiſible : l'expreſſion part & s'enflamme, le ſentiment la frappe, la colore, & l'image devient plus grande, comme l'horizon qui nous environne.

De votre temps, les gens de lettres ſe répandoient dans les cercles pour y amuſer des femmelettes & pour obtenir d'elles un ſourire équivoque; ils ſacrifioient des idées mâles & fortes à l'empire ſuperſtitieux de la mode; ils dénaturoient leur ame en vou-

(5) L'homme a plus long-temps à vivre avec l'eſprit qu'avec les ſens ; donc il ſera plus ſage de chercher les plaiſirs dans l'un, plutôt que dans les autres

lant plaire à leur siecle : au lieu d'envisager l'auguste série des siecles à venir, ils se rendoient esclaves d'un goût momentané ; ils couroient enfin après des mensonges ingénieux ; ils étouffoient cette voix intérieure qui leur crioit : *Sois sévere comme le temps qui fuit ; sois inexorable comme la postérité* (6). D'ailleurs ils jouissent ici de cette heureuse médiocrité qui, parmi nous, est la souveraine richesse. Nous n'allons point les interrompre pour nous distraire, ou pour épier les moindres mouvements de leur ame, ou pour nous vanter seulement de les avoir vus : nous respectons leur temps, comme nous respectons le pain sacré de l'indigent ; mais attentifs à tous leurs besoins, au moindre signal ils se trouvent satisfaits. — S'il est ainsi, vous devez avoir beaucoup de presse. Ne se trouveroit-il pas des gens qui prendroient ce titre pour honorer leur paresse ou leur foiblesse réelle ? — Non : c'est ici un

(6) Le grand homme est modeste ; l'homme médiocre fait sonner ses moindres avantages : ainsi les fleuves majestueux roulent en silence leurs eaux, tandis qu'un petit ruisseau coule avec bruit à travers les cailloux.

séjour lumineux, où les moindres taches se font aisément reconnoître. Le fourbe & l'imposteur fuient ces lieux ; ils ne peuvent regarder en face l'homme de génie dont rien n'abuse l'œil pénétrant. Quant à celui que la présomption y (7) conduiroit en raison inverse de son incapacité, il est des personnes charitables qui s'empresseroient à le guérir, à le dissuader d'un projet qui ne tourneroit pas à son honneur. Enfin la loi porte, . . . Notre conversation fut interrompue par un silence général qui se fit tout à-coup dans l'assemblée. Mon ame passa toute entiere dans mon oreille, lorsque je vis un des académiciens s'apprêter à lire un manuscrit qu'il tenoit en main, & d'assez bonne grace, ce qui n'est pas à dédaigner.

Trop ingrate mémoire, sois maudite ! quel tour la perfide m'a joué ! Oh ! que ne puis-je me souvenir ici du discours éloquent que prononça cet académicien ! La force,

(7) Il n'est point d'objet qui n'ait cent faces différentes : il n'est qu'un point pour saisir le côté vrai : pour peu qu'on s'écarte, le travail & le génie même deviennent inutiles.

la méthode, l'arrangement du ſtyle me ſont échappés; mais l'impreſſion en eſt reſtée vivement empreinte dans mon ame. Non, jamais je ne me ſentis ſi tranſporté. Le front de chaque aſſiſtant peignoit le ſentiment dont j'étois moi-même pénétré : c'étoit une des jouiſſances les plus délicieuſes que mon cœur ait éprouvées. Que de profondeur, d'images, de vérités! Quelle flamme auguſte, quel ton ſublime! L'orateur parloit contre l'envie (8), les ſources de cette funeſte paſſion, ſes horribles effets, l'infamie dont elle a ſouillé les lauriers qui couronnoient pluſieurs grands hommes : tout ce qu'elle a de vil, d'injuſte, de déteſtable, étoit ſi fortement exprimé, qu'en déplorant les malheureuſes victimes de cette aveugle paſſion, on frémiſſoit en même temps de

(8) Que je plains les eſprits envieux & jaloux! Ils gliſſent ſur le beau de l'ouvrage, & ne ſavent point s'en nourrir; ils ne cherchent que ce qui leur eſt analogue, le mauvais. L'homme de lettres, qui par l'exercice habituel de la raiſon & du goût fortifie l'un & l'autre, & ſe crée des jouiſſances ſans ceſſe renouvellées, eſt le plus heureux des hommes, s'il ſait ſe défendre de la jalouſie ou d'une ſenſibilité outrée.

porter en soi-même un cœur infecté de ses poisons. Le miroir étoit si adroitement présenté devant chaque caractere particulier; leurs petitesses se montroient sous tant de faces ridicules & variées; le cœur humain étoit approfondi d'une maniere si neuve, si fine, si piquante, qu'il étoit impossible de ne pas s'y connoître ou de s'y reconnoître sans former le dessein d'abjurer cette misérable foiblesse. La peur qu'on avoit d'avoir quelque ressemblance avec le monstre affreux de l'envie, produisit un effet salutaire. Je vis, ô spectacle édifiant! ô moment inouï dans les annales de la littérature! je vis les personnes qui composoient l'assemblée, se considérer d'un œil doux & caressant. Je vis les académiciens ouvrir mutuellement leurs bras, s'embrasser, pleurer de joie, le sein appuyé & palpitant l'un contre l'autre. Je vis (le croira-t-on?) les auteurs répandus dans la salle imiter leurs transports affectueux, convenir des talents de leurs confreres, se jurer une amitié éternelle, inaltérable; je vis des larmes d'attendrissement & de bienveillance couler de tous les yeux. C'étoit un peuple de freres, qui avoient substitué

un applaudissement aussi honorable à nos stupides battements de mains (9).

Après qu'on eut bien savouré ces instants délicieux, après que chacun se fut rendu compte des sensations diverses qu'il avoit ressenties, que chacun eut cité les morceaux qui l'avoient le plus frappé, après qu'on se fut renouvellé cent fois le serment de s'aimer toujours, un autre membre de cette auguste société se leva d'un air riant : un bruit flatteur se répandit dans toute la salle, car il passoit pour un railleur socratique (10); il éleva la voix & dit :

MESSIEURS,

Plusieurs raisons m'ont engagé à vous donner aujourd'hui un petit extrait assez

(9) Lorsqu'au spectacle, à l'académie, un trait touchant du sublime vient saisir l'assemblée, & qu'au lieu de ce profond soupir de l'ame, de cette émotion silencieuse, j'entends ces claquements redoublés qui ébranlent le plafond, je me dis à moi-même : ces gens-là ont beau battre des mains, ils ne sentent rien; ce sont des hommes de bois qui font jouer deux planches.

(10) Autant une raillerie mordante est le fruit de l'iniquité, autant une plaisanterie ingénieuse est le fruit de la sagesse : l'enjouement & la gaieté furent les armes les plus triomphantes de Socrate.

curieux, je pense, de ce qu'étoit notre académie dans son enfance, c'est-à-dire, vers le dix-huitieme siecle. Ce cardinal qui nous a fondés, & que nos prédécesseurs louoient à toute outrance, à qui on prêtoit dans notre établissement les vues les plus profondes, ne nous a jamais institués, (avouons-le) que parce qu'il faisoit lui-même de mauvais vers qu'il idolâtroit & qu'il vouloit qu'on admirât. Ce cardinal dis-je, en invitant les écrivains à ne faire qu'un corps, dévoila son génie despotique, & les assujetit à des regles qu'a toujours méconnu le génie. Ce fondateur avoit si peu l'idée d'une société pareille, qu'il crut ne devoir fonder que quarante places; ainsi, vu les circonstances, Corneille & Montesquieu auroient pu se trouver à la porte & y rester pendant toute leur vie. Ce cardinal s'imagina en même temps que le génie seroit obscur par lui-même, si les titres & les dignités ne venoient relever son néant. Lorsqu'il porta ce jugement étrange, sûrement il n'avoit en vue que des rimailleurs, tels que Colletet & ces autres poëtes qu'il alimentoit par pure vanité.

Il paſſa donc en coutume alors que ceux qui auroient de l'or en place de mérite, & des titres en place de génie, viendroient s'aſſeoir à côté de ceux dont la renommée publieroit les noms dans toute l'Europe. Il en donna l'exemple le premier, & il ne fut que trop suivi. Ces grands hommes qui attirerent l'attention de leur ſiecle, qui fixerent tous ſes regards en attendant ceux de la poſtérité, ayant couvert de gloire le lieu où ils tenoient leurs aſſemblées, l'homme titré & doré vint aſſiéger la porte; il oſa preſque leur faire entendre qu'il venoit faire rejaillir ſur eux l'éclat de ſes vains cordons, & il crut bonnement, ou parut croire, qu'il ſuffiſoit de s'aſſeoir à leurs côtés pour leur reſſembler.

On vit des maréchaux tant vainqueurs que battus, des têtes mitrées qui n'avoient point fait leurs mandements, des gens de robe, des précepteurs, des financiers vouloir paſſer pour beaux eſprits, & n'étant tout au plus que la décoration du ſpectacle, ſe croire les véritables acteurs. A peine huit ou dix parmi les quarante figuroient par leur propre mérite; le reſte étoit d'emprunt.

Cependant il falloit la mort d'un académicien pour remplir une place qui, le plus souvent, n'en restoit pas moins vuide.

Quoi de plus risible que de voir cette académie dont la renommée alloit aux deux bouts de la capitale, tenir ses assemblées dans une petite salle étroite & basse ! Là, sur plusieurs fauteuils jadis rouges, paroissoient de temps à autre plusieurs hommes ennuyés, nonchalamment assis, pesant des syllabes, épluchant gravement les mots d'une piece de vers, ou d'un discours en prose, pour couronner ensuite le plus froid de tous : mais, en revanche, (observez-le bien, Messieurs) ils ne se trompoient jamais dans le calcul des jetons qu'ils partageoient en profitant de l'absence de leurs confreres. Croiriez-vous qu'ils donnoient au vainqueur une médaille d'or au lieu d'un rameau de chêne, & que cette médaille portoit pour devise cette inscription risible : *à l'immortalité ?* Hélas ! cette immortalité passoit le lendemain dans le creuset d'un orfevre, & c'étoit là l'avantage le plus réel qui restât à l'athlete couronné.

Croiriez-vous que quelquefois ce petit

vainqueur perdoit la tête (11), tant fon orgueil devenoit fol & ridicule; & que les juges ne faifoient guere d'autres fonctions que de diftribuer ces prix inutiles, dont perfonne ne fe foucioit même d'être informé ?

Leur falle n'étoit ouverte qu'au peuple auteur, & ce peuple n'entroit que par billets. Le matin l'opéra venoit chanter une meffe en mufique, puis un prêtre tremblant débitoit le panégyrique de Louis IX, (je ne fais trop pourquoi) le louoit pendant plus d'une heure (12); puis l'on attendoit

(11) Après les prix de l'univerfité qui font germer un fot orgueil dans des têtes enfantines, je ne connois rien de plus dangereux que les médailles de nos académies littéraires. Le vainqueur fe croit réellement un perfonnage, & le voilà gâté pour le refte de fa vie. Il dédaignera tous ceux qui n'auront pas été couronnés d'un laurier auffi rare, auffi illuftre. Voyez dans le Mercure de France du mois de feptembre 1769, page 184, ligne 13, un exemple du plus ridicule égoïfme. Un très-mince auteur rappelle au public qu'étant au college il faifoit fon thême mieux que fes camarades; il s'en glorifie, & s'imagine tenir le même rang dans la république des lettres ... *rifum teneatis, amici...*

(12) Le premier édit pénal contre des fentimens ou opinions particulieres, fut rendu par Louis IX, vulgairement dit St. Louis.

l'orateur au morceau des croisades : ce qui allumoit grandement la bile de l'archevêque qui interdisoit le prêtre orateur pour avoir eu la témérité de montrer du bon sens. Le soir succédoit encore un autre éloge : mais comme celui-ci étoit profane, l'archevêque heureusement ne prononçoit pas sur la doctrine qui y étoit renfermée.

Il faut dire que le lieu où l'on faisoit de l'esprit, étoit défendu par des fusiliers & par de gros Suisses qui n'entendoient pas le françois. Rien n'étoit plus plaisant que de voir la maigre encolure d'un savant contraster à leur rencontre avec leur stature énorme & repoussante. On appelloit ces jours-là *assemblées publiques*. Le public, il est vrai, s'y rendoit, mais pour rester à la porte ; ce qui n'étoit guere reconnoître la complaisance qu'on avoit de venir les entendre.

Cependant la seule liberté qui restoit à la nation, étoit de prononcer souverainement sur la prose & sur les vers, de siffler tel auteur, d'en applaudir tel autre, & par fois de se moquer d'eux tous.

La rage académique s'emparoit néanmoins de toutes les cervelles : tout le monde

vouloit être cenſeur royal (13), puis académicien. On comptoit les jours de tous les membres qui compoſoient l'académie ; on calculoit le degré de vigueur que leur eſtomac conſervoit à table : au gré des aſpirants, la mortalité ne deſcendoit pas aſſez promptement ſur leurs têtes. Ils ſont *immortels* ! diſoit-on. L'un marmotoit tout bas, en voyant un élu : ah ! quand pourrai-je faire ton éloge au bout de la grand table, le chapeau ſur la tête, & te déclarer un grand homme conjointement avec Louis XIV & le chancelier Seguier, lorſque déja oublié tu dormiras dans un cercueil à épitaphe ?

Enfin les riches comploterent ſi bien dans un ſiecle où l'or tenoit lieu de tout le reſte, qu'ils chaſſerent les gens de lettres ; de ſorte qu'à la génération ſuivante Mrs. les fermiers-généraux ſe trouverent poſſeſſeurs abſolus des quarante fauteuils, où ils

(13) Cenſeur royal ! Je n'ai jamais pu entendre ce mot ſans pouffer de rire. Nous ignorons nous autres François combien nous ſommes ridicules, & les droits que nous donnons à la poſtérité de nous regarder en pitié.

ronflerent tout aussi à leur aise que leurs devanciers, & ils furent encore plus habiles qu'eux dans le partage des jetons.

Alors naquit l'ancien proverbe, *on ne peut entrer à l'académie sans équipage*.

Les gens de lettres désespérés & ne sachant comment rentrer dans leur domaine usurpé, conspirerent en forme : ils se servirent de leurs armes ordinaires, épigrammes, chansons, vaudevilles (14); ils épuiserent toutes les fleches du carquois de la satire : mais, hélas ! tous leurs traits devinrent impuissants. Le calus étoit tellement formé sur les cœurs, qu'ils n'étoient plus sensibles, même au traits perçants du ridicule. Mrs. les auteurs auroient perdu leurs bons mots, sans le secours d'une grave indigestion qui surprit un jour les académiciens rassemblés à un festin splendide. Apollon, Plutus, & le dieu qui fait digérer, sont trois divinités brouillées ensemble. L'indigestion les accablant au double titre de financiers & d'académiciens,

(14) Pauvres armes ! qu'on leur interdit encore, & que l'insolent orgueil des grands tout à la fois appelle & redoute !

ils en moururent presque tous. Les gens de lettres rentrerent dans leur ancien domaine, & l'académie fut sauvée......

Il s'éleva dans l'assemblée un éclat de rire universel. Quelqu'un vint me demander à l'oreille si la relation étoit exacte. Oui, lui dis-je, à peu de chose près. Mais quand du sommet de sept cents années on plonge ses regards dans le passé, il est aisé sans doute de donner des ridicules aux morts. Au reste, l'académie convenoit même de mon temps que chaque membre qui la composoit, valoit beaucoup mieux qu'elle. Il n'y a rien à ajouter à cet aveu. Le malheur est que dès que les hommes s'assemblent, leurs têtes se rétrecissent, comme l'a dit Montesquieu, qui devoit le savoir.

Un petit académicien maigre & pâle se leva & dit : Messieurs, j'ai trouvé une fable qui a été composée dans le dix-septieme siecle ; vous pardonnerez à la vétusté du langage : mais m'occupant de ces sortes de recherches, j'espere que vous applaudirez à mon zele ; cette fable est imitée de l'arabe & fait voir que dans tous les temps les hommes sensés ont combattu le despotisme par

l'arme du ridicule : cette fable eſt intitulée *le conſeil des médecins*. La voici telle que je l'ai copiée.

En Perſe il étoit un Sophi
Par la terreur du glaive affermi ſur le trône :
D'un monarque étranger il reçut un défi,
Et voulant ſoutenir les droits de ſa couronne,
Il aſſembla force ſoldats
Pour aller guerroyer bien loin de ſes états ;
Mais avant de quitter ſon trône & ſes provinces,
Comme il avoit pour fils huit princes,
Il devoit à l'aîné remettre, en s'éloignant,
Les rênes du gouvernement.
Or, cet aîné, l'héritier de l'empire,
Avoit un jugement, un eſprit limité ;
Et ſon état (de loin je puis le dire)
Touchoit à l'imbécillité.
Le Sophi délibere ; on convoque, on invite
Les gens de loi, les prêtres, les devins,
Qui dirent force mots ; & puis des médecins
On aſſembla la docte élite.
Eſt-il ſot, eſt-il fou, le ſublime empereur !
Dans les recoins de ſa cervelle auguſte
Récele-t-il quelque lueur,
Et dans un jour d'éclat étalant ſa grandeur,
Pourra-t-il répondre un peu juſte
En face d'un ambaſſadeur !
Long-temps les médecins, là-deſſus pérorerent ;
Le pouls, les yeux, la peau, la langue examinerent ;
Le magnifique prince interrogé dix fois,
Neuf pour le moins, ne ſut trop que répondre.
Tout vu, tout peſé, chacun donna ſa voix :

Voici

Voici le *bulletin* qu'on a traduit à Londre :

Nous, chargés aujourd'hui de tout examiner,
Le ſens commun du prince & ſon intelligence,
Nous avons lieu de ſoupçonner
Qu'il avoiſine la démence ;
Mais nous n'apperçevons, d'ailleurs, en conſcience,
Rien qui puiſſe après tout l'empêcher de régner.

On trouva cette fable aſſez plaiſante, & cette lecture termina la ſéance d'une maniere agréable, car il faut que toute ſéance académique finiſſe par quelque choſe de non-ſérieux, & c'eſt un joli ſecret que de ſavoir clore une lecture publique.

Je paſſai enſuite dans la ſalle où ſe trouvoient les portraits des académiciens, tant anciens que modernes. Je contemplai les portraits de ceux qui doivent ſuccéder aux académiciens actuellement vivants ; mais pour ne chagriner perſonne, je me garderai bien de les nommer.

Hélas ! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle,
On l'aime, & les humains ſont malheureux par elle.
VOLT.

Mais je ne puis me refuſer à rapporter un fait qui cauſera ſûrement beaucoup de

plaiſir aux ames honnêtes, aimant la juſtice & déteſtant la tyrannie; c'eſt que le portrait de l'abbé de St. Pierre avoit été réhabilité & remis dans ſon rang avec tous les honneurs dus à ſa rare vertu. On avoit effacé la baſſeſſe dont l'académie s'étoit rendue lâchement coupable, lorſqu'elle ploya ſous le joug d'une ſervitude qui devoit lui être étrangere. On avoit placé ce digne & vertueux écrivain entre Fénelon & Monteſquieu. Je donnai des louanges à cette noble équité. Je ne vis plus ni le portrait de Richelieu, ni le portrait de Chriſtine, ni le portait de ... ni le portrait de... ni le portrait de ... qui, quoiqu'en peinture, étoient ſouverainement déplacés.

Je deſcendis de cette montagne, en reportant pluſieurs fois la vue ſur ces boſquets couverts, où réſidoient ces beaux génies, qui dans le ſilence & la contemplation de la nature travailloient à former le cœur de leurs concitoyens à la vertu, à l'amour du beau & du vrai, & je dis en moi-même : *je voudrois bien me rendre digne de cette académie-là !*

CHAPITRE XXXIII.

Le Cabinet du Roi.

NON loin de ce féjour enchanté j'apperçus un temple vafte qui me remplit d'admiration & de refpect. Sur fon frontifpice étoit écrit : *Abrégé de l'Univers.* Vous voyez, me dit-on, *le Cabinet du Roi.* Ce n'eft pas que cet édifice lui appartienne ; il eft à l'état : mais nous lui donnons ce titre comme une marque d'eftime que nous avons pour fa perfonne ; d'ailleurs, à l'exemple des anciens rois, notre fouverain exerce la médecine, la chirurgie & les arts. Il eft revenu ce temps heureux où les hommes puiffants qui ont en main les fonds néceffaires aux expériences, flattés de la gloire de faire des découvertes importantes au genre humain, fe hâtent de porter les fciences à ce degré de perfection qui attendoit leurs regards & leur zele. Les plus confidérables de la nation font fervir leur opulence à arracher à la nature fes fecrets ; & l'or,

autrefois germe du crime & gage de l'oisiveté, sert l'humanité & ennoblit ses travaux.

J'entre, & je fus saisi d'une douce surprise ! Ce temple étoit le palais animé de la nature : toutes les productions qu'elle enfante y étoient rassemblées avec une profusion qui n'excluoit point l'ordre. Ce temple formoit quatre ailes d'une immense étendue : il étoit surmonté du dôme le plus vaste qui ait jamais frappé mes regards.

De côté & d'autre se présentoient des figures de marbre, avec cette inscription : *A l'inventeur de la scie; à l'inventeur du rabot; à l'inventeur de la machine à bas; à l'inventeur du tour, du cabestan, de la poulie, de la grue*, &c. &c.

Toutes les sortes d'animaux, de végétaux & de minéraux étoient placés sous ces quatre grandes ailes, & apperçus d'un coup d'œil Quel immense & merveilleux assemblage !

Sous la premiere aile, on voyoit depuis le cedre jusqu'à l'hysope.

Sous la seconde, depuis l'aigle jusqu'à la mouche.

Sous la troisieme, depuis l'éléphant jusqu'au ciron.

Sous la derniere, depuis la baleine jusqu'au goujon.

Au milieu du dôme étoient les jeux de la nature, les monstres de toute espece; les productions bizarres, inconnues, uniques en leur genre; car la nature, au moment où elle abandonne ses loix ordinaires, marque une intelligence encore plus profonde que lorsqu'elle ne s'écarte point de sa route.

Sur les côtés, des morceaux entiers arrachés des mines présentoient les laboratoires secrets où la nature travaille ces métaux que l'homme a rendus tour-à-tour utiles & dangereux. De longues couches de sable savamment enlevées & artistement placées, offroient l'intérieur de la terre & l'ordre qu'elle observe dans les différents lits de pierre (1), d'argile, de plâtre, qu'elle arrange.

---

(1) Voici ce qu'un de mes amis m'écrit. « J'ai plus » que jamais le goût des carrieres. Je pense qu'il me » rendra habitant des minéraux & pétrifications, & » qu'il me prépare peut-être un tombeau dans les en- » trailles de la terre. Je suis descendu à près de neuf » cents pieds dans son enveloppe, près ****, très- » fâché de ne pouvoir aller plus avant. J'aurois » voulu imprimer mes pas sur son noyau, & de-là

De quel étonnement je fus frappé, lorsqu'au lieu de quelques os desséchés, j'ap-

---

» l'interroger sur les nations diverses qui ont passé
» sur sa surface, lui demander si dans le nombre infini de ses enfants quelqu'un l'a remerciée de ses
» bienfaits; si à l'endroit où je médite, loin de la
» clarté du jour, elle auroit produit des fruits nourriciers; si là étoit un peuple ou un trône, & combien de couches formées des débris du genre humain
» elle récele du fond de cet abyme jusqu'au dernier
» point de son diametre ! Je l'aurois sollicitée à me
» laisser lire toutes les catastrophes qu'elle a essuyées;
» & je l'aurois trempée de mes larmes en apprenant
» tous les désastres dont elle n'a pu garantir sa nombreuse famille : désastres gravés sur des médailles
» incontestables, mais dont le souvenir est entiérement effacé : désastres qui renaîtront quand elle dévorera dans ses flancs la génération présente, qui,
» à son tour, sera foulée par des générations sans
» nombre qui n'auront peut-être d'autre ressemblance
» avec celle-ci que le partage des mêmes infortunes.
» C'est alors qu'au milieu de ma douleur, aussi juste
» qu'humain, j'aurois formé des vœux cruels & charitables, j'aurois souhaité qu'elle engloutît dans son
» sein jusqu'au dernier être animé, qu'elle dérobât
» tout animal né sensible aux rayons de ce soleil,
» dont toutes les faveurs sont insuffisantes à le dédommager de l'oppression des tyrans, qui se la
» partagent & la consument.

» Il rouleroit ce globe qui porte tant de malheu-

perçus l'immenſe baleine en perſonne, le monſtrueux hippopotame, le terrible crocodile, &c. On avoit obſervé dans l'arrangement les gradations & les variétés que la nature a miſes dans ſes productions. Ainſi

» reux, il rouleroit alors dans un vaſte & fortuné ſilence ; il n'offriroit aux rayons du ſoleil aucun infortuné forcé de le maudire. Aucun cri plaintif ne s'éleveroit de cette planete, qui marcheroit dans les cieux avec une majeſté tranquille. Ses enfants endormis dans le même tombeau la laiſſeroient obéir aux loix de la création, ſans être les victimes de ces loix écraſantes qui frappent ſur l'homme comme ſur la plus vile portion d'argile : & la mort environnant ce double hémiſphere de ſon ombre paiſible, donneroit peut-être un ſpectacle plus touchant, que le regne bruyant de cette vie orgueilleuſe, qui traîne après elle l'enchaînement des crimes, le débordement des malheurs & l'effroi même de leur fin. »

J'ai répondu à cet ami que je ne formois pas avec lui ce dernier ſouhait; que les maux phyſiques étoient les plus ſupportables de tous, qu'ils étoient paſſagers, & qu'étant d'ailleurs inévitables, il n'y avoit qu'à ſe ſoumettre; mais qu'il étoit au pouvoir de l'homme de s'exempter des paſſions malheureuſes qui le trompent & l'aviliſſent. Je lui ai répondu conformément aux principes ſuffiſamment répandus dans cet ouvrage; mais je n'ai pas moins cru devoir conſerver ce morceau rempli d'une ſenſibilité forte.

l'œil suivoit sans effort la marche des êtres, depuis le plus grand jusqu'au plus petit : on voyoit le lion, le tigre, la panthere, dans l'attitude fiere qui les caractérise. Les animaux voraces étoient figurés s'élançant sur leur proie : on leur avoit presque conservé l'énergie de leurs mouvements, & ce souffle créateur qui les animoit. Les animaux plus doux, ou plus ingénieux, n'avoient rien perdu de leur physionomie : ruse, industrie, patience, l'art avoit tout rendu. L'histoire naturelle de chaque animal étoit gravée à côté de lui, & des hommes expliquoient verbalement ce qu'il eût été trop long de mettre par écrit.

L'échelle des êtres, si combattue de nos jours, & que plusieurs philosophes avoient judicieusement soupçonnée, avoit alors reçu le trait de l'évidence. On voyoit distinctement que les especes se touchent, se fondent, pour ainsi dire, l'une dans l'autre; que par des passages délicats & sensibles, depuis la pierre brute jusqu'à la plante, depuis la plante jusqu'à l'animal, & depuis l'animal jusqu'à l'homme rien n'étoit interrompu; que les mêmes causes enfin d'ac-

croiſſement, de durée & de deſtruction leur étoient communes. On avoit remarqué que la nature dans toutes ſes opérations tendoit avec énergie à former l'homme, & qu'élaborant patiemment, & même de loin cet important ouvrage, elle s'eſſayoit à pluſieurs repriſes pour arriver à ce terme graduel de ſa perfection, lequel ſemble le dernier effort qui lui ſoit réſervé.

Ce cabinet n'étoit point un chaos, un amas indigeſte, où les objets épars ou entaſſés ne donnoient aucune idée nette ou préciſe. La gradation étoit ſavamment ménagée & ſuivie. Mais ce qui ſur-tout favoriſoit l'ordre, c'eſt qu'on avoit découvert une préparation qui préſervoit les pieces conſervées des inſectes nés de la corruption.

Je me ſentis opprimé du poids de tant de miracles. Mon œil embraſſoit tout le luxe de la nature. Comme en ce moment j'admirois ſon auteur! Comme je rendois hommage à ſon intelligence, à ſa ſageſſe, à ſa bonté, plus précieuſe encore! Que l'homme étoit grand! en ſe promenant au milieu de tant de merveilles raſſemblées par ſes mains, & qui ſembloient créées pour lui;

puiſque lui ſeul a l'avantage de les ſentir & de les appercevoir. Cette file proportionnelle, ces nuances obſervées, ces lacunes apparentes & toujours remplies, cet ordre gradué, ce plan qui n'admettoit point d'intermédiaire, après la vue des cieux, quel ſpectacle plus magnifique ſur cette terre qui, elle-même, n'eſt cependant qu'un atôme (2)!

---

(2) Il faut avouer que l'hiſtoire de la phyſique n'eſt que celle de notre foibleſſe. Le peu que nous ſavons nous révele l'étendue de notre ignorance. La phyſique eſt pour nous, comme pour les anciens, une ſcience occulte. On ne peut lui conteſter quelques parties ; on peut lui nier le tout. Quel eſt l'axiome qui lui ſoit particulier ? Le projet d'une hiſtoire naturelle eſt très-digne d'éloges ; mais il eſt un peu faſtueux. Tel homme a conſumé ſa vie à pouſuivre la plus petite propriété d'un minéral, & il eſt mort avant d'avoir épuiſé la matiere. Cette immenſité d'objets, animaux, arbres, plantes, doit effrayer l'intelligence d'un ſeul homme. Mais doit-il ſe décourager ? Non : c'eſt ici que l'audace eſt vertu, l'opiniâtreté ſageſſe, la préſomption choſe utile. Il faut tant épier la nature, qu'à la fin elle laiſſe échapper ſon ſecret : la deviner ne paroît pas impoſſible à l'eſpit humain, pourvu que la chaîne des obſervations ne ſoit pas interrompue, & que chaque phyſicien ſe montre plus jaloux de la perfection

Par quel courage étonnant a-t-on exécuté de si grandes choses, demandai-je ?

C'est l'ouvrage de plusieurs rois, me répondit-on : tous jaloux d'honorer le titre d'être intelligent, la curiosité de déchirer les voiles qui couvrent le sein de la nature, cette passion sublime & généreuse, les a enflammés d'un feu toujours entretenu avec le même soin. Au lieu de compter des batailles gagnées, des villes prises d'assaut, des conquêtes injustes & sanguinaires, on dit de nos rois : *il a fait telle découverte dans l'océan des choses, il a accompli tel projet favorable à l'humanité.* On ne dépense plus cent millions pour faire égorger des hommes pendant une campagne ; on les emploie à augmenter les véritables richesses, à faire servir le génie & l'industrie, à doubler leurs forces, à compléter leur bonheur.

De tout temps il y a eu des secrets découverts par des hommes les plus grossiers en

---

de la science que de sa propre gloire ; sacrifice rare, mais nécessaire, & qui fera distinguer le véritable ami des hommes.

apparence ; on en a perdu plusieurs qui n'ont brillé que comme l'éclair : mais nous avons senti qu'il n'y a rien de perdu que ce qu'on veut bien qu'il le soit. Tout repose dans le sein de la nature ; il ne faut que chercher : il est vaste, il présente mille ressources pour une. Rien ne s'anéantit dans l'ordre des êtres. En agitant perpétuellement la masse des idées, les rencontres les plus éloignées peuvent renaître (3). Intimement convaincus

---

(3) A voir le point d'où les hommes sont partis en physique, & le point où ils s'arrêtent aujourd'hui, il faut avouer qu'avec toutes nos machines nous ne faisons point un usage aussi étendu de notre sagacité & de notre pénétration. L'homme livré à lui-même sembloit plus fort qu'avec tous ces léviers étrangers. Plus nous avons acquis, plus nous sommes devenus paresseux. Ce nombre infini d'expériences n'a guere servi qu'à consacrer l'erreur. Content de voir, on a cru toucher le but ; on a dédaigné d'aller plus loin. Nos physiciens glissent sur mille objets importants, dont ils paroîtroient devoir donner la solution. La physique expérimentale est devenue un spectacle ou plutôt une espece de charlatanerie publique. Le démonstrateur aide souvent du doigt l'expérience qu'il a annoncée, si elle est paresseuse ou desobéissante. Que voit-on aujourd'hui ? Des découvertes isolées, inutiles ; des physiciens dogmatiques, immolant tout à un systême ; des discurs de -

de la poſſibilité des plus étonnantes découvertes, nous n'avons point tardé à les faire.

Nous n'avons rien remis au haſard, c'eſt un vieux mot dépourvu de ſens, & entiérement banni de notre langue. Le haſard n'eſt que le ſynonyme d'ignorance. Le travail, la ſagacité, la patience, voilà les inſtruments qui forcent la nature à découvrir ſes tréſors les plus cachés. L'homme a ſu tirer tout le parti poſſible des dons qu'il a reçus. En appercevant le point où il pouvoit monter, il a mis ſa gloire à s'élancer dans la carriere infinie qui lui étoit ouverte. La vie d'un ſeul homme eſt, diſoit-on, trop bornée. Eh bien ! qu'avons-nous fait ? Nous

---

mots, éblouiſſant le vulgaire & faiſant pitié à l'homme qui ſouleve l'écorce polie de ces vaines paroles. Les mémoires de l'académie des ſciences préſentent une multitude de faits ; on y rencontre des obſervations étonnantes : mais toutes ces obſervations reſſemblent à l'hiſtoire de ces peuples inconnus où un ſeul homme s'eſt trouvé, & chez leſquels perſonne ne ſauroit aborder de nouveau. Il faut croire le voyageur & le phyſicien, il faut les croire même s'ils ſe ſont trompés : on ne peut tirer aucune utilité de leurs diſcours, vu la diſtance des lieux & la difficulté d'appliquer leur récit à quelque objet réel.

avons réuni les forces de chaque individu. Elles ont eu un empire prodigieux. L'un acheve ce que l'autre a commencé. La chaîne n'eſt jamais interrompue, chaque anneau s'unit fortement à l'anneau voiſin : c'eſt ainſi qu'elle plonge dans l'étendue de pluſieurs ſiecles ; & cette chaîne d'idées & de travaux ſucceſſifs doit un jour environner, embraſſer l'univers. Ce n'eſt plus le ſeul intérêt d'une gloire perſonnelle, c'eſt l'intérêt du genre humain, à peine connu de vos jours, qui ſeconde les plus difficiles entrepriſes.

Nous ne nous égarons plus dans de vains ſyſtêmes (4) : graces à Dieu, (& à votre folie) ils ſont tous épuiſés & détruits (5).

(4) Que les faiſeurs de ſyſtêmes phyſiques ou métaphyſiques m'expliquent ceci : Le pere Mabillon étoit fort borné dans ſa jeuneſſe. A vingt-ſix ans il fit une chûte ; ſa tête porta contre l'angle d'un eſcalier en pierre. On trépana mon imbecille. Il ſortit de cette opération avec un entendement lumineux, une mémoire étonnante, un zele exceſſif pour l'étude. Le trépan en agiſſant ſur ſa cervelle, en fit un homme nouveau.

(5) Quand M. de Buffon nous repréſente une comete qui frappe & qui écorne le ſoleil, & qui, des

Nous ne marchons qu'au flambeau de l'expérience. Notre but eft de connoître les

---

éclats qu'elle lui enleve, forme les fix planetes connues jufqu'à nos jours ; & la planete d'Herfchell nouvellement découverte, & celles que nous n'avons pas encore apperçues : quand il abandonne à ce cas fortuit la formation & l'ordonnance de notre fyftême planétaire, n'a-t-il pas tracé la plus extravagante des hypothefes ?

Ainfi les balancements & les rapports des différents aftres, leur attraction refpective, leur marche majeftueufe ; tout cela a été produit par les débris du foleil admirablement écorné par cette heureufe comete qui venoit de ce je ne fais où.

L'incandefcence de la terre & fon refroidiffement font encore de ces idées qui, quoique énoncées d'un ton grave & folemnel, femblent dérifoires, quand la réflexion en décompofe le néant & l'abfurdité ; mettre enfuite un *boulet de canon* dans fon âtre, le faire rougir & le laiffer refroidir, puis en tirer un calcul par rapport à la dimenfion de la terre, n'eft-ce point perfiffler un peu trop fort les bénins lecteurs de ce monde fublunaire ; ou fi tout cela eft écrit férieufement, n'eft-ce point le cas de répéter ce proverbe vulgaire : *le papier fe laiffe écrire* !

Quant aux *molécules organiques* de l'invention du même auteur, les découvertes de Spallanzani ont ruiné de fond en comble ces images poétiques qu'on avoit fubftituées à l'efprit de patience & d'obfervation. Un être admirablement combiné, un tout harmonique peut-il être compofé de mille pieces de rapport ?

mouvements secrets des choses, & d'étendre la domination de l'homme, en lui donnant le moyen d'exécuter tous les travaux qui peuvent agrandir son être.

Nous avons certains hermites (les seuls que nous connoissions) qui vivent dans les forêts : mais c'est pour herboriser. Ils y vivent par choix, par amour : ils se rendent ici à certains jours marqués, afin de nous enseigner plusieurs découvertes précieuses.

Nous avons élevé des tours situées sur le sommet des montagnes ; c'est de-là qu'on fait des observations continuelles qui se croisent & se correspondent. Nous avons perfectionné vos aérostats au point que ce n'est plus la même machine ; nous correspondons avec tous les points du globe, maîtres absolus du point de direction.

Nous avons formé des torrents & des cataractes artificiels, afin d'avoir une force suffisante pour produire les plus grands ef-

La raison & la méditation repoussoient ce systême avant même que l'expérience en eût démontré le vuide & l'insuffisance.

fets du mouvement (6). Nous avons établi des bains aromatiques pour rétablir les corps féchés par l'âge, pour renouveller les forces & la fubftance : car Dieu n'a créé tant de plantes falutaires, & n'a donné à l'homme l'intelligence de les connoître, que pour confier à fon induftrie le foin de conferver fa fanté & la trame fragile & précieufe de fes jours.

Nos promenades même, qui chez vous ne fembloient faites que pour l'agrément, nous paient un tribut utile. Ce font des arbres fruitiers qui réjouiffent la vue, qui embaument l'odorat, & qui remplacent le tilleul, le ftérile marronnier & l'orme rabougri. Nous entons & nous greffons nos arbres fauvages, afin que nos travaux répondent à

(6) Les plus brillants & les plus coûteux monuments ne font pas les plus admirables quand ils ne font élevés que pour un fafte inutile. La machine qui fait mouvoir les eaux qui vont baigner Marly, aux yeux du fage, n'a pas tant de valeur que la fimple roue que fait tourner un petit ruiffeau pour moudre le pain de plufieurs villages, ou foulager les travaux du laborieux manufacturier. Le génie peut être puiffant, mais il n'eft grand que lorfqu'il fert l'humanité.

l'heureuſe libéralité de la nature, qui n'attend que la main du maître à qui le créateur l'a, pour ainſi dire, ſoumiſe.

Nous avons de vaſtes ménageries pour toutes ſortes d'animaux. Nous avons rencontré dans le fond des déſerts des eſpeces qui vous étoient abſolument inconnues. Nous mêlangeons les races pour en voir les différents réſultats. Nous avons fait des découvertes extraordinaires & très-utiles, & l'eſpece eſt devenue plus groſſe & plus grande du double : nous avons enfin remarqué que les peines que l'on ſe donne avec la nature ſont rarement infructueuſes.

Auſſi avons-nous retrouvé pluſieurs ſecrets qui étoient perdus pour vous, parce que vous ne vous donniez pas même la peine de les chercher; vous étiez plus amoureux d'entaſſer des mots dans des livres que de reſſuſciter à force de main-d'œuvre des inventions merveilleuſes. Nous poſſédons aujourd'hui, comme les anciens, le verre malléable, les pierres ſpéculaires, la pourpre tyrienne qui teignoit les vêtements des empereurs, le miroir d'Archimede, l'art des embaumements des Egyptiens,

les machines qui dresserent leurs obélisques, la matiere du linceul où les corps se consumoient en cendre sur le bûcher, l'art de fondre les pierres, les lampes inextinguibles & jusqu'à la sauce appicienne. Nous savons enfin ce qui compose l'eau, & cet élément n'a pu nous échapper ainsi que le feu (7).

---

(7) L'eau est un des plus grands dissolvants; mais lorsqu'elle est pénétrée par le feu & comprimée dans un vaisseau qui empêche son évaporation, elle acquiert une force dont on n'a point encore essayé de déterminer les bornes. Les os les plus durs dans la machine de Papin, ainsi que l'ivoire, sont réduits en bouillie, & l'étain & le plomb y fondent.

Le feu est un élément jusqu'ici inconnu qui a occasionné les recherches des plus habiles physiciens, & qui échappe, pour ainsi dire, à l'esprit de systême; il réside par-tout, il pénetre notre propre substance; principe de vie & de destruction, il s'enveloppe d'un voile si mystérieux, que la cause secrete de ses effets est absolument hors de notre portée. Ces éléments appartiennent sans doute à la matiere; mais elle est si subtile qu'on seroit tenté de la ranger dans une classe à part : elle échappe à la loi de la gravitation.

L'étonnement & l'admiration redoublent quand toutes les analogies conduisent à décider que c'est ce même feu qui brûle, qui éclaire, & que cette lumiere douce qui récréoit nos yeux, est la substance modifiée

Promenez-vous dans ces jardins, où la botanique a reçu toute la perfection dont elle étoit susceptible (8). Vos aveugles phi-

---

de ce terrible destructeur qui d'une étincelle forme un incendie, & qui un jour, peut-être, dévorera le globe en entier.

Quand on médite sur les effets prompts & redoutables de ces particules ignées, qui, comme des fleches de la plus grande dureté & de la plus extrême petitesse, viennent à pénétrer les corps les plus solides & à les dissoudre, on frémit de voir l'ennemi universel de la nature, le destructeur de tous les êtres reposant à nos côtés; il est dans l'air, dans la terre, en nous-mêmes.

Qui l'enchaîne ! pourquoi échappe-t-il quelquefois avec fureur ! pourquoi domine-t-il dans les volcans, où il consume les entrailles de la terre ! En raréfiant les vapeurs sulphureuses, aqueuses, il occasionne des tremblemens de terre; sous le nom d'électricité, il produit les phénomenes les plus curieux, & semble montrer la clef de la nature.

Sa propagation est un mystere qui confond la série de nos observations. Comment, d'une cause unique, comment émane-t-il des effets prolongés jusqu'à l'infini ! quelle force expansive dans la poudre à canon, dans l'or fulminant !

(8) Toi, qui traverses les campagnes en songeant peut-être au vaisseau qui porte tes tresors & sillonne les mers : arrête, imprudent, imprudent ! tu foules aux

losophes se plaignoient de ce que la terre étoit couverte de poisons . nous avons découvert que c'étoient les remedes les plus actifs que l'on pût employer : la providence a été justifiée, & elle le seroit en tout point si nos connoissances n'étoient pas si foibles & nous si bornés. On n'entend plus des plaintes sur ce globe. Une voix lamentable ne s'écrie plus : *tout est mal !* On dit sous l'œil d'un Dieu : *tout est bien !* Les effets mêmes des poisons ont été apperçus & décrits, & nous nous jouons avec eux.

Nous avons extrait le suc des plantes avec tant de succès que nous en avons formé des liqueurs pénétrantes & non moins douces, qui s'insinuent dans les pores, se mêlent aux fluides, rétablissent les températments, & rendent le corps plus ferme, plus souple & plus robuste.

Nous avons trouvé le secret de dissoudre

---

pieds une herbe obscure & salutaire qui feroit germer dans ton cœur la joie & la santé. C'est un plus riche trésor que tous ceux dont ton navire peut être chargé : après avoir poursuivi mille chimeres, finis, comme J. J. Rousseau, par herboriser.

la pierre dans le corps humain, ſans brûler les entrailles. Nous guériſſons la phtiſie, la pulmonie, toutes ces maladies autrefois jugées mortelles (9). Mais le plus beau de nos exploits eſt d'avoir exterminé cette hydre épouvantable, ce fléau honteux & cruel qui attaquoit les ſources de la vie & celles du plaiſir : le genre humain touchoit à ſa ruine; nous avons découvert le ſpécifique heureux qui devoit le rendre à la vie, & au plaiſir plus précieux encore (10).

Chemin faiſant le Buffon de ce ſiecle joignoit la démonſtration aux paroles, & me

(9) Il eſt honteux à un homme d'annoncer qu'il a un ſecret utile à l'humanité & de le conſerver pour lui & pour ſa famille. Eh ! quelle récompenſe attend-il ! Malheureux ! tu peux te promener au milieu de tes freres & te dire à toi-même : *ces êtres qui marchent, me doivent une partie de leur ſanté & de leur félicité !* Et tu ne ſens point ce noble orgueil, & tu n'es pas ému de cette idée attendriſſante ! Prends de l'or, miſérable, & ferme ton ame à cette jouiſſance; tu te rends juſtice, tu te punis toi-même.

(10) Je ſuis triſte lorſque j'entends plaiſanter ſur ce fléau douloureux : on ne doit parler de cette horrible maladie que la larme à l'œil, & en cela ne point imiter le bouffon Voltaire.

montroit les objets physiques, en y joignant ses propres réflexions.

Mais ce qui me surprit davantage, ce fut un cabinet d'optique où l'on avoit su réunir tous les accidents de la lumiere. C'étoit une magie perpétuelle. On fit passer sous mes yeux des paysages, des points de vue, des palais, des arcs-en-ciel, des météores, des chiffres lumineux, des mers qui n'existoient point, & qui me firent une illusion plus frappante que la vérité même. C'étoit un séjour d'enchantement. Le spectacle de la création qui naquit dans un clin d'œil, ne m'auroit pas procuré une sensation plus vive & plus exquise.

On me présenta des microscopes, au moyen desquels j'apperçus de nouveaux êtres échappés à la vue perçante de nos modernes observateurs. L'œil n'étoit point fatigué, tant l'art étoit simple & merveilleux. Chaque pas que l'on faisoit dans ce séjour satisfaisoit la curiosité la plus ardente. Plus elle paroissoit inépuisable, plus elle trouvoit d'aliments à dévorer. Oh! que l'homme est grand ici, m'écriai-je plusieurs fois, & que ceux

qu'on appelloit de mon fiecle de grands hommes étoient petits en comparaifon (11) !

L'accouftique n'étoit pas moins miraculeufe. On avoit fu imiter tous les fons articulés de la voix humaine, du cri des animaux, du chant varié des oifeaux ; on faifoit jouer certains refforts, & l'on fe croyoit tout-à-coup tranfporté dans une forêt fauvage. On entendoit le rugiffement des lions, des tigres & des ours, qui fembloient fe dévorer entre eux. L'oreille étoit déchirée : on eût dit que l'écho, plus formidable encore, répétoit au loin ces fons difcordants & barbares. Mais voici que le chant des roffi-

(11) On pourroit faire un ouvrage volumineux des différentes queftions, tant phyfiques, morales & métaphyfiques, qui fe préfentent en foule à l'efprit & fur lefquelles les hommes de génie font auffi ignorants que les fots, & l'on pourroit répondre en un feul mot à toutes ces queftions phyfiques, morales & métaphyfiques : mais ce mot eft celui du profond logogryphe qui nous environne. Je ne defefpere pas qu'on le trouve un jour : j'attends tout de l'efprit humain quand il connoîtra fes forces, quand il les unira, quand il regardera fon intelligence comme devant pénétrer ce qui eft, & foumettre ce qu'il touche.

gnols

gnols ſuccédoit à ces tons diſcordants. Sous leurs goſiers harmonieux chaque particule d'air devenoit mélodieuſe; l'oreille ſaiſiſſoit juſqu'aux frémiſſements de leurs ailes amoureuſes, & ces ſons flattés & doux que le goſier de l'homme n'a jamais pu imiter qu'imparfaitement. A l'ivreſſe du plaiſir ſe joignoit la douce ſurpriſe; & la volupté qui naiſſoit de ce mêlange heureux deſcendoit dans tous les cœurs.

Ce peuple, qui avoit toujours un but moral dans les prodiges mêmes d'un art curieux, avoit ſu tirer parti de ſa profonde invention. Dès qu'un jeune prince parloit de combats ou inclinoit à quelque paſſion belliqueuſe (12), on le conduiſoit dans une

(12) Puiſſants potentats, qui vous partagez ce globe, vous avez des canons, des mortiers, des armées nombreuſes, qui développent des files éblouiſſantes de ſoldats : d'un mot vous les envoyez exterminer un royaume ou conquérir une province. Je ne ſais pourquoi, au milieu de vos enſeignes flottantes, vous me paroiſſez miſérables & petits. Les Romains, dans leurs jeux, faiſoient combattre des pigmées, ils ſourioient des coups qu'ils ſe portoient : ils ne ſoupçonnoient pas qu'ils étoient eux-mêmes devant l'œil du ſage ce que ces nains paroiſſoient à leurs yeux.

ſalle qu'on avoit juſtement nommée *l'enfer :* auſſi-tôt un machiniſte mettoit en jeu les reſſorts accoutumés, & l'on produiſoit à ſon oreille toutes les horreurs d'une mêlée, & les cris de la rage, & ceux de la douleur, & les clameurs plaintives des mourants ; & les ſons de la terreur, & les mugiſſements de cet affreux tonnerre, ſignal de la deſtruction, voix exécrable de la mort. Si la nature ne ſe ſoulevoit pas alors dans ſon ame, s'il ne jetoit pas un cri d'horreur, ſi ſon front demeuroit calme & immobile, on l'enfermoit dans cette ſalle pour le reſte de ſes jours ; mais chaque matin on avoit ſoin de lui répéter ce morceau de muſique, afin qu'il ſe contentât du moins ſans que l'humanité en ſouffrît.

L'intendant de ce cabinet me joua un tour ; il fit réſonner tout-à-coup ſon infernal opéra, ſans m'avoir prévenu. Ciel! ciel! grace! grace! m'écriai-je de toutes mes forces, & en me bouchant les oreilles : Epargnez-moi, épargnez-moi! Il fit ceſſer. — Comment, me dit-il, ceci ne vous plaît point? — Il faut être un démon, lui répondis-je, pour ſe plaire à cet horrible ta-

page. — C'étoit cependant de votre temps un divertiſſement fort commun, que les rois & les princes prenoient tout comme celui de la chaſſe (13), (laquelle, on l'a fort bien dit, étoit la fidelle image de la guerre (14).

(13) Dans les calamités actuelles qui déſolent l'Europe, ce que je trouve de plus avantageux eſt la dépopulation. Du moins, puiſque les hommes doivent être ſi malheureux, il y aura moins d'infortunés. Si cette réflexion eſt barbare, que le blâme en retombe ſur ſes auteurs.

(14) Singuliere & déplorable conſtitution de notre monde politique! Huit à dix têtes couronnées tiennent l'eſpece humaine à la chaîne, ſe correſpondent, ſe prêtent des ſecours mutuels, pour la maintenir entre leurs mains royales, pour la ſerrer à leur gré juſqu'à produire des mouvements convulſifs. La conſpiration n'eſt point cachée dans l'ombre; elle eſt publique, elle eſt ouverte, elle ſe traite par ambaſſadeurs. Nos plaintes n'arrivent plus juſqu'à leurs ſuperbes oreilles. Jetons un coup-d'œil ſur l'Europe: elle n'eſt plus qu'un vaſte arſenal où des milliers de barils de poudre n'attendent pour prendre feu qu'une légere étincelle. Souvent c'eſt la main d'un miniſtre étourdi qui cauſe l'exploſion. Elle embraſe à la fois le midi, le nord, les deux bouts de la terre. Combien de pieces de canons, de bombes, de fuſils, de boulets, de balles, d'épées, de bayonnettes, &c. de marionnettes meurtrieres, obéiſſantes au fouet de la diſcipline, attendent l'ordre émané

Enfuite les poëtes venoient les féliciter d'avoir effrayé les oifeaux du ciel à dix lieues

---

d'un cabinet pour jouer leurs parades fanglantes! La géométrie elle-même a profané fes divins attributs; elle favorife les fureurs tour-à-tour ambitieufes, tour-à-tour extravagantes des fouverains. Avec quelle précifion on fait détruire une armée, foudroyer un camp, affiéger une place, incendier une ville! J'ai vu des académiciens combiner de fang-froid la charge d'un canon. Eh! Meffieurs, attendez que vous ayez feulement une principauté. Que vous importe quel nom doit régner dans tel pays! Votre patriotifme eft une vertu fauffe & dangereufe à l'humanité. Car examinons un peu ce que fignifie ce mot *patriotifme*. Pour être attaché à un état, il faut être membre de l'état. Excepté deux ou trois républiques, il n'y a plus de patrie proprement dite. Pourquoi l'Anglois feroit-il mon ennemi? Je fuis lié avec lui par le commerce, par les arts, par tous les nœuds poffibles; il n'exifte entre nous aucune antipathie naturelle. Pourquoi voulez-vous donc que paffé telle borne je fépare ma caufe de celle des autres hommes? Le patriotifme eft un fanatifme inventé par les rois, & funefte à l'univers. Car fi ma nation étoit trois fois plus petite, j'aurois à haïr trois fois plus de gens; mes affections dépendroient des limites changeantes des états: dans la même année il faudroit aller porter la flamme chez mon voifin, & me réconcilier avec celui que j'aurois égorgé la veille. Je ne foutiendrois donc au fond que les droits capricieux d'un maître qui voudroit com-

à la ronde, & d'avoir ſagement pourvu à la curée des corbeaux : ſur-tout ces poëtes ſe plaiſoient fort à décrire une bataille. — Ah! je vous prie, ne me parlez plus de cette maladie épidémique qui attaquoit la pauvre eſpece humaine. Hélas! elle avoit tous les ſymptômes de la rage & de la folie. Des rois poltrons, du haut de leur trône, l'envoyoient mourir, & le troupeau obéiſſant, ſous la garde d'un ſeul chien, alloit joyeuſement à la boucherie. Comment la guérir dans ces temps d'illuſion? Comment briſer le taliſman magique? Un petit bâton, un cordonnet rouge ou bleu, une petite croix d'émail répandoient par-tout l'eſprit de vertige & de fureur. D'autres devenoient enragés ſeulement à l'aſpect d'une cocarde ou de quelques oboles. La guériſon a dû être lon-

---

mander à mon ame. Non : l'Europe ne doit plus former à mes yeux qu'un vaſte état : & le ſouhait que j'oſe faire, c'eſt qu'elle ſe réuniſſe ſous une ſeule & même domination. Tout vu, tout conſidéré, ce ſeroit-là un grand avantage : alors je pourrois être patriote. Mais aujourd'hui, qu'eſt-ce que la liberté moderne? Elle n'eſt autre choſe (dit un écrivain), que l'héroïſme de l'eſclavage.

gue : mais j'avois presque deviné que tôt ou tard, le baume calmant de la philosophie cicatriseroit ces plaies honteuses (15).

On me fit entrer dans le cabinet de mathématiques : il me parut très-riche, & on ne peut pas mieux ordonné. On avoit banni de cette science tout ce qui ressembloit à des jeux d'enfants, tout ce qui n'étoit que spéculation seche, oisive ou qui passoit les bornes de notre pouvoir. Je vis des machines de toute espece faites pour soulager les bras de l'homme, douées de puissances beaucoup plus fortes que celles que nous connoissions. Elles produisoient toutes sortes de mouvements. On se jouoit ainsi des plus pesants fardeaux. — Vous voyez, me dit-on, ces obélisques, ces arcs de triomphe,

(15) Quel spectacle ! deux cents mille hommes répandus dans de vastes campagnes, & qui n'attendent que le signal pour s'égorger. Il se massacrent à la face du soleil, sur les fleurs du printemps. Ce n'est point la haine qui les anime : ce sont des rois qui leur ordonnent de mourir. Si ce cruel événement arrivoit pour la premiere fois, ceux qui n'en ont pas été témoins, ne feroient-ils pas en droit de le révoquer en doute ! *Cette pensée appartient à Mr. Gaillard.*

ces palais, ces hardis monuments dont l'œil est étonné : ils ne sont point l'ouvrage de la force, du nombre & de la dextérité ; les instruments, les léviers plus perfectionnés, voilà ce qui a tout fait. Je trouvai en effet & dans le plus grand détail, les instruments les plus exacts, soit pour la géométrie, soit pour l'astronomie, soit pour la géographie (16).

Tous ceux qui avoient tenté des expériences d'un genre neuf, hardi, étonnant, eussent-ils même échoué, (car on ne s'instruit pas moins en ne réussissant pas,)

---

(16) Jadis les colonnes d'Hercule étoient nos limites vers l'occident, & l'on savoit à peine le nom des régions situées par-delà l'Indus & le Gange. Aujourd'hui un nouvel hémisphere est ajouté à l'ancien ; la mer du sud a été parcourue en tout sens ; l'infatigable Cook, tâtant de tout côté le pôle austral, a prouvé qu'il étoit entouré de glaces éternelles, & non pas un vaste continent comme on l'avoit cru jusqu'à lui. Je suis fâché de me voir détrompé. Il ne reste presque plus de découvertes à faire sur le globe ; & du fond de son cabinet, sans peine, sans risque & sans dépense, on peut en un instant, au moyen des cartes géographiques, acquérir une idée presqu'aussi juste des pays éloignés, que si l'on avoit consumé une partie de sa vie à les parcourir soi-même.

avoient leurs bustes en marbre, environnés des attributs convenables.

Mais l'on me dit tout bas à l'oreille, que plusieurs secrets singuliers, merveilleux, n'étoient remis qu'entre les mains d'un petit nombre de sages; qu'il étoit des choses bonnes par elles-mêmes; mais dont on pourroit abuser par la suite (17): l'esprit humain, selon eux, n'étoit pas encore au terme où il devoit monter: pour faire usage sans risque des plus rares ou des plus puissantes découvertes (18).

---

(17) Le roi Ezéchias (dit la bible) fit supprimer un livre qui traitoit de la vertu des plantes, crainte qu'on n'en fit usage mal-à-propos & que cela même n'engendrât des maladies. Ce fait est curieux & donne beaucoup à penser.

(18) Quel jour horrible & funeste au genre humain que celui où un moine trouva dans le salpêtre une poudre meurtriere! L'Arioste dit que le diable ayant imaginé une carabine, ému de pitié, la jeta au fond d'un fleuve. Hélas! il n'est plus d'asyle sur la terre, il n'est plus besoin de courage, il est inutile: le citoyen valeureux n'a rien à attendre de son bras. Le canon est remis entre les mains d'un petit nombre d'hommes; le canon les rend propriétaires absolus

CHAPITRE XXXIV.

Le Sallon.

COMME les Arts parmi ce peuple se tenoient par la main, au figuré comme au moral, je n'eus que quelques pas à faire, & je me trouvai à l'académie de peinture. J'entrai dans de vastes sallons garnis des tableaux des plus grands maîtres. Chacun donnoit l'équivalent d'un livre moral & instructif. On ne voyoit plus dans cette collection le refrain de cette éternelle mythologie, mille & mille fois recopiée. Ingénieuse dans le commencement de l'art, elle avoit bien acquis le droit de paroître fastidieuse. Les plus belles choses à la longue deviennent communes : le refrain est la langue des sots. Il en étoit ainsi de toutes les flatteries grossieres de ces peintres adulateurs qui avoient déifié Louis XIV. Le temps,

de notre existence : & si par malheur ils venoient à s'entendre que deviendrions-nous tous !

ſemblable à la vérité, avoit dévoré cette toile menſongere ; ainſi qu'il avoit mis à leur véritable place les vers de Boileau & les prologues de Quinault. Il étoit défendu aux arts de mentir (1). Il n'exiſtoit plus auſſi de ces hommes épais qu'on nommoit *amateurs*, & qui commandoient au génie de l'artiſte, un lingot d'or en main. Le génie étoit libre, ne ſuivoit que ſes propres loix, & ne s'aviliſſoit plus.

Dans ces ſallons moraux on ne voyoit plus de ſanglantes batailles, ni les débauches honteuſes des dieux de la fable, & en-

(1) Quand je vois dans la galerie de Verſailles Louis XIV un foudre à la main, aſſis ſur des nuages azurés, peint en dieu tonnant, la pitié dédaigneuſe que je reſſens pour le pinceau de le Brun réjaillit preſque ſur l'art ; mais cette peinture ſurvit au dieu foudroyant, à l'artiſte qui lui fit préſent du tonnerre : cette réflexion me calme & je ſouris.

La premiere fois que Louis XIV vit des Teniers, il détourna la tête avec un air de dégoût & les fit ôter de ſes appartements. Si ce monarque n'a pu ſouffrir la peinture de ces bonnes gens qui trinquent & danſent avec gaieté ; s'il leur a préféré ces hommes bleus, qui courent à cheval à travers la fumée & la pouſſiere d'un camp ; l'ame de Louis XIV eſt jugée.

core moins des ſouverains environnés des vertus qui préciſément leur manquerent : on n'expoſoit que des ſujets propres à inſpirer des ſentiments de grandeur & de vertu. Toutes ces divinités païennes, auſſi abſurdes que ſcandaleuſes, n'occupoient plus des pinceaux précieux, déſormais deſtinés au ſoin de tranſmettre à l'avenir les faits les plus importants : on entendoit par ce mot ceux qui donnoient une plus noble idée de l'homme, comme la clémence, la généroſité, le dévouement, le courage, le mépris de la moleſſe.

Je vis qu'on avoit traité tous les beaux ſujets qui méritoient de paſſer à la poſtérité : la grandeur d'ame des ſouverains étoit ſur-tout immortaliſée. J'apperçus Saladin faiſant promener un linceul ; Henri IV nourriſſant la ville qu'il aſſiégeoit ; Sulli comptant avec lenteur une ſomme d'argent que ſon maître deſtinoit à ſes plaiſirs ; Louis XIV au lit de la mort, diſant : *j'ai trop aimé la guerre ;* Trajan déchirant ſes vêtements pour bander les plaies d'un infortuné ; Marc-Aurele deſcendant de cheval dans une expédition preſſée pour prendre le placet d'une

pauvre femme ; Titus faisant distribuer du pain & des remedes ; Saint Hilaire, le bras emporté, & montrant à son fils qui pleuroit, Turenne couché sur la poussiere ; le généreux Fabre prenant la chaîne des forçats à la place de son pere, &c. On ne trouvoit point ces sujets sombres ou attristants. Il n'étoit plus de vils courtisans qui disoient d'un air moqueur : *jusqu'aux peintres se mêlent de prêcher !* On leur savoit bon gré d'avoir rassemblé les plus sublimes traits de la nature humaine : c'étoient de grands tableaux tirés d'après l'histoire. Ils avoient sagement pensé que rien ne seroit plus utile. Tous les arts avoient fait, pour ainsi dire, une admirable conspiration en faveur de l'humanité. Cette heureuse correspondance avoit jeté un jour plus lumineux sur l'effigie sacrée de la vertu : elle en étoit devenue plus adorable, & ses traits toujours embellis formoient une instruction publique, aussi sûre que touchante. Eh ! comment résister à la voix des beaux arts, qui d'une voix unanime encensent & couronnent le citoyen libre & généreux ?

Tous ces tableaux attachoient l'œil, & par le sujet & par l'exécution. Les peintres

avoient ſu réunir le trait italien au coloris flamand, ou plutôt ils les avoient ſurpaſſés par une étude appronfondie. L'honneur, ſeule monnoie faite pour les grands hommes, en animant leurs travaux les récompenſoit d'avance La nature ſembloit rendue comme dans un miroir. L'ami de la vertu ne pouvoit contempler ces belles peintures ſans ſoupirer de plaiſir. L'homme coupable n'oſoit les regarder ; il auroit craint que ces figures inanimées n'euſſent tout-à-coup pris la parole pour l'accuſer & le confondre.

On me dit que ces tableaux étoient propoſés au concours. Les étrangers y étoient admis : car on ne connoiſſoit pas cette petite tyrannie qui proſcrivoit tout ce qui paſſoit les limites d'une province. On donnoit quatre ſujets par année, afin que chaque artiſte eût le temps de conduire ſon tableau à la perfection. Le plus parfait avoit bientôt la voix du peuple. On faiſoit attention à ce cri général, qui ordinairement eſt la voix de l'équité même. Les autres n'en recevoient pas moins le degré de louanges qui leur étoit dû. On n'avoit point l'injuſtice de dégoûter les éleves. Les maîtres en place

ne connoiſſoient point cette indigne & baſſe jalouſie, qui exila le Pouſſin loin de ſa patrie & fit périr le Sueur au printemps de ſes jours. Ils s'étoient corrigés de cet entêtement dangereux & funeſte, qui, de mon temps, ne permettoit pas à leurs diſciples de ſuivre une autre maniere que la leur. Ils ne faiſoient point de froids copiſtes de ceux qui auroient pu s'élever fort haut, livrés à eux-mêmes & dirigés ſeulement par quelques conſeils. L'éleve enfin n'étoit plus courbé ſous un ſceptre qui le rendoit timide : il ne ſe traînoit point en tremblant ſur les pas d'un chef capricieux, qu'il étoit encore obligé de flatter : il le devançoit, s'il avoit du génie, & ſon guide étoit le premier à s'énorgueillir de la perfection de l'art.

Il y avoit pluſieurs académies de deſſin, de peinture, de ſculpture, de géométrie pratique Autant ces arts étoient dangereux dans mon ſiecle, parce qu'ils favoriſoient le luxe, le faſte, la cupidité & la débauche, autant ils étoient devenus utiles, parce qu'ils n'étoient employés qu'à inſpirer des leçons de vertu, & à donner à la ville cette majeſté, ces agréments, ce goût ſimple &

noble qui par des rapports ſecrets, élevent l'ame des citoyens.

Ces écoles étoient ouvertes au public. Les éleves y travailloient ſous ſes regards. Il étoit libre à chacun d'y venir dire ſon avis. Cela n'empêchoit point que les maîtres penſionnés ne vinſſent faire leur ronde : mais aucun apprenti n'étoit l'éleve titré de monſieur un tel, mais de tous les habiles maîtres en général. C'étoit en évitant l'ombre même d'eſclavage, ſi funeſte à la trempe mâle & indépendante du génie, qu'on étoit parvenu à faire des hommes qui s'étoient élevés au-deſſus des chef-d'œuvres de l'antiquité; de ſorte que leurs tableaux étoient ſi achevés, ſi finis, que les reſtes de Raphaël & de Rubens n'étoient plus recherchés que par quelques antiquaires, gens de nature opiniâtre & toujours entêtés.

Je n'ai pas beſoin de dire que tous les arts, que toutes les profeſſions étoient également libres. Ce n'eſt que dans un ſiecle barbare, tyrannique, imbécille, qu'on a donné des fers à l'induſtrie, qu'on a exigé une ſomme d'argent de celui qui vouloit travailler, au lieu de lui accorder une récom-

penſe. Tous ces petits corps burleſques ne raſſembloient les hommes que pour faire fermenter leurs paſſions à un degré plus violent : une foule d'affaires interminables naiſſoit de leur captivité, & les rendoit néceſſairement ennemis de leurs voiſins. C'eſt ainſi que dans les priſons, les hommes accablés des mêmes chaînes ſe communiquent leurs fureurs & leurs vices. En voulant ſéparer leur intérêt, on l'avoit rendu plus actif, & c'étoit tout le contraire de ce qu'une ſage légiſlation ſembloit demander. La ſource de mille déſordres provenoit de cette gêne perpétuelle où ſe trouvoit chaque homme de ſuivre ſon talent. De-là naiſſoient l'oiſiveté & la friponnerie. Le miſérable étoit dans l'impuiſſance réelle de ſortir d'un état déplorable, parce qu'un bras d'airain lui fermoit tous les paſſages, & que l'or ſeul faiſoit tomber les barrieres. Le monarque, pour jouir d'un léger tribut, avoit détruit la liberté la plus ſacrée, & avoit étouffé tous les reſſorts du courage & de l'induſtrie.

Parmi ce peuple qui étoit éclairé ſur les premieres notions du droit des gens, chacun ſuivoit l'emploi où l'appelloit ſon goût

particulier, gage affuré du fuccès. Ceux qui ne marquoient aucune difpofition pour les beaux arts, embraffoient des états plus faciles; car le médiocre n'étoit point fouffert dans tout ce qui avoit rapport au génie : la gloire de la nation fembloit attachée à ces talents qui diftinguent non moins l'homme que les empires.

CHAPITRE XXXV.

Tableaux emblématiques.

J'ENTRAI dans une falle particuliere où l'on avoit repréfenté les fiecles. On avoit confervé à chaque, outre fa phyfionomie, les traits qui l'avoient diftingué de fes freres. Les fiecles d'ignorance étoient revêtus d'une robe noire & lugubre. Le perfonnage, l'œil rouge & fombre, tenoit en main une torche, & dans le fond découvroit un bûcher; des prêtres revêtus d'une étole, & des malheureux un bandeau fur le front qui fe dévouoient, les uns les autres, au fupplice des flammes.

Plus loin, un enthousiaste fanatique, sans autre vertu qu'une imagination ardente, frappoit celle de ses concitoyens, non moins inflammable, & tonnant au nom de Dieu il entraînoit une foule d'hommes, comme un troupeau docile se précipite au cri du pasteur. Les rois ont quitté leurs trônes, ont abandonné leurs états dépeuplés, & croyant entendre la voix du ciel, ils courent se perdre, eux, leur couronne & leurs sujets, dans de vastes déserts. On voyoit dans le fond du tableau le fanatisme marchant sur la tête des hommes, secouant ses flambeaux homicides : géants monstrueux ! ses pieds touchoient les deux bouts de la terre, & son bras tenant la palme du martyre s'élevoit jusqu'aux nues.

Celui-ci, moins ardent, plus contemplatif, livré au mystere & à l'allégorie, se précipitoit dans le merveilleux. Toujours environné d'énigmes, il prenoit soin d'épaissir les ténebres qui l'environnoient. On voyoit les anneaux des platoniciens, les nombres des pythagoriciens, les vers des sybilles, les formules toute-puissantes de la magie, & les prestiges tour-à-tour

ingénieux & ſtupides qu'a créés l'eſprit humain.

Un autre tenoit un aſtrolabe, conſultoit attentivement un calendrier, & calculoit les jours heureux ou infortunés. Une gravité froide & taciturne étoit empreinte ſur ſa phyſionomie alongée : il pâliſſoit de la conjonction de deux aſtres : le préſent n'exiſtoit pas pour lui, & l'avenir étoit ſon bourreau : il avoit même tranſporté ſon culte dans la ridicule ſcience de l'aſtrologie, & il embraſſoit ce fantôme comme une colonne inébranlable.

Celui-là, tout couvert de fer, enſeveliſſoit ſa tête dans un caſque d'airain : revêtu d'une cotte de mailles, armé d'une longue lance, il ne reſpiroit que les combats particuliers. L'ame de ſes héros étoit plus dure que l'acier qui les couvroit. C'étoit le fer qui décidoit les droits, les opinions, la juſtice, la vérité. Dans le fond on diſtinguoit un champ clos, des juges & des hérauts, relevant le vaincu ou plutôt le coupable.

Tel autre perſonnage paroiſſoit d'une bizarrerie extrême : architecte barbare, il bâ-

tiſſoit des colonnes ſans proportion avec la maſſe qu'elles ſoutenoient, & chargées d'ornements ridicules ; il prenoit tout cela pour une délicateſſe de travail inconnu aux Grecs & aux Romains. Le même déſordre régnoit dans ſa logique ; c'étoit des chicanes perpétuelles, des idées abſtraites. On avoit repréſenté dans le fond des eſpeces de ſomnambules, qui parloient, agiſſoient, les yeux ouverts, & qui, plongés dans un long rêve, ne devoient la liaiſon de deux idées qu'au pur haſard.

Je repaſſois ainſi tous les ſiecles en revue ; mais le détail en ſeroit ici trop long. Je m'arrêtai un peu plus long-temps devant le dix-huitieme, lequel avoit été jadis de ma connoiſſance. Le peintre l'avoit repréſenté ſous la figure d'une femme. Les ornements les plus recherchés fatiguoient ſa tête ſuperbe & délicate. Son cou, ſes bras, ſa gorge étoient couverts de perles & de diamants : ſes yeux étoient vifs & brillants ; mais un ſourire un peu forcé faiſoit grimacer ſa bouche : ſes joues étoient enluminées. L'art ſembloit devoir percer dans ſes paroles, comme dans ſon regard : il étoit ſé-

duiſant, mais il n'étoit pas vrai. Elle avoit à chaque main deux longs rubans couleur de roſe, qui ſembloient un ornement; mais ces rubans cachoient deux chaînes de fer auxquelles elle étoit fortement attachée. Elle avoit cependant les mouvements aſſez libres pour geſticuler, ſauter & gambader. Elle en uſoit avec excès, afin de déguiſer (à ce qu'il me ſembloit) ſon eſclavage, ou du moins pour le rendre facile & riant. J'examinai cette figure en détail, & ſuivant de l'œil la draperie de ſes vêtements, je m'apperçus que cette robe ſi magnifique étoit toute déchirée par le bas & couverte de boue. Ses pieds nuds plongeoient dans une eſpece de bourbier; & elle étoit auſſi hideuſe par les extrémités, qu'elle étoit brillante par le ſommet: elle ne reſſembloit pas mal dans cet équipage à une courtiſane qui ſe promene dans la rue, à l'entrée de la nuit. Je découvris derriere elle pluſieurs enfants au teint maigre & livide, qui crioient à leur mere & dévoroient un morceau de pain noir: elle vouloit les cacher ſous ſa robe, mais à travers les trous on diſtinguoit ces petits malheureux. Dans l'enfoncement du

tableau on difcernoit des châteaux fuperbes, des palais de marbre, des parterres favamment deffinés, de vaftes forêts peuplées de cerfs & de daims, où le cor réfonnoit au loin. Mais la campagne à demi-cultivée étoit remplie de payfans infortunés, qui, haraffés de fatigue, tomboient fur leurs javelles : enfuite venoient des hommes, qui enrôloient les uns de force, & emportoient le lit & la marmite des autres (1).

(1) La tyrannie eft un arbre dangereux qu'il faut fe hâter de déraciner dans fa naiffance. L'éclat de cet arbre eft trompeur. C'eft d'abord un jeune arbriffeau qui fe couronne de fleurs & de lauriers, mais qui boit fecrétement le fang qui l'arrofe. Bientôt il croît, s'agrandit, leve un tête altiere. Ses branches s'étendent avec orgueil. Il couvre tout ce qui l'environne, d'une ombre fuperbe & funefte. La fleur, le fruit voifin tombent, privés des rayons bienfaifants du foleil qu'il intercepte. Il force la terre à ne nourrir que lui. Enfin il devient femblable à cet arbre venimeux dont les fruits doux font des poifons, qui change en eau corrofive les gouttes de pluie que fes feuilles diftillent, & qui au défaut des tourments procure au voyageur fatigué le fommeil & la mort. Cependant fon tronc eft noueux : les principes de fa feve font couverts d'un bois dur : fes racines d'airain

Le caractere des nations étoit aussi fidélement exprimé.

Aux couleurs variées de mille nuances, à la fonte insensible du coloris, au visage triste, mélancolique, on reconnoissoit l'Italien jaloux, vindicatif. Dans le même tableau son visage sérieux disparoissoit au milieu d'un concert, & le peintre avoit saisi merveilleusement cette facilité de se transformer avec souplesse, & comme dans un coup-d'œil. Le fond du tableau représentoit des pantomimes, faisant des grimaces & autres gestes comiques.

L'Anglois, dans une attitude plutôt fiere que majestueuse, placé sur la pointe d'un rocher, dominoit l'océan & faisoit signe à un vaisseau de s'élancer au nouveau-monde & de lui en rapporter les trésors. On lisoit dans ses regards hardis que la liberté civile égaloit chez lui la liberté politique. Les flots opposés, grondant sous les coups de la tempête, étoient une harmonie douce à son oreille. Son bras étoit toujours prêt à saisir

---

s'étendent; & la hache de la liberté s'émousse & ne peut plus y mordre.

le glaive de la guerre civile : il regardoit en souriant un échafaud d'où tomboient une tête & une couronne (2)

L'Allemand, sous un ciel étincelant d'éclairs, étoit sourd aux cris des éléments. On ne savoit s'il bravoit l'orage ou s'il y étoit insensible. Des aigles se déchiroient avec furie à ses côtés : ce n'étoit pour lui qu'un spectacle renfermé en lui-même, il portoit sur ses propres destins un œil indifférent ou philosophique.

Le François, plein de graces nobles & élevées, présentoit des traits finis. Sa figure

(2) J'aime les scenes hardies qu'offre le génie anglois ; ses débats parlementaires, ses singularités. L'Anglois, attentif au rempart de la liberté, se passionne pour tout ce qui peut l'ébranler ; ses alarmes dégénerent quelquefois en extravagances ; mais tous ses cris désordonnés prouvent la vigilance des sentinelles.

Ailleurs, les princes, les grands occupent seuls le théâtre ; chez lui les hommes, les citoyens y jouent un rôle : cette république qui soutient la dignité de l'homme, n'est forte & puissante que parce que tous les caracteres y ont leur développement : ce peuple donne un grand exemple aux autres nations, & il arrêteroit seul, en cas de besoin, la marche du despotisme qui voudroit envelopper l'Europe.

gure n'étoit pas originale, mais sa maniere étoit grande. L'imagination & l'esprit se peignoient dans ses regards : il sourioit avec une finesse qui approchoit de la ruse. Il régnoit dans l'ensemble de sa figure beaucoup d'uniformité. Ses couleurs étoient douces; mais on n'y remarquoit pas ce coloris vigoureux ni ces beaux effets de lumiere qu'on admiroit dans les autres tableaux. La vue étoit fatiguée par une multiplicité de petits détails, qui se nuisoient réciproquement. Une foule innombrable portoit de petits tambourins & s'agitoit beaucoup pour faire du bruit : elle croyoit imiter le fracas du canon : c'étoit une chaleur aussi pétulante, aussi active, que foible & passagere.

CHAPITRE XXXVI.

Sculpture & Gravure.

LA ſculpture, non moins belle que ſa ſœur aînée, étaloit à ſon côté les merveilles de ſon ciſeau. Il n'étoit plus proſtitué à ces Créſus impudents, qui aviliſſoient l'art en l'occupant à tailler leur vénale figure ou autres ſujets auſſi mépriſables qu'eux. Les artiſtes penſionnés par le gouvernement conſacroient leurs talents au mérite & à la vertu. On ne voyoit plus, comme dans nos ſalons, a côté du buſte de nos rois & ſur la même ligne, le vil publicain qui les vole & les trompe, offrir ſans pudeur ſa baſſe phyſionomie. Un homme digne des regards de la poſtérité, s'étoit-il avancé dans une carriere ſemée de faits mémorables? un autre avoit-il fait une action grande & courageuſe? alors l'artiſte échauffé ſe chargeoit de la reconnoiſſance publique; il modeloit en ſecret un des plus beaux traits de ſa vie: (ſans y ajouter le portrait de l'auteur) il préſentoit tout-à-coup ſon ouvrage, & obtenoit la permiſſion de s'immortaliſer avec

le grand homme. Ce travail frappoit tous les yeux, & n'avoit pas besoin d'un froid commentaire.

Il étoit expressément défendu de sculpter des sujets qui ne disoient rien à l'ame; par conséquent on ne gâtoit point de beaux marbres ou d'autres matieres aussi précieuses.

Tous ces sujets licencieux qui bordent nos cheminées, étoient sévérement bannis. Les honnêtes gens ne concevoient rien à notre législation, lorsqu'ils lisoient dans notre histoire que dans un siecle où l'on prononçoit si fréquemment le nom de religion & de mœurs, des peres de famille étaloient des scenes de débauche aux yeux de leurs enfants, sous prétexte que c'étoient des chef-d'œuvres; ouvrages capables d'allumer l'imagination la plus tranquille, & de précipiter dans le désordre des ames neuves, ouvertes à toutes les impressions: ils gémissoient sur cet usage public & criminel de dépraver les cœurs avant qu'ils fussent formés (1).

(1) Entr'autre abus public qu'on se propose de relever, on peut ranger ces parades licencieuses qui outragent

Un artiste avec lequel je m'instruisis, eut soin de m'informer de tous ces grands changements. Il me dit que dans le dix-neuvieme siecle il se trouva une disette de marbre, de sorte qu'on eut recours à cette multitude ignoble de bustes de financiers, de

---

les mœurs honnêtes & le bon sens, tout aussi respectable qu'elles. On a oublié à l'article des spectacles de parler des sauteurs, des danseurs de corde; mais peu importe l'ordre dans un ouvrage, pourvu que l'auteur y fasse entrer toutes ses idées. Je ferai comme Montaigne, je me raccrocherai à la moindre occasion : je brave la censure des critiques; je me flatte du moins de ne point ennuyer comme eux. Pour revenir donc à ces sauteurs, à ces danseurs de corde, si communs & si révoltants; des magistrats humains devroient-ils les tolérer? Après avoir employé tout leur temps à des exercices aussi étonnants qu'inutiles, ils risquent leur vie en public & apprennent à mille spectateurs que la mort d'un homme n'est que fort peu de chose. Les attitudes de ces voltigeurs sont indécentes, & blessent l'œil & le cœur : ils accoutument peut-être des ames non encore formées à ne voir le plaisir que dant ce qui approche du péril, & à penser que l'espece humaine peut entrer dans la matiere de nos divertissements. On dira que c'est réfléchir sur bien peu de chose : mais j'ai remarqué que ces tristes spectacles influent beaucoup plus sur la multitude que tous les arts qui ont quelque apparence de raison.

traitants, de commis : c'étoient autant de blocs tout préparés ; on les tailla beaucoup plus avantageusement & l'on fut en tirer des têtes plus heureuses.

Je passai dans la derniere galerie, non moins curieuse que les autres par la multiplicité des ouvrages qu'elle présentoit. Là étoit rassemblée la collection universelle de dessins & gravures. Malgré la perfection de ce dernier art, on avoit conservé les ouvrages des siecles précédents : car il n'en est pas d'une estampe comme d'un livre : un livre qui n'est pas bon, par-là même est mauvais ; au lieu qu'une estampe qui se voit d'un coup d'œil, sert toujours d'objet de comparaison.

Cette galerie qui devoit son origine au siecle de Louis XV, étoit bien différemment arrangée. Ce n'étoit plus un petit cabinet, au milieu duquel une petite table pouvoit à peine contenir une douzaine d'amateurs, où l'on venoit dix fois inutilement pour trouver une place, encore ce petit cabinet ne s'ouvroit-il que certains jours, c'est-à-dire le dixieme de l'année tout au plus, qu'on rognoit encore sur le moindre

prétexte & à la moindre fantaiſie du directeur. Ces galeries étoient ouvertes chaque jour, & confiées à des commis affables & polis, qu'on payoit exactement, afin que le public fût ſervi de même. Dans cette ſalle ſpacieuſe on trouvoit à coup ſûr la traduction de chaque tableau ou morceau de de ſculpture renfermé dans les autres galeries : elle contenoit l'abrégé de ces chef-d'œuvres qu'on avoit pris ſoin d'immortaliſer & de répandre autant qu'il étoit poſſible.

La gravure eſt auſſi féconde & auſſi heureuſe que la typographie : elle a l'avantage de multiplier ſes épreuves, comme l'imprimerie ſes exemplaires ; & par ſon moyen chaque particulier, chaque étranger peut ſe procurer une copie rivale du tableau. Tous les citoyens décoroient ſans jalouſie leurs murailles de ces ſujets intéreſſants qui préſentoient des exemples de vertus & d'héroïſme. On ne voyoit plus de ces prétendus amateurs, non moins vétilleux qu'ignorants, pourſuivre une perfection imaginaire aux dépens de leur repos, de leur bourſe & toujours dupés, & ſur-tout être bien faits pour l'être.

Je parcourus avec avidité ces livres volumineux où le burin décrivoit avec tant de facilité & de précision les contours & même les couleurs de la nature. Tous les tableaux étoient parfaitement saisis ; mais on avoit donné encore plus de soin à tous les objets relatifs aux arts & aux sciences. Les planches de l'encyclopédie avoient été refaites entiérement, & l'on avoit veillé avec plus d'attention à l'exactitude rigoureuse qui devient alors le suprême mérite, parce que la moindre erreur est d'une conséquence extrême. J'apperçus un magnifique cours de physique traité dans ce goût ; & comme cette science porte sur-tout aux sens, c'est aux images qu'il appartient, peut-être, de la faire concevoir dans toutes ses parties. On savoit estimer l'art qui reproduit tant d'images utiles ; on lui donnoit de nouvelles preuves de considération.

Je remarquai que tout se faisoit dans le vrai goût, & qu'on suivoit la maniere des Gerard, Audran ; qu'elle étoit même approfondie, perfectionnée. Les vignettes des livres ne s'appelloient plus que des cochins : tel étoit le mot que l'on avoit substitué à

tant de mots misérables, tels que culs de lampes, &c. (2).

Les graveurs avoient enfin abandonné cette funeste loupe qui leur perdoit la vue de toute façon. Les amateurs de ce siecle n'étoient plus admirateurs de ces petits points ronds qui faisoient tout le mérite des gravures modernes; ils donnoient la préférence à un travail large, précis, aisé & disant tout avec quelques traits justes & noblement dessinés. Les graveurs consultoient docilement les peintres, & ceux-ci à leur tour se gardoient bien d'affecter les caprices d'un maître. Ils s'estimoient, ils se voyoient comme égaux & comme amis, & se donnoient bien de garde de rejeter l'un sur l'autre les défauts de l'ouvrage. D'ailleurs la gravure étoit devenue très-utile à l'état, par le commerce d'estampes qu'on faisoit dans les pays étrangers; & c'étoit de ces artistes qu'on pouvoit dire : *sous leurs heureuses mains le cuivre devient or.*

---

(2) M. de Voltaire doit être satisfait d'avance, lui qui a plaidé si long-temps pour cette réforme importante.

CHAPITRE XXXVII.

Salle du Trône.

Je ne quittai ces riches galeries qu'avec le plus vif regret, mais dans mon insatiable curiosité, jaloux de tout voir, je rentrai dans le centre de la ville. Je vis une multitude de personnes de tout sexe & de tout âge, qui se portoit avec précipitation vers un portique majestueusement décoré. J'entendois de côté & d'autre : *hâtons nos pas ! notre bon roi est peut-être déja monté sur son trône ; nous ne le verrions pas d'aujourd'hui !* Je suivis la foule : mais ce qui m'étonnoit fort, c'est que des gardes farouches n'opposoient aucune barriere aux empressements du peuple. J'arrivai dans une salle immense, soutenue par plusieurs colonnes. J'avançai, & je parvins à voir le trône du monarque (1).

(1) Par-tout vous voyez des souverains, parce que les hommes se sont toujours choisis un maître pour se délivrer d'en avoir plusieurs.

Chez les peuples belliqueux, le premier roi a été

Non : il eſt impoſſible de concevoir une idée plus belle, plus noble, plus auguſte,

---

un ſoldat & le chef des combattants. Il a été juge chez un peuple cultivateur, & le juge de leurs différends. Ils ont voulu interrompre l'égalité, mais pour la retrouver entr'eux; c'étoit le ſeul moyen pour en impoſer à tout ambitieux & réprimer tout projet extravagant ou téméraire.

Pluſieurs rois répugnoient à cauſe de l'anarchie : pluſieurs rois cependant étoient néceſſaires ; car comment un ſeul homme peut-il conduire les armées, juger dans les tribunaux, & diriger les finances ! mais auſſi qu'eſt-ce qu'une puiſſance diviſée où chaque opération dépendroit d'une volonté différente ?

Il falloit donc une unité de pouvoir, mais cette unité, ſi elle n'a point de contre-poids, deviendra néceſſairement abſolue. Or, les hommes ont-ils conſenti à une privation indéfinie de leur liberté ! Non : ſur aucun point de la terre.

La meilleure forme de gouvernement eſt celle d'une monarchie libre, dans laquelle un ſeul ſouverain réunit dans ſa ſeule perſonne le pouvoir légiſlatif & exécutif, pourvu qu'il ne puiſſe changer les loix fondamentales, & que des corps intermédiaires concourent à l'adminiſtration.

Les repréſentants des villes, ayant la faculté de s'aſſembler en certains temps, de délibérer ſur la ſituation & ſur les beſoins de l'état, d'en faire des rapports & des repréſentations au ſouverain, bien loin de gêner ſon autorité, l'affermiront au lieu de la détruire.

plus conſolante de la majeſté royale. Je fus attendri juſqu'aux larmes. Je ne vis ni Ju-

---

Le monarque ne peut pas ſe permettre les violences que la république admet : il ſeroit aujourd'hui impoſſible à un roi d'Europe de ſe montrer féroce & dur : il faut qu'il ſoit clément pour peu qu'il connoiſſe ſes véritables intérêts.

Depuis qu'on donne aux princes une éducation excellente, & qu'ils on vu qu'un regne monarchique, fort, bon & ſage étoit récompenſé par la gloire la plus générale & la mieux méritée, il n'eſt point de prince qui ne cherche à jouir de cette belle renommée, le ſeul bien qui leur reſte à conquérir & ſans lequel les autres ne ſont rien.

Eh quoi de plus grand que de pouvoir marquer chaque année par des faits & des événements glorieux, utiles à l'humanité, de répandre la félicité ſur une vaſte portion de terrain, de donner à l'adminiſtration particuliere un cours heureux?

Il faut qu'un gouvernement quelconque, dans toute opération majeure, ſe rapproche du monarchique. Car celui-ci a une vîteſſe merveilleuse qui le rend admirable dans les importantes occaſions.

On eſt convenu que la république, dans une guerre, devoit remettre ſes forces entre les mains d'un ſeul; ne pourroit-on pas flatuer que lorſque la guerre ne menace plus les provinces d'un état, la monarchie doit avoir quelque choſe du gouvernement populaire?

Le point principal à trouver dans une monarchie

piter tonnant, ni appareil terrible, ni inſtrument de vengeance. Quatre figures de marbre blanc, repréſentant la force, la tempérance, la juſtice & la clémence, portoient un ſimple fauteuil d'ivoire blanc, élevé ſeulement pour faciliter la portée de

---

ſeroit, que le chef ne pût jamais tourner contre ſes ſujets l'épée menaçante faite pour intimider l'ennemi.

Mais de même que toute force exerce néceſſairement juſqu'à ce qu'elle trouve un obſtacle, de même la puiſſance des rois monte juſqu'à ce qu'on l'arrête. L'ambition du cœur humain, ordinairement aveugle, n'a point de bornes : elle s'accroît encore lorſqu'elle ſemble repoſer ; le joug s'appeſantit inſenſiblement lorſque le cou qui le ſupporte, ne cherche pas lui-même à le rendre plus léger.

Qui trouvera cet accord heureux entre la puiſſance & la liberté ! La puiſſance néceſſaire pour imprimer aux loix une majeſté permanente, la liberté néceſſaire pour que la nation exiſte avec dignité & ſplendeur.

Comment un homme foible par lui-même, commande-t-il à des hommes forts ! comment ceux-ci conſentent-ils à être ſoumis ! & comment celui-là ſe raſſure-t-il ſur une force qui n'a que l'opinion pour baſe ! quel lien établit cette conſtante ſubordination ! Problême qui ne peut ſe réſoudre & qui paroît la choſe du monde la plus inconcevable à l'homme qui ſait y réfléchir : qui ne s'en étonne pas, n'eſt pas fait pour y penſer.

la voix. Ce ſiege étoit couronné d'un dais ſuſpendu par une main dont le bras ſembloit fortir de la voûte. A châque côté du trône étoient deux tablettes, ſur l'une deſquelles étoient gravées les loix de l'état & les bornes du pouvoir royal, & ſur l'autre les devoirs des rois & ceux des ſujets. En face étoit une femme qui allaitoit un enfant, emblême fidele de la royauté. La premiere marche, qui ſervoit de degré pour monter au trône, étoit en forme de tombe. Deſſus étoit écrit en gros caracteres : L'ÉTERNITÉ. C'étoit ſous cette premiere marche que repoſoit le corps embaumé du monarque prédéceſſeur, en attendant que ſon fils vînt le déplacer. C'eſt de-là qu'il crioit à ſes héritiers qu'ils étoient tous mortels, que le ſonge de la royauté étoit prêt à finir, qu'ils reſteroient alors ſeuls avec leur renommée! Ce lieu vaſte étoit déja rempli de monde, lorſque je vis paroître le monarque revêtu d'un manteau bleu qui flottoit avec grace. Son front étoit ceint d'une branche d'olivier; c'étoit ſon diadême : il ne marchoit jamais en public ſans ce reſpectable ornement qui en impoſoit aux autres & à lui-même. Il ſe

fit des acclamations lorſqu'il monta ſur ſon trône. Il ne paroiſſoit pas indifférent à ces cris de joie. Mais à peine fut-il aſſis qu'un ſilence reſpectueux s'étendit ſur cette nombreuſe aſſemblée. Je prêtai une oreille attentive. Ses miniſtres lui lurent à haute voix tout ce qui s'étoit paſſé de remarquable depuis la derniere ſéance. Si la vérité eût été déguiſée, le peuple étoit là pour confondre le calomniateur. On n'oublioit point ſes demandes. On rendoit compte de l'exécution des ordres ci-devant donnés, & cette lecture étoit toujours terminée par le prix journalier des vivres & des denrées. Le monarque écoutoit, & d'un ſigne de tête approuvoit ou remettoit les choſes à un plus ample examen. Mais ſi du fond de la ſalle il s'élevoit une voix plaignante & condamnant quelques articles, fût-ce un homme de la derniere claſſe, on le faiſoit avancer dans un petit cercle pratiqué au pied du trône. Là il expliquoit ſes idées (2), & s'il ſe trou-

(2) Un des plus grands malheurs qui ſoit en France, c'eſt que toute la police & l'adminiſtration des affaires ſont entre les mains des magiſtrats, ou des gens re-

voit avoir raiſon, alors il étoit écouté, applaudi, remercié; le ſouverain lui jetoit un regard favorable : ſi, au contraire, il ne diſoit rien que d'abſurde, ou groſſiérement fondé ſur un intérêt particulier, alors on le chaſſoit avec ignominie, & les huées des aſſiſtants l'accompagnoient juſqu'à la porte. Chacun pouvoit ſe préſenter ſans autre crainte que celle d'attirer la dériſion publique, ſi ſes vues étoient fauſſes ou bornées.

Deux grands officiers de la couronne accompagnoient le monarque dans toutes les cérémonies publiques, & marchoient à ſes côtés. L'un portoit au haut d'une pique une gerbe de bled (3), & l'autre un cep de vigne :

vêtus d'une charge & d'un titre, ſans qu'on daigne jamais conſulter (du moins de la part du public) les perſonnes privées en qui la ſcience & la ſageſſe ſe trouvent ſouvent dans un degré éminent. Le meilleur citoyen, le plus éclairé, ne peut développer ſes talents utiles ou la grandeur de ſon ame; s'il ne porte la robe d'un homme en charge, il doit immoler ſes bons deſſeins, être témoin des plus grands abus, & ſe taire.

(3) L'empereur Taiſung ſe promenant en campagne avec le prince ſon fils, & lui montrant les laboureurs occupés à leur travail : *voyez*, lui diſoit-il, *le peine que ces pauvres gens prennent tout le long de l'an-*

c'étoit afin qu'il n'oubliât jamais que c'étoient là les deux soutiens de l'état & du trône. Derriere lui le panetier de la couronne, ayant une corbeille remplie de pains, en donnoit un à chaque indigent qui réclamoit son assistance. Cette corbeille étoit le sûr thermometre de la misere publique; & lorsque le panier se trouvoit vuide, alors les ministres étoient chassés & punis : mais la corbeille demeuroit pleine & attestoit l'abondance publique.

Cette auguste séance se tenoit une fois par semaine, & duroit trois heures. Je sortis de cette salle, le cœur pénétré, & aussi rempli de respect pour ce roi que pour la divinité même; l'aimant comme un pere, l'honorant comme un Dieu protecteur (4).

---

née pour nous soutenir; sans leurs travaux & sans leur sueur, ni vous ni moi, nous n'aurions pas d'empire.

(4) Sans doute la monarchie, dans un vaste état, est préférable à ces petites aristocraties inquietes qui se fatiguent incessamment, & qui n'ont que des vues timides. Il n'appartient aujourd'hui qu'à un monarque de faire de grandes choses, d'adapter tout-à-coup d'heureuses nouveautés au local du pays & au caractere de la nation. La puissance du monarque, mais tempé-

Je converſai avec pluſieurs perſonnes de tout ce que je venois de voir & d'entendre :

---

rée par de bonnes loix fondamentales, eſt la plus propre à produire & à effectuer le bonheur des hommes. C'eſt qu'alors dans une monarchie, la partie qui gouverne, peut réunir plus facilement ſes volontés, & que le point d'appui a une force directe, ce qui forme le véritable nerf du gouvernement.

Le trône étant légal, l'autorité eſt conſtante & reſpectée. La baſe du trône affermit celle de l'état : l'ambitieux ne peut ravir que quelques portions d'autorité, jamais l'autorité entiere. D'ailleurs, le trône monarchique a une majeſté durable, les révolutions intérieures ne ſont que des révolutions momentanées : la Chine, l'Indoſtan, la Perſe, la Turquie, la Ruſſie, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne, la Suede, le Danemarck ſont toujours des monarchies.

Voyez les républiques, elles ont eu un beſoin conſtant de dictateurs.

Pour ceux qui ne s'arrêtent point aux apparences, les Camille, les Fabius, les Flaminius, les Scipion, les Metellus, les Paul-Emile, les Marius, les Pompée ont été les monarques réels & véritables de Rome. C'eſt que la capacité perſonnelle, les vertus & les exploits donneront toujours à un citoyen une ſupériorité réelle ſur ſes concitoyens.

L'exiſtence des monarchies eſt beaucoup plus aſſurée que celle des états républicains. Ceux-ci ſont trop orageux & ils ne ſavent preſque jamais réparer les fautes qu'ils ont commiſes. La monarchie eſt plus propre à attaquer & à ſe défendre ; & ſi la partie mili-

ils étoient surpris de mon étonnement; toutes ces choses leur sembloient simples & na-

---

taire, c'est-à-dire externe, est dans la main du monarque, un pouvoir protecteur & conservateur, il peut donner en même temps à l'administration civile une force & une activité qui s'étendent à toutes les parties du gouvernement intérieur.

Qu'un monarque soit éclairé, & qu'il soit conséquemment modéré; quelle facilité n'a-t-il pas à diriger au bien public la justice, la police, les finances, l'agriculture & le commerce! La tranquillité regne, tandis que la république sera livrée à des crises violentes.

Sans doute le monarque peut abuser de son pouvoir; mais c'est alors une monarchie dégénérée; cet abus ne subsistera pas long-temps chez une nation qui fera cas des lumieres utiles. Les lumieres, voilà ce qui préservera les trônes de l'Europe du despotisme.

Les défauts de la monarchie ne sont pas inhérents à cette forme de gouvernement, la plus heureuse qu'un état puisse recevoir. La monarchie tempérée sera toujours le plus sûr gage de la liberté nationale. Rien n'est plus opposé aux monarques de l'Europe que ces despotes de l'Orient & de l'Afrique qui tiennent leurs sujets dans un esclavage servile & stupide, & qui ensanglantent le trône sous lequel ils vont être écrasés.

D'ailleurs, quand le peuple sera éclairé, il ne devra pas craindre que les coups du monarque soient violents, quelle que soit sa puissance.

Si l'on examine de près les anciennes formes de

turelles. « Pourquoi, me dit l'un d'eux, avez-vous la fureur de comparer ce temps présent à un vieux siecle bizarre, extravagant, où l'on avoit de fausses idées sur les matieres les plus simples, où l'orgueil jouoit la grandeur, où le faste & la représentation étoient tout, & le reste rien, où la vertu enfin n'étoit regardée que comme un fantôme, pur ouvrage de quelques philosophes rêveurs (5).

---

gouvernement, on verra que c'étoit une monarchie mêlée de l'aristocratie.

Le trône des François se trouve aujourd'hui dans un équilibre heureux & qui n'attaque point trop nos libertés. Les états-généraux que nous avons perdus sont remplacés, pour ainsi dire, par cette foule de citoyens qui parlent, qui écrivent & qui défendent au despotisme d'altérer trop considérablement la constitution libre & ancienne des François.

(5) Il faut respecter les préjugés populaires : tel est le langage de ces génies étroits, pusillanimes, pour lesquels il suffit qu'une loi subsiste pour paroître sacrée. L'homme vertueux à qui seul il appartient d'aimer & de haïr, connoît-il cette modération criminelle ? Non : il se charge de la vindicte publique ; ses droits sont fondés sur son génie, & la justice de sa cause sur la reconnoissance de la postérité.

CHAPITRE XXXVIII.

Forme du Gouvernement.

OSEROIS-JE vous demander quelle eſt la forme préſente de votre gouvernement? Eſt-il monarchique, démocratique, ariſtocratique (1)? — Il n'eſt ni monarchique, ni démocratique, ni ariſtocratique; il eſt raiſonnable & fait pour des hommes. La monarchie illimitée n'eſt plus. Les états monarchiques, comme vous le ſaviez, mais ſi infructueuſement, vont ſe perdre dans le deſpotiſme, comme les fleuves vont ſe perdre dans le ſein de la mer; & le

(1) Le génie d'une nation ne dépend point de l'atmoſphere qui l'environne; le climat n'eſt point la cauſe phyſique de ſa grandeur ou de ſon aviliſſement. La force & le courage appartiennent à tous les peuples de la terre: mais les cauſes qui les mettent en action & les ſoutiennent, dérivent de certaines circonſtances, qui tantôt ſont promptes, tantôt lentes à ſe développer; mais qui tôt ou tard ne manquent jamais d'arriver. Heureux le peuple qui par lumiere ou par inſtinct ſaiſit l'inſtant!

despotisme bientôt croule sur lui-même (a). Tout cela s'est accompli à la lettre, & il

(a) Voulez-vous connoître quels sont les principes généraux qui regnent habituellement dans le conseil d'un mauvais monarque ? Voici à peu près le résultat de ce qui s'y dit, ou plutôt de ce qui s'y fait. « Il faut multiplier les impôts de toutes sortes, parce que le prince ne sauroit jamais être assez riche, attendu qu'il est obligé d'entretenir des armées, & les officiers de sa maison, qui doit être absolument très-magnifique. Si le peuple surchargé éleve des plaintes, le peuple aura tort, & il faudra le réprimer. On ne sauroit être injuste envers lui, parce que dans le fond il ne possede rien que sous la bonne volonté du prince, qui peut lui redemander en temps & lieu ce qu'il a eu la bonté de lui laisser, sur-tout lorsqu'il en a besoin pour l'intérêt ou la splendeur de sa couronne. D'ailleurs il est notoire qu'un peuple qu'on abandonne à l'aisance est moins laborieux & peut devenir insolent. Il faut retrancher à son bonheur pour ajouter à sa soumission. La pauvreté des sujets sera toujours le plus fort rempart du monarque : & moins les particuliers auront de richesses, plus la nation sera obéissante ; une fois pliée au devoir, elle le suivra par habitude ; ce qui est la maniere la plus sûre d'être obéi. Ce n'est point assez d'être soumise, elle doit croire qu'ici réside l'esprit de sagesse en toute sa plénitude, & se soumettre par conséquent, sans oser raisonner, à nos décrets émanés de notre certaine science. »

Si un philosophe ayant accès auprès du prince, s'avançoit au milieu du conseil, & disoit à ce monarque :

n'y eut jamais de prophétie plus certaine (3).

En proportion des lumieres acquises, sans doute qu'il eût été honteux pour notre espece d'avoir mesuré la distance de la terre

---

« Gardez-vous de croire ces sinistres conseillers, vous êtes environné des ennemis de votre famille. Votre grandeur, votre sûreté sont moins fondées sur votre puissance absolue que sur l'amour de votre peuple. S'il est malheureux, il souhaitera plus ardemment une révolution, & il ébranlera votre trône ou celui de vos enfants. Le peuple est immortel & vous devez passer. La majesté du trône réside plus dans une tendresse vraiment paternelle que dans un pouvoir illimité. Ce pouvoir est violent, & contre la nature des choses. Plus modéré, vous serez plus puissant. Donnez l'exemple de la justice & croyez que les princes qui ont une morale sont plus forts & plus respectés. » Assurément on prendroit ce philosophe pour un visionnaire, & on ne daigneroit peut-être pas le punir de sa vertu.

(3) Il faut des siecles pour amener le despotisme, il s'en va aussi lentement qu'il est venu; vingt despotes tombent tour-à-tour & le despotisme survit. Un homme commande à deux mille lieues comme à quatre; il étend son bras sur l'océan, le franchit & saisit son esclave.

Tant que l'homme craint; il est méchant; tant que l'homme est opprimé, il est cruel, ou disposé à l'être; lorsqu'il est paisible dans ses possessions, il connoît la justice; l'homme ne fait guere le mal que par l'exemple.

au ſoleil, d'avoir peſé tous les globes, & de n'avoir pu découvrir les loix ſimples & fécondes qui doivent diriger des êtres raiſonnables. Il eſt vrai que l'orgueil, la cupidité, l'intérêt préſentoient mille obſtacles : mais quel plus beau triomphe que de trouver le nœud qui devoit faire ſervir ces paſſions particulieres au bien général ? Un vaiſſeau qui ſillonne les mers, commande aux éléments au moment même où il obéit à leur empire : ſoumis à une double impulſion, ſans ceſſe il réagit contre eux. Voilà peut-être l'image la plus fidelle d'un état : porté ſur des paſſions orageuſes, il reçoit d'elles le mouvement, & doit réſiſter aux tempêtes. *L'art du pilote eſt tout* (4). Vos lumieres po-

(4) Il y a une légiſlation puérile qui déshonore également & le légiſlateur & ceux qui la reſpectent.

St. Louis, dont pluſieurs édits portent une empreinte de cruauté ſeche, fit défenſe à tous ſes ſujets de jouer aux échecs. Un autre légiſlateur ne voulut pas que dans ſes états aucune femme, mariée ou non, apprît à chanter & à jouer d'aucun inſtrument. Il prenoit ſon averſion pour la muſique pour une preuve de vertu adminiſtrative. Je citerai encore Mazarin qui n'avoit aucun remords de faire mourir de faim le peuple, & de ſemer des diviſions inteſtines ; eh bien ! il ſentit un

litiques n'étoient qu'un crépuscule; & vous accusiez imbécillement l'auteur de la nature, tandis qu'il vous avoit donné l'intelligence & le courage pour vous gouverner (5). Il n'a fallu qu'une voix forte pour

jour sa conscience lui reprocher d'avoir dans ses galeries des statues antiques, d'un prix inestimable, & qui n'étoient pas parfaitement voilées. Il alla un matin les mutiler & les briser à coups de marteau; & comme on lui demandoit ce qui l'avoit porté à faire un coup si extraordinaire, il répondit : *c'est ma conscience.*

Combien de fausses idées de perfection, combien d'alarmes imaginaires ont rendu les administrateurs des etats des tyrans minutieux, d'autant plus absolus que leurs ordonnances étoient bizarres. Que l'homme d'état n'allegue point sa puérile conscience, qu'il ne croie pas les rêves qu'il peut faire, qu'il ne s'abandonne point aux idées de ses commis, qui veulent faire les ministres à leur tour, d'autant plus qu'ils voient que rien n'est plus aisé. Si tel ministre n'aime point tel art, ou qu'il aie de l'aversion pour telle science, que ce ne soit pas une raison pour les dédaigner ou les anéantir. Tout est lié dans la grande société, & les bienfaits ne deviennent réciproques que par le jeu libre & facile des diverses facultés de l'industrie de l'homme.

(5) La science politique a été long-temps au berceau, parce qu'il y a une éducation pour les peuples, comme pour les particuliers; les anciens gouvernements étoient isolés, ce qui les abandonnoit à la *non instruction* & prolongeoit leur enfance: il y a infini-

réveiller

réveiller la multitude d'un sommeil d'engourdissement. Si l'oppression tonnoit sur vos têtes, vous ne deviez en accuser que votre

---

ment plus d'avantages dans le *systême moderne*, qui ne fait de tous les états grands & petits qu'une république immense. de-là la communication la plus active qui regne entre les différentes parties, de-là la protection que le puissant donne au foible.

Dans les anciens états on ne voit qu'*isolation*. Chez les Grecs, ce peuple si vanté, chaque ville vouloit être un état, chaque état vouloit être indépendant; là rien n'étoit engrené, & tout se heurtoit; la liberté échappa à tous ces passionnés chercheurs de liberté, parce qu'ils mettoient un dangereux enthousiasme à la place des combinaisons & des calculs qu'exige la science politique; nous avons des avantages réels qui perfectionnent chez nous la science économique, l'imprimerie, les postes, & sur-tout l'idée heureuse du balancement des états & du contre-poids nécessaire.

L'expérience nous a appris que les constitutions populaires sont entachées de trop de passions & de trop de vices pour concentrer chez elles la liberté. Platon a déja dit que dans un état populaire chacun est ivre de liberté; la forme monarchique est un milieu entre le despotisme & la république, & voilà l'asyle le plus sûr de la liberté : c'est l'expérience qui a démontré que, sans un chef, tout corps politique étoit mal proportionné, c'est l'expérience qui a démontré combien le droit de parler dans les assemblées est abusif.

foiblesse. La liberté & le bonheur appartiennent à qui ose les saisir. Tout est révolution dans ce monde : la plus heureuse de toutes a eu son point de maturité, & nous en recueillons les fruits (6).

Sortis de l'oppression, nous n'avons eu garde de remettre toutes les forces & tous les ressorts du gouvernement, tous les droits & l'attribut de la puissance dans les mains d'un seul homme (7) : instruits par les mal-

(6) A certains états il est une époque qui devient nécessaire ; époque terrible, sanglante, mais le signal de la liberté. C'est de la guerre civile dont je parle. C'est-là que s'élevent tous les grands hommes, les uns attaquant, les autres défendant la liberté. La guerre civile déploie les talents les plus cachés. Des hommes extraordinaires s'élevent & paroissent dignes de commander à des hommes. C'est un remede affreux ! Mais après la stupeur de l'état, après l'engourdissement des ames il devient nécessaire.

(7) Le gouvernement despotique n'est qu'une ligue du souverain avec un petit nombre de sujets favorisés pour tromper & dépouiller tous les autres. Alors le souverain ou celui qui le représente, éclipse la société, la divise, devient un être unique & central, qui allume toutes les passions à son gré & qui les met en jeu pour son intérêt personnel : il crée le juste & l'injuste, son caprice devient loi, & sa faveur est la mesure de

heurs des fiecles paffés, nous n'avons pas été fi imprudents. Socrate & Marc-Aurele feroient revenus au monde, que nous ne leur aurions pas confié le pouvoir arbitraire, non par défiance, mais dans la crainte d'avilir le caractere facré d'homme libre. La loi n'eft-elle pas l'expreffion de la volonté générale ? & comment confier à un feul homme un dépôt auffi important ? N'aura-t-il pas des moments de foibleffe ? & quand il en feroit exempt, les hommes renonceront-ils à cette liberté qui eft leur plus bel appanage (8) ?

---

l'eftime publique. Ce fyftême eft trop violent pour être durable. Mais la juftice eft une barriere qui protege également le fujet & le prince. La liberté peut feule former des citoyens généreux : la vérité en fait des êtres raifonnables. Un roi n'eft puiffant qu'à la tête d'une nation généreufe & contente. La nation une fois avilie, le trône s'affaiffe.

(8) La liberté enfante des miracles : elle triomphe de la nature, elle fait croître les moiffons fur les rochers, elle donne un air riant aux régions les plus triftes, elle éclaire des pâtres & les rend plus pénétrants que les fuperbes efclaves des cours les plus ingénieufes. D'autres climats, qui font la gloire & le chef-d'œuvre de la création, livrés à la fervitude, n'étalent que des terres abandonnées, des vifages pâles, des re-

Nous avons éprouvé combien la souveraineté absolue étoit opposée aux véritables intérêts d'une nation. L'art de lever des tributs rafinés, toutes les forces de ce terrible cabestan progressivement multipliées, les loix embrouillées, opposées l'une à l'autre, la chicane dévorant les possessions particulieres, les villes remplies de tyrans privilégiés, la vénalité des offices, des ministres & des intendants, traitant les différentes parties du royaume comme des pays de conquête, une subtile dureté de cœur qui raisonnoit l'inhumanité, des officiers royaux qui ne répondoient de rien au peuple & qui insultoient plutôt qu'ils ne déféroient à ses plaintes : tel étoit l'effet de ce despotisme vigilant, qui rassembloit toutes les lumieres pour en abuser, à peu près comme ces verres ardents, qui ne s'échauffent que pour embraser. On parcouroit la France, ce beau royaume que la nature avoit favorisé de ses regards propices : & qu'y voyoit-on ? Des

---

gards contraints qui n'osent se lever vers la voûte du ciel. Homme ! choisis donc d'être heureux ou misérable, si tu peux encore choisir : crains la tyrannie, déteste l'esclavage, arme ton bras, meurs ou vis libre.

cantons défolés par les maltôtiers, les villes devenues bourgs, les bourgs villages, les villages hameaux, leurs habitants hâves, défigurés ; des mendiants, enfin, au lieu d'habitants. On connoiffoit tous ces maux : on fuyoit des principes évidents pour embraffer le fyftème de la cupidité (9), & les ombres qu'elle faifoit naître autorifoient la déprédation générale.

Le croiriez-vous ? La révolution s'eft opérée fans efforts, & par l'héroïfme d'un grand homme. Un roi philofophe, digne du trône puifqu'il le dédaignoit, plus jaloux du bonheur des hommes que de ce fantôme de pouvoir, redoutant la poftérité & fe redoutant lui-même, offrit de remettre les états en poffeffions de leurs anciennes prérogatives : il fentit qu'un royaume étendu avoit befoin de la réunion des différentes

(9) Un intendant voulant donner à la **** qui paffoit à Soiffons, une image de l'abondance qui régnoit en France, fit arracher les arbres fruitiers d'alentour, & les fit planter dans les rues de la ville qu'on dépava : les arbres étoient entrelacés de guirlandes de papier doré. Cet intendant étoit, *fans le favoir*, un très-grand peintre.

provinces pour être gouverné ſagement. Comme dans le corps humain, outre la circulation générale, chaque partie a ſa circulation particuliere, ainſi chaque province, en obéiſſant aux loix générales, modifie ſes loix particulieres d'après ſon ſol, ſa poſition, ſon commerce, ſes intérêts reſpectifs. Par-là tout vit, tout fleurit. Les provinces ne ſont plus pour ſervir la cour, & pour orner la capitale (10). Un ordre aveugle, émané

(10) L'erreur & l'ignorance ſont la ſource de tous les maux qui accablent l'humanité. L'homme n'eſt méchant que parce qu'il ſe trompe ſur ſes véritables intérêts. Cependant on peut errer en phyſique ſpéculative, en aſtronomie, en mathématiques, ſans un inconvénient bien réel : mais la politique ne ſouffre pas la moindre erreur. Il eſt des vices d'adminiſtration plus déſolants que les fléaux phyſiques. Une faute en ce genre dépeuple & appauvrit un royaume. Si la ſpéculation la plus ſévere, la plus approfondie, eſt abſolument néceſſaire, c'eſt dans ces cas publics & problématiques où des raiſons d'une force égale tiennent l'eſprit comme en équilibre. Rien de plus dangereux alors que la routine ; elle produit des malheurs inconcevables, & l'état n'eſt éclairé qu'au moment de ſa ruine. On ne ſauroit donc trop multiplier les lumieres ſur l'art compliqué du gouvernement, parce que le moindre écart eſt une ligne qui s'alonge en fuyant, & cauſe une erreur immenſe. Les loix n'ont été juſ-

du trône, ne vient point porter le trouble dans les lieux où l'œil du souverain n'a jamais pu pénétrer. Chaque province se trouve dépositaire de sa sûreté & de son bonheur : son principe de vie n'est pas éloigné d'elle ; il est dans son propre sein, toujours prêt à féconder l'ensemble, à remédier aux maux qui pourroient arriver. Le secours présent est remis à des mains intéressées qui ne pallieront point la cure, ou qui même ne se réjouiront pas des coups qui peuvent affoiblir la patrie.

La souveraineté absolue fut donc abolie. Le chef conserva le nom de roi ; mais il n'entreprit pas follement de porter tout le fardeau qui accabloit ses ancêtres. Les états

qu'ici que des palliatifs qu'on a érigés en remedes généraux ; elles sont (comme on l'a fort bien dit) nées du besoin, & non de la philosophie : c'est à cette derniere à corriger ce qu'elles ont de défectueux. Mais quel courage, quel zele, quel amour de l'humanité faudra-t-il à celui qui de ce chaos informe fera sortir un édifice régulier ! Mais aussi quel génie deviendra plus cher au genre humain ! Qu'il songe que c'est l'objet le plus important, qu'il intéresse particuliérement le bonheur de l'homme, & que par une suite nécessaire il doit influer sur ses vertus !

aſſemblés du royaume eurent ſeuls la puiſſance légiſlatrice. L'adminiſtration des affaires, tant politiques que civiles, eſt confiée au ſénat; & le monarque armé du glaive veille à l'exécution des loix. Il propoſe tous les établiſſements utiles. Le ſénat eſt reſponſable au roi, & le roi & le ſénat ſont reſponſables aux états qui s'aſſemblent tous les deux ans. Tout s'y décide à la pluralité des voix. Loix nouvelles, charges vacantes, griefs à redreſſer; voilà ce qui eſt de ſon reſſort. Les cas particuliers ou imprévus ſont abandonnés à la ſageſſe du monarque.

Il eſt heureux (11), & ſon trône eſt af-

(11) M. d'Alembert a dit qu'un roi qui faiſoit ſon devoir, étoit le plus miſérable de tous les hommes, & que celui qui ne le faiſoit pas, étoit le plus à plaindre. Pourquoi le roi qui fait ſon devoir ſeroit-il le plus miſérable de tous les hommes? Seroit-ce à cauſe de la multiplicité de ſes travaux? Mais un travail heureux eſt une vraie jouiſſance. Comptera-t-il pour rien cette ſatisfaction intime qui naît de l'idée d'avoir fait le bonheur des hommes? Croira-t-il que la vertu ne porte pas avec elle ſa récompenſe? Univerſellement aimé, & ſeulement haï des méchants, pourquoi ſon cœur demeureroit-il fermé aux plaiſirs?

formi sur une base d'autant plus solide que la liberté de la nation garantit sa couronne (12). Des ames qui n'auroient été que communes, doivent leurs vertus à ce ressort éternel des grandes choses. Le citoyen n'est point séparé de l'état ; il fait corps avec lui (13) : aussi faut-il voir avec quel zele il se porte à tout ce qui peut intéresser sa splendeur.

Chaque arrêt émané du sénat est motivé,

Qui n'a pas éprouvé le contentement d'avoir accompli le bien ! Le roi qui ne remplit pas ses devoirs, est le plus à plaindre. Rien de plus juste, si toutefois il est sensible aux remords & à l'opprobre : s'il ne l'est pas, il est encore plus à plaindre. Rien de mieux vu que cette derniere proposition.

(12) Il est bon à tout état, fût-il républicain, d'avoir un chef, en limitant toutefois son pouvoir. C'est un simulacre qui en impose à l'ambitieux, qui étouffe tout projet dans son cœur. Alors la royauté est comme cet épouvantail qu'on place dans un jardin, il écarte les moineaux qui viendroient pour manger le grain.

(13) Ceux qui ont dit que dans les monarchies les rois sont dépositaires des volontés de la nation, ont dit une absurdité. Est-il en effet rien de plus ridicule, que des êtres intelligents comme les hommes, disant à un ou à plusieurs : *veuillez pour nous !* Les peuples ont toujours dit aux monarques : *agissez pour nous, d'après nos volontés clairement connues.*

& le ſénat explique en peu de mots ſes motifs & ſon intention. Nous ne concevons pas comment dans votre ſiecle (ſoi - diſant éclairé) vos magiſtrats oſoient dans leur morgue orgueilleuſe vous propoſer des arrêts dogmatiques, ſemblables aux décrets des théologiens ; comme ſi la loi n'étoit pas la raiſon publique, comme s'il ne falloit pas que le peuple fût inſtruit pour ſe porter plus rapidement à l'obéiſſance. Ces meſſieurs à triple mortier, qui ſe diſoient les peres de la patrie, ignoroient donc le grand art de la perſuaſion, cet art qui agit ſans efforts & ſi puiſſamment; ou plutôt n'ayant ni point de vue fixe, ni marche aſſurée, tour-à-tour brouillons, ſéditieux, eſclaves rampants, ils encenſoient & fatiguoient le trône, tantôt ſe cabrant pour des minuties, tantôt vendant le peuple à beaux deniers comptants.

Vous penſez bien que nous avons réformé ces magiſtrats, accoutumés de jeuneſſe, à toute l'inſenſibilité néceſſaire pour diſpoſer froidement de la vie, des biens & de l'honneur des citoyens ; hardis pour la défenſe de leurs minces privileges, lâches

dès qu'ils s'agiffoit de l'intérêt public (14) : on s'épargnoit dans les derniers temps jufqu'à la peine de les corrompre ; ils étoient tombés dans une indolence perpétuelle. Nos magiftrats font bien différents : le nom de peres du peuple dont nous les honorons, eft un titre qu'ils méritent dans toute l'étendue du terme.

Aujourd'hui les rênes du gouvernement font confiées à des mains fermes & fages qui fuivent un plan. Les loix regnent, & aucun homme n'eft au-deffus d'elles ; ce qui étoit un inconvénient affreux dans vos gouvernements gothiques (15). Le bonheur gé-

---

(14) Le duc de Sully difoit, que fi la fageffe defcendoit fur la terre, elle aimeroit mieux fe loger dans une feule tête, que dans celle d'une compagnie.

C'eft d'après cette idée que Montefquieu a dit : *quand les têtes humaines s'affemblent, elles s'étreciffent.*

Le réfultat d'une affemblée eft fouvent, que chacun a déféré à un motif qu'il n'auroit point eu, s'il eût été feul. L'opinion générale contredit l'opinion particuliere que chacun avoit ; & la réfolution mentale étoit plus fage & mieux fondée que la réfolution de tous.

(15) C'eft à la partie qui enfeigne & qui ftipule chaque jour d'une maniere fi touchante pour la plaintive humanité, que nous devons les fentimens de tolé-

néral de la patrie est fondé sur la sûreté de chaque sujet en particulier : il ne craint point

---

rance universellement répandus. L'homme d'état ne sauroit trop se remplir de ces idées douces & humaines ; elles sont favorables aux loix même en ce qu'elles donnent à la justice un air non moins auguste & plus fait pour inspirer l'amour, le respect & la confiance.

Et si entraîné par un sentiment que je ne puis ici dompter, il me faut plaider en présence des hommes en place, la cause des infortunés, sur lesquels s'appesantit ordinairement toute la rigueur des loix, peut-être, l'oserai-je dire, ne se trouve-t-il un si grand nombre de coupables que parce qu'il y a une foule de malheureux qui ont été dépouillés de leur existence par l'action même des loix de la propriété exclusive.

L'excessive inégalité des fortunes, le fardeau de la misere qui devient plus pesant chaque jour pour celui qui le porte, les malheurs publics qui retombent toujours sur la partie indigente, tout a pu précipiter quelques infortunés dans le désespoir & dans le crime. Arrivent les loix pénales, entourées de bourreaux ; mais, malgré le glaive qui frappe, les mêmes délits recommencent, parce que la source n'en a pas été fermée. Ainsi l'on voit de ces plaies hideuses, qui versent toujours un sang corrompu, parce qu'on n'a point su attaquer la masse infectée.

Que l'homme d'état adopte donc sans crainte cette philosophie généreuse qui adoucit à propos la rigueur de la loi, & qui fait respecter tout être sensible, parce que la maniere dont doit agir sur lui la douleur, est

les hommes, mais les loix ; & le souverain lui-même les apperçoit au-dessus de sa

---

une chose absolument inconnue & que la loi elle-même n'a pu calculer.

La justice adoucissant son front sévere, applaudira elle-même à sa sensibilité; car elle veut punir & non déchirer; donner un exemple nécessaire, & non compter les gémissements plaintifs de la victime : c'est assez qu'elle expire ; le législateur ne devroit pas aller plus loin. Au moment que le crime s'expie, l'humanité en pleurs semble restituer à l'infortuné sa place au milieu de ses freres.

Mais après avoir livré son cœur aux douces émotions de la pitié, que l'homme en place, s'il connoît ses véritables devoirs, les devoirs du courage généreux, sache frapper les grands coupables ; qu'il conçoive une indignation plus profonde contre les auteurs de ces grandes calamités qui affligent des provinces ; qu'il arrête ceux que les loix peuvent si rarement atteindre, c'est le moment de les dénoncer à la patrie, d'appeller la vengeance publique sur leur tête, de conduire aux pieds des tribunaux les ennemis de l'ordre & de leurs concitoyens.

Que leurs richesses coupables, repoussées comme des vols sacrileges, ne les sauvent point du châtiment qu'ils méritent : qu'un courroux magnanime tombe sur leurs forfaits, & fasse triompher l'intérêt général.

La patrie applaudira à cette force courageuse qui ne reculera pas devant le criminel puissant ou protégé, & qui lui faisant sentir le frein des loix qu'il a si longtemps méconnues, par ce grand & unique exemple,

tête (16). Sa vigilance rend les sénateurs plus attentifs à leur charge & à leur devoir ; fera plus d'effet que tous ces châtiments renouvellés qui frappent la multitude obscure. La patrie montrera dans un jour éclatant une vérité importante & féconde, une vérité nécessaire à l'ordre des choses, que la loi est égale quand on l'implore & qu'elle atteint l'homme le plus superbe, qui osoit croire à l'impunité des crimes, qui n'offensent que le peuple.

Si l'intérêt général est la base de toute justice, l'objet le plus sacré est donc le maintien assidu des loix qui établissent l'ordre & l'harmonie. Leur porter atteinte, c'est offenser chaque membre du corps politique ; c'est préparer ses infortunes & ses revers. La société qui nous a protégés dès notre enfance, qui nous a fait ce que nous sommes, sans laquelle nous n'existerions pas, doit avoir ses droits avant nos obligations personnelles qui ne regardent que nous, foibles & petits, portion qui doit disparoître au milieu du grand tout.

(16) Tout gouvernement où un seul homme est au-dessus de la loi & peut la violer impunément ; est un gouvernement malheureux & inique. En vain un homme de génie a-t-il employé tous ses talents pour nous faire goûter les principes des gouvernements asiatiques ; ils sont trop outrageants à la nature humaine. Voyez ce superbe vaisseau qui maîtrise les éléments ; il ne faut qu'une fente imperceptible pour y faire entrer l'onde amère & causer sa destruction. Ainsi un seul homme au-dessus des loix, fera

ſa confiance en eux ſoulage leurs peines, & ſon autorité donne la force & la vigueur néceſſaires à leurs déciſions. Ainſi le ſceptre dont la peſanteur opprimoit vos rois, eſt léger dans les mains de notre monarque. Ce n'eſt plus une victime pompeuſement parée, inceſſamment ſacrifiée aux beſoins de l'état : il ne porte que le fardeau que lui permet la force limitée qu'il a reçue de la nature.

Nous poſſédons un prince craignant Dieu, pieux & juſte ; qui porte dans ſon cœur l'Eternel & la patrie, qui redoute la

---

entrer dans le corps politique toutes les injuſtices, les iniquités, qui par un effet inévitable hâteront ſa ruine. Qu'importe de périr par pluſieurs ou par un ſeul? Le malheur eſt egal. Qu'importe que la tyrannie ait cent bras, ſi un ſeul ſe porte d'un bout de l'empire à l'autre, s'il peſe ſur tous les individus, s'il ſe régénere à l'inſtant même où il eſt coupé! D'ailleurs, ce n'eſt pas le deſpotiſme qui effraie, qui épouvante; c'eſt ſa propagation. Les viſirs, les pachas, &c. imitent le maître, ils égorgent en attendant qu'ils ſoient égorgés. Dans les gouvernements d'Europe, la réaction ſimultanée de tous les corps, leurs chocs entretiennent des moments d'équilibre pendant leſquels le peuple reſpire : les limites de leur pouvoir reſpectif, perpétuellement dérangées, tiennent lieu de liberté, & le fantôme conſole au moins de ne pouvoir atteindre à la réalité.

vengeance divine & le blâme de la postérité, & qui regarde une bonne conscience & une gloire sans tache comme le plus haut degré de félicité. Ce sont moins de grands talents du côté de l'esprit, des connoissances étendues, qui font le bien, que le desir sincere d'un cœur droit qui le chérit & qui aime à l'accomplir. Souvent le génie vanté d'un monarque, loin d'avancer le bonheur du royaume, se tourne contre la liberté du pays.

Nous avons concilié ce qui paroissoit presque impraticable à accorder, le bien de l'état avec le bien des particuliers (17). On

(17) Les hommes avoient trouvé sans les économistes que les trois pivots du gouvernement sont la *propriété*, la *sûreté*, la *liberté*. Ils ont su féconder la terre par le travail, & la reconnoître pour la premiere source des richesses. Ils savoient très-bien que l'industrie donne les formes, mais n'ajoute rien, ne produit rien; mais quel bien de la terre ne demande pas à être travaillé ? On avoit senti avant les économistes, on savoit que l'impôt devoit être établi sur les propriétaires : on connoissoit les avances de la culture; chacun demandoit à être libre; mais comment accorder une liberte partielle, au milieu de tant de prohibitions, de taxes, de privileges exclusifs, d'arbitraires. La science économique ne nous a donc rien appris. Ce n'étoit pas la peine

prétendoit même que le bonheur public d'un état étoit néceſſairement diſtinctif du

---

d'envelopper des idées auſſi ſimples dans une myſtérieuſe obſcurité, d'adopter un langage barbare, de prendre un ſtyle enthouſiaſte, d'affecter le ton des oracles qui ſortoient jadis de l'antre de Trophonius.

Que ſignifioient ces énigmes multipliées ! & ſi ce fantôme de l'*évidence* devoit être le deſpote univerſel, comment l'*évidence* n'a-t-elle pas ſubjugué l'univers ? Comment les ſectateurs de la ſcience n'ont-ils pas été des pontifes de la vérité ? Qui auroit pu réſiſter à ſon pouvoir ! Le fameux tableau économique devoit renverſer toutes les objections.

Je le demande ; pourquoi ce tableau économique n'a-t-il pas été entendu ! pourquoi ne s'eſt-on pas ſervi d'expreſſions claires !

Qui compte ſans ſon hôte, compte deux fois : on peut appliquer ce proverbe à la formule arithmétique du tableau économique. Il faut que l'*évidence* ſoumette toutes les loix politiques ; il faut que l'*évidence* réforme les mécomptes ; il faut que le *deſpotiſme légal* change tout-à-coup une adminiſtration viciée ; mais cette belle ſpéculation ne dérange pas les faits, & ce calcul rigoureux n'en éloigne pas les erreurs.

Ce ſyſtême n'eſt qu'un ſyllogiſme perpétuel d'où découlent de mauvais raiſonnemens, parce qu'on a voulu appliquer ce *ſyllogiſme* à tout.

Les économiſtes ont paru vouloir éloigner l'ordre moral qui eſt la baſe de l'ordre phyſique, comme ſi celui-ci pouvoit exiſter ſans l'autre ; comme s'il n'appartenoit pas eſſentiellement à l'ordre moral de régler

bonheur de quelques-uns de ses membres. Nous n'avons point épousé cette politique barbare, fondée sur l'ignorance des véritables loix ou sur le mépris des hommes les plus pauvres & les plus utiles. Il étoit des

---

le cœur de l'homme, & de purifier les vertus jusque dans leur source.

Il ont crié, *liberté*, qui est un excellent principe; mais ils l'ont appliqué fort mal, mais jèter une liberté particuliere dans le désordre où sont les gouvernements, c'étoit donner des armes à l'inégalité. Cette liberté illimitée, indéfinie, étoit l'extravagance. Si les correspondances avoient été établies par terre & par eau, si la culture avoit été établie à son point de perfection, alors la liberté eût été raisonnable; mais sans avoir daigné examiner si tel pays produisoit chaque année assez de bled pour nourrir ses habitants, les économistes ont crié: défaites-vous de vos subsistances; troquez-les pour avoir de l'argent; le numéraire de nos voisins a pompé tout-à-coup les aliments de premiere nécessité: le vuide a été prompt, & le remplacement lent.

La science économique, faute d'avoir tenu un sage milieu, faute d'avoir étudié les faits antécédents, a donné dans des erreurs graves; sans doute des vérités se sont mêlées à ces fautes; elle a démontré l'erreur de quelques grands politiques qui préféroient les manufactures à l'agriculture. Les torts qu'elle a eu, proviennent de l'entêtement; les enthousiastes de cette secte ont tout gâté.

loix abominables & cruelles, qui ſuppoſoient les hommes méchants : mais nous ſommes très-diſpoſés à croire qu'ils ne le ſont devenus que depuis l'inſtitution de ces mêmes loix. Le deſpotiſme a fatigué le cœur humain, & en l'irritant l'a deſſéché & corrompu.

Notre roi a tout le pouvoir & l'autorité néceſſaires pour faire le bien, & les bras liés pour faire le mal. On lui expoſe la nation ſous un jour toujours favorable : on préſente ſa valeur, ſa fidélité envers le prince, ſon horreur pour tout joug étranger.

Il eſt des cenſeurs qui ont droit de chaſſer d'auprès du prince tous ceux qui inclineroient à l'irréligion, au libertinage, au menſonge, à l'art plus funeſte, de couvrir la vertu de ridicule (18). On ne connoît plus auſſi parmi nous cette claſſe d'hommes, qui ſous le titre de nobleſſe (qui pour comble de ridicule étoit vénale) accouroit ramper autour du trône, ne vouloit ſuivre que le métier des armes ou celui de courtiſan,

(18) Je ſuis fort porté à croire que les ſouverains ſont preſque toujours les plus honnêtes gens de leur cour. Narciſſe avoit l'ame encore plus noire que celle de Néron.

vivoit dans l'oisiveté, rassasioit son orgueil de vieux parchemins, & présentoit le déplorable spectacle d'une vanité égale à sa misere. Vos grenadiers versoient leur sang avec autant d'intrépidité que le plus noble d'entre eux, & ne le mettoient pas à si haut prix. D'ailleurs, une telle dénomination dans notre république auroit offensé les autres ordres de l'état. Les citoyens sont égaux : la seule distinction est celle que mettent naturellement entre les hommes la vertu, le génie & le travail (19).

(19) Pourquoi les François ne pourroient-ils pas adopter un jour quelques formes républicaines ? Qui est-ce qui ignore en ce royaume les prééminences de la noblesse fondées sur l'institution même, confirmées par l'usage de plusieurs siecles ? Dès que sous le regne de Jean, le tiers-état eut sorti de son avilissement, il prit séance aux assemblées de la nation, & cette noblesse fiere & barbare le vit, sans se soulever, associé aux ordres du royaume, quoique les temps fussent encore tout remplis des préjugés de la police des fiefs & de la profession des armes. L'honneur françois, principe toujours agissant, supérieur aux plus sages institutions, pourra donc devenir un jour l'ame d'une république, sur-tout lorsque le goût de la philosophie, la connoissance des loix politiques, l'expérience de tant de maux auront détruit cette légéreté, cette indif-

Malgré tant de remparts, de barrieres, de précautions, afin que le monarque n'oublie point, en cas de calamités publiques, ce qu'il doit aux pauvres, il observe chaque année un jeûne solemnel, qui dure trois jours. Pendant ce temps notre roi souffre la faim, endure la soif, est couché sur un grabat; & ce jeûne terrible & salutaire lui imprime dans le cœur une commisération plus tendre envers les nécessiteux. Notre souverain n'a pas besoin, il est vrai, d'être averti par cette sensation physique; mais c'est une loi de l'état, une loi sacrée, jusqu'ici suivie & respectée. A l'exemple du monarque, tout ministre, tout homme qui touche aux rênes du gouvernement, se fait un devoir de sentir par lui-même ce que c'est que le besoin & la douleur qui en résulte; il en est plus disposé dans la suite à soulager ceux qui se trouveroient soumis à l'impérieuse & dure loi de l'extrême nécessité (20).

crétion, qui dénaturent ces brillantes qualités qui feroient des François le premier peuple de l'univers, s'il savoit mesurer, mûrir & soutenir ses projets.

(20) En face de la cabane d'un philosophe, se trou-

Que d'efforts il vous a fallu faire ! Le sage, souriant avec douceur, répondit : le bien n'est pas plus difficile que le mal. Les passions humaines sont de terribles obstacles. Mais dès que les esprits sont éclairés sur leurs véritables intérêts, ils deviennent justes & droits. Il me semble qu'un seul homme pourroit gouverner le monde, si les cœurs étoient disposés à la tolérance & à l'équité. Malgré l'inconséquence ordinaire aux gens de votre siecle, on avoit su prévoir que la raison feroit un jour de grands progrès ; les effets en sont devenus sensibles, & les principes heureux d'un sage gouvernement ont été le premier fruit de la réforme.

---

chaque jour avec courage le mene lentement au tombeau. Tout souffre .... » Le monarque reprit : « Dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que misere ! » Le philosophe soupira, se tut & se remit dans le chemin de son palais.

CHAPITRE XXXIX.

De L'Héritier du Trône.

PLUS interrogeant que ne le fut jamais le bailli du Huron (1), je continuai à exercer la patience de mes voisins. — J'ai bien vu le monarque assis sur son trône ; mais j'ai oublié, messieurs, de vous demander où étoit le fils du roi, de mon temps appellé Dauphin ? — Le plus poli prit la parole & me dit :

Convaincus que nous sommes que c'est de l'éducation des grands que dépend le bonheur des peuples, & que la vertu s'apprend comme le vice se communique, nous veillons avec le plus grand soin sur les jeunes années des princes. L'héritier du trône n'est point à la cour, où quelques flatteurs oseroient peut-être lui persuader qu'il est plus que les autres hommes, & que

(1) Le Huron ou l'Ingénu, roman de Voltaire, un des mieux faits qui soient sortis de sa plume. Le Huron enfermé à la bastille avec un jansénifte est la chose du monde la plus ingénieusement imaginée.

ceux-ci

ceux-ci font moins que des infectes ; on lui cache foigneufement fes hautes deftinées. Dès qu'il eft né, on lui a imprimé fur l'épaule une empreinte royale qui fervira à le faire reconnoître. On l'a remis entre les mains de gens dont la fidélité difcrete n'a pas moins été éprouvée que la probité. Ils font ferment devant l'Etre fuprême de ne jamais révéler au prince qu'il doit être roi : ferment redoutable, & qu'ils n'ofent jamais enfreindre.

Auffi-tôt qu'il eft forti des mains des femmes, on le promene, on le fait voyager, on difpofe fon éducation phyfique qui doit toujours précéder l'éducation morale. Il eft vêtu comme le fils d'un payfan. On l'accoutume aux mets les plus ordinaires : on lui enfeigne de bonne heure la fobriété ; il connoîtra mieux un jour que fa propre économie doit fervir d'exemple, & qu'une fauffe prodigalité ruine un état & déshonore l'extravagant diffipateur. Il vifite fucceffivement toutes les provinces. On lui fait connoître tous les travaux de la campagne, les ouvrages des manufactures, les productions des divers terrains. Il voit

tout de ses propres yeux : il entre dans la cabane des laboureurs, mange à leur table, s'associe à leurs travaux, apprend à les respecter. Il converse familiérement avec tous les hommes qu'il rencontre. On permet à son caractere de se déployer librement ; & il se croit aussi éloigné du trône qu'il en est près.

Beaucoup de rois sont devenus tyrans ; non parce qu'ils avoient un mauvais cœur, mais parce que l'état des pauvres de leur pays n'avoit jamais pu parvenir jusqu'à eux (2). Si l'on abandonnoit ce jeune prince aux idées flatteuses d'un pouvoir assuré, peut-être, même avec une ame droite, vu la pente infortunée du cœur humain, chercheroit-il dans la suite à

(2) Le préjugé est toujours à la droite du trône, prêt à couler ses erreurs dans l'oreille des rois. La vérité timide doute de la victoire qu'elle peut remporter sur eux, & attend qu'on lui fasse signe pour approcher ; mais sa bouche parle un langage si étrange qu'on revient au fantôme trompeur qui posséde à fond la langue du pays. Rois, apprenez l'idiôme févere & philosophique de la vérité ! C'est en vain que vous la chérirez, si vous ne savez pas l'entendre.

étendre les limites de ſon autorité (3). C'eſt en cela que pluſieurs ſouverains faiſoient malheureuſement conſiſter la grandeur royale, & par conſéquent leur intérêt étoit toujours oppoſé à celui de la nation (4).

Dès que le jeune prince a atteint l'âge de vingt ans, plutôt même, ſi ſon ame eſt formée de meilleure heure, on le conduit dans la ſalle du trône. Il eſt caché dans la foule comme un ſimple ſpectateur. Tous

(3) Les hommes ont une diſpoſition naturelle au deſpotiſme, parce que rien n'eſt plus commode que de remuer le bout de la langue pour être obéi. On connoît ce ſultan qui vouloit qu'on lui récitât des hiſtoires amuſantes, ſous peine d'être étranglé. D'autres tiennent à peu près le même langage, & diſent à leurs peuples : divertiſſez-moi, & mourez de faim.

(4) Des princes qui ne ſongent qu'à leurs plaiſirs, qui penſent que toutes les jouiſſances leur appartiennent, que les peuples doivent les payer, qu'ils ſont diſpenſés de travail, d'amour & de reconnoiſſance, & qui dans leur orgueil s'imagin nt que tout eſt fait pour eux, & que le reſte des humains eſt vraiment une eſpece inférieure à la leur, ſont des monſtres dans l'ordre politique, & le mépris doit repouſſer leur mépris [illegible] ...erbe, en attendant que les evenements & la [illegible] ...ture leur apprennent ce qu'ils ſont.

les ordres de l'état sont assemblés ce jour-là, & tous ont reçu le mot. Tout-à-coup le monarque se leve, appelle par trois fois le jeune homme. Les flots de la foule s'ouvrent. Etonné, il avance d'un pas timide vers le trône; & il y monte en tremblant. Le roi l'embrasse, & déclare aux yeux de tous les citoyens qu'il est son fils. *Le ciel*, dit-il d'une voix touchante & majestueuse, *le ciel vous a destiné à porter le fardeau de la royauté : on a travaillé vingt ans à vous en rendre digne ; ne trompez pas l'espoir de ce grand peuple qui vous voit. Mon fils, j'attends de vous le même zele que j'ai eu pour l'état.* Quel moment ! quelle foule d'idées entrent dans son ame ! Le monarque alors lui montre la tombe où repose le monarque prédécesseur, cette tombe où est gravé en gros caracteres : L'ETERNITÉ. Il continue d'une voix non moins imposante : *Mon fils, on a tout fait pour ce moment. Vous êtes sur la cendre de votre aïeul ; vour devez le faire renaitre : faites le serment d'être juste comme lui. Je vais bientôt descendre pour occuper sa place ; songez que je vous accuserois du fond de cette tombe, si vous abusiez de votre pou-*

voir. Ah! mon cher fils, l'Etre suprême & le royaume ont les yeux ouverts sur vous; aucune de vos pensées ne leur échappera. Si quelque mouvement d'ambition ou d'orgueil régnoit en ce moment au fond de votre ame, il est encore temps de le subjuguer; abdiquez le diadême, descendez de ce trône, rentrez dans la foule: vous serez plus grand, plus respecté, citoyen obscur, que monarque vain ou sans courage. Que ce ne soit point la chimere de l'autorité qui flatte votre jeune cœur, mais l'idée douce & grande de pouvoir faire un bien réel aux hommes. Je vous promets pour récompense l'amour de ce peuple qui nous écoute, ma tendresse, l'estime du monde, & l'assistance du monarque de l'univers. C'est lui qui est roi, mon fils: nous ne sommes que des simulacres qui passons sur la terre pour accomplir ses augustes desseins (5).

---

(5) Garnier fait dire à Nabuchodonosor, enflé de sa puissance & de ses victoires: Qu'est-il ce Dieu qui commande à la pluie, aux vents, aux tempêtes! Sur qui regne-t-il! Sur des mers, sur des rochers, &c.

Insensibles sujets, moi je commande aux hommes!
Je suis l'unique Dieu de la terre où nous sommes.

Le jeune prince ému, attendri, le front couvert d'une modeste pudeur, n'ose lever les yeux sur cette grande assemblée dont les regards l'environnent & le pressent. Il répand des larmes, il pleure en envisageant l'étendue de ses devoirs; mais bientôt il agit en héros : on lui a enseigné que le grand homme doit se sacrifier pour ses semblables, & que si la nature n'a pas préparé aux hommes un bonheur sans mêlange, c'est au pouvoir heureux dont la nation le rend le dépositaire, à faire plus que la nature n'avoit su faire en leur faveur. Cette noble idée le pénetre, l'échauffe, l'enflamme; il prête le serment entre les mains de son pere; il atteste la cendre sacrée de son aïeul; il baise le sceptre qu'il doit respecter le premier; il adore l'Etre suprême : on le couronne. Les ordres de l'état le saluent; & le peuple, dans les transports de sa joie, lui crie : *ô toi! qui sors du milieu de nous, qui nous a vus si long-temps & de si près, que les prestiges de la grandeur ne te fassent point oublier qui tu es, & qui nous sommes* (6).

(6) Les Grecs & les Romains ont éprouvé des sensa-

Il ne peut monter sur le trône qu'à l'âge de vingt-deux ans, parce qu'il est contre le bon sens d'être soumis à un roi enfant. De même, le souverain dépose le sceptre à l'âge de soixante-dix ans, parce que l'art de régner demande une activité, une souplesse d'organes, & je ne sais quelle sensibilité qui s'éteint malheureusement dans l'ame avec les années (7). D'ailleurs, on craint que l'habitude du pouvoir ne fasse naître en son ame cette ambition concentrée qu'on nomme avarice, & qui est la derniere & la plus triste passion que l'homme ait à

tions beaucoup plus vives que les nôtres. Une religion toute sensible, des affaires fréquentes qui tenoient au grand intérêt de la république, un appareil imposant sans être fastueux, les acclamations du peuple, les assemblées de la nation, les harangues publiques, quelle source intarissable de plaisirs ! Il semble, auprès de ces gens-là, que nous ne faisions que languir, & presque que nous ne vivions pas.

(7) Qu'il sera doux quand les ans auront blanchi nos cheveux de pouvoir nous reposer en nous rappellant des actions d'humanité & de bienfaisance, semées dans le cours de notre vie ! Tous, tant que nous sommes, il ne nous restera alors que le sentiment d'avoir été vertueux, ou à la honte & le tourment du vice.

combattre (8) L'héritage demeure à la ligne directe; & le monarque septuagénaire sert encore l'état par ses conseils ou par l'exemple de ses vertus passées. Le temps qui s'écoule entre cette reconnoissance publique & le jour de sa majorité, est encore soumis à quelques nouvelles épreuves. On lui parle toujours par des images fortes & sensibles. Veut-on lui prouver que les rois ne sont pas faits d'une autre maniere que le reste des hommes, qu'ils n'ont pas un cheveu de plus sur la tête, qu'ils leur sont égaux en foiblesse dès leur entrée dans ce monde, égaux en infirmités, égaux aux yeux de Dieu; que le choix du peuple est la seule base de leur grandeur; on fait venir par maniere de divertissement un jeune porte-faix de sa taille & de son âge; on les fait lutter ensemble. Le fils du roi a beau être vigoureux, il est ordinairement terrassé, le porte-faix le presse jusqu'à ce qu'il avoue sa défaite. Alors on releve le

(8) La prodigalité est également à redouter. Un jeune prince refuse quelquefois, parce qu'il a en lui la valeur de ses refus; mais le vieillard accorde toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ses graces.

jeune prince ; on lui dit : « vous voyez qu'aucun homme par la loi de la nature n'eſt ſoumis à un autre homme, qu'aucun ne naît eſclave, que les rois naiſſent hommes & non pas rois, qu'en un mot le genre humain n'a pas été créé pour faire les plaiſirs de quelques familles. Le Tout-puiſſant même, ſelon la loi naturelle, ne veut point gouverner avec violence, mais ſur des volontés libres. Vouloir rendre les hommes eſclaves, c'eſt donc commettre une témérité envers l'Etre ſuprême, & exercer une tyrannie ſur les hommes. » Alors le porte-faix qui l'a vaincu, s'incline en ſa préſence, & lui dit : « je puis être plus fort que vous, & il n'y a ni droit ni gloire en cela ; la véritable force eſt l'équité, la vraie gloire eſt la grandeur d'ame. Je vous rends hommage comme à mon ſouverain, dépoſitaire de toutes les forces particulieres : lorſque quelqu'un voudra me tyranniſer, c'eſt vous qui devrez voler à mon ſecours ; je vous appellerai alors, & vous me ſauverez de l'homme injuſte & puiſſant... (9). »

(9) L'indolence dans un homme en place eſt le plus

Le jeune prince commet-il quelque faute; quelqu'imprudence caractérisée ; le lendemain il voit cette faute à jamais gravée dans les nouvelles publiques (10). Il s'étonne quelquefois, il s'indigne. On lui répond froidement : « il est un tribunal integre &

grand des vices : il est né pour l'action la plus continue ; s'il mene une vie oisive, le mépris doit s'attacher à son nom, & comment voudroit-il être estimé en laissant vuide le tribunal de ses fonctions ! Comment se diroit-il ministre de la justice, en ne faisant rien pour elle ! Il faudroit le considérer alors comme usurpateur du titre le plus glorieux ; la patrie ne doit reconnoître que ceux qui veillent dans son temple & qui sont assidus au culte de ses autels.

Heureux l'homme en place, qui par une étude suivie, a su éclaircir ses doutes, & qui porte dans sa conscience la douce persuasion de ne point errer volontairement, il éprouve une joie delicieuse, en songeant à la loi bienfaisante qu'il va publier. Douce domination pour qui sait la sentir.

Ce n'est pas assez que les loix soient augustes, il faut encore qu'elles soient aimables, qu'elles plaisent au cœur des citoyens, sans quoi elles seront insuffisantes.

(10) Je voudrois qu'un prince fût quelquefois curieux de savoir quelle est l'idée du public sur son compte, il apprendroit dans un quart-d'heure de quoi méditer le reste de sa vie.

vigilant qui écrit chaque jour toutes les actions des princes. La postérité saura & jugera tout ce que vous aurez dit & fait : il ne tient qu'à vous de la faire parler d'une maniere honorable. » Si le jeune prince rentre en lui-même & répare sa faute, alors les nouvelles du lendemain annoncent ce trait d'un heureux caractere, & donnent à cette action noble tous les éloges qu'elle mérite (11).

Mais ce qu'on lui recommande plus fortement, ce qu'on lui imprime sous des images plus multipliées, c'est cette horreur du faste, qui n'est bon à rien &, qui a perdu tant d'états & déshonoré tant de souverains (12). Ces palais dorés, lui dit-on,

(11) Tu dis : « Je ne redoute point l'épée des hommes, je suis brave. » Tu te trompes. Pour l'être en effet, il faut encore ne craindre, ni leur langue, ni leur plume. Mais en ce sens les plus grands rois de la terre ont été de tout temps les plus grands poltrons. Le gazetier d'Amsterdam empêchoit Louis XIV de sommeiller.

(12) Le luxe, qui est la cause de la destruction des états, & qui fait fouler aux pieds toutes les vertus, prend sa source dans des cours corrompues, dont chacun vient prendre le ton.

ſont comme ces décorations théâtrales où du carton paroît de l'or maſſif. L'enfant croit voir un palais réel. Ne ſoyez pas un enfant. La pompe & la repréſentation ont été des abus introduits par l'orgueil & la politique. On faiſoit parade de ce faſte pour inſpirer plus de reſpect & de crainte. Par ce moyen les ſujets contractoient un génie ſervile, & ſe ſont accoutumés au joug. Mais un roi s'eſt-il jamais avili en ſe mettant au niveau de ſes ſujets? Que ſont des repréſentations vaines & journalieres auprès de cet air ouvert & affable qui les attire vers ſa perſonne? Les beſoins du monarque ne ſont pas plus étendus que ceux du dernier de ſes ſujets. « Il n'a qu'un eſtomac, comme un bouvier, diſoit J. J. Rouſſeau : » S'il veut goûter la plus pure de toutes les jouiſſances, qu'il goûte le plaiſir d'être aimé, & qu'il s'en rende digne (13).

(13) Le duc *** premier du nom de Wirtemberg, étant à dîner chez un prince ſouverain, ſon voiſin, avec quelques autres petits potentats, chacun vint à parler de ſes forces & de ſa puiſſance. Après les avoir laiſſé parler tous, le duc leur dit : « Je n'envie à aucun de vous cette puiſſance que Dieu vous a donnée; mais

Enfin il ne ſe paſſe pas un ſeul jour qu'on ne lui rappelle l'exiſtence d'un être ſuprême, ſon œil ouvert ſur le monde, la crainte de ce Dieu, le reſpect pour ſa providence, la confiance en ſa ſageſſe infinie. Le plus abominable des êtres eſt ſans contredit un roi athée. J'aimerois mieux être dans un vaiſſeau battu par la tempête & avoir affaire à un pilote ivre : le haſard pourroit du moins me ſauver.

Ce n'eſt qu'à l'âge de vingt-deux ans qu'il lui eſt permis de ſe marier. Il fait monter ſur le trône une citoyenne. Il ne va pas chercher une femme étrangere, qui ſouvent apporte à la patrie un caractere qui, trop éloigné des mœurs du pays, dénature le ſang des François, & fait qu'ils ſont gouvernés plutôt par des Eſpagnols & des Italiens, que par les deſcendants de nos braves ancêtres.

---

une choſe dont je puis me vanter, c'eſt que dans mon petit état, à toute heure du jour je puis marcher ſeul & en ſûreté. Je m'enfonce quelquefois dans un bois, je m'endors ſous un arbre, & tranquille, au milieu de mon peuple, je ne redoute ni le fer d'un aſſaſſin, ni le glaive d'un vengeur, »

Le roi ne fait pas l'outrage à une nation entiere de penser que la beauté & la vertu ne naissent que sur un sol étranger. Celle qui dans le cours de ses voyages a frappé le cœur du prince, qui l'a aimé sans sceptre & sans couronne, monte sur le trône avec son amant, & devient chere & respectable à la nation, tant par sa tendresse que pour avoir su plaire à un héros. Outre l'avantage d'inspirer à toutes les jeunes filles l'amour de la sagesse & des vertus, en leur offrant pour perspective une récompense digne de leurs efforts, nous évitons toutes ces guerres de famille qui, absolument étrangeres au bien de l'état, ont tant de fois désolé l'Europe (14).

Le jour de son mariage, au lieu de prodiguer follement l'or en festins superbement ennuyeux, en fêtes insensées & brillantes, en feux d'artifices & autres dépenses aussi extravagantes qu'épouvantables, le prince fait dresser un monument public, comme

(14) La plupart de nos guerres ne viennent, comme on sait, que de ces alliances prétendues politiques. Si du moins une bonne fois l'Europe & l'Afrique pouvoient épouser l'Asie & l'amérique, à la bonne heure.

un pont, un aqueduc, un chemin, un canal, une salle de spectacles. Le monument porte le nom du prince. On se souvient du bienfait, tandis qu'on oublioit ces profusions déraisonnables, qui ne laissoient que des traces de malheurs & d'accidents affreux (15). Le peuple, satisfait de la générosité du prince, est dispensé de répéter tout bas cette fable antique dans laquelle une pauvre grenouille se lamente au fond de son marais en voyant les noces du soleil (16).

---

(15) Dois-je rappeller ici la nuit horrible du 30 mars 1770? Elle accusera éternellement notre police, qui favorise uniquement les riches, qui protege le luxe barbare des voitures. Ce sont elles qui ont occasionné cet affreux désastre. Mais s'il ne sort pas de cet accident épouvantable une ordonnance severe qui rende au citoyen l'usage du pavé sans encombre, qu'espérer d'autres maux plus enracinés & plus difficiles à guérir? Près de huit cents personnes sont mortes des suites de cette presse effroyable; & six semaines après on n'en a plus parlé.

(16) J'ai lu dans une piece de vers ceux-ci :

Ces rois enorgueillis de leur grandeur suprême,
Ce sont des mendiants que couvre un diadème.

En effet ils demandent sans cesse, & c'est le peuple qui paye la robe de l'auguste mariée, le festin, le feu

CHAPITRE XL.

Des Femmes.

L'HOMME affable & complaiſant qui daignoit m'inſtruire, continua ſur le même ton de franchiſe. — Vous ſaurez que les femmes n'ont d'autre dot que leurs vertus & leurs charmes. Elles ont donc été intéreſſées à perfectionner les qualités morales. Ainſi par ce trait de légiſlation nous avons abattu l'hydre de la coquetterie, ſi féconde en travers, en vices & en ridicules. — Quoi, point de dot ! Les femmes n'ont rien en propre, & qui peut les épouſer ? — Les femmes n'ont point de dot, parce qu'elles ſont par nature dépendantes du ſexe qui fait leur force & leur gloire, & que rien ne doit les ſouſtraire à cet empire légitime, qui eſt toujours moins terrible que le joug.

---

d'artifice, la broderie du lit nuptial ; & dès que le poupon royal ſera né, chacun de ſes cris ſe métamorphoſera en nouveaux édits.

qu'elles se donnent à elles-mêmes dans leur funeste liberté. D'ailleurs cela revient au même : un homme qui épouse une femme, ne recevant rien d'elle, trouve à pourvoir ses filles sans bourse délier. On ne voit point une fille orgueilleuse de sa dot sembler accorder une grace à l'époux qu'elle accepte (1). Tout homme nourrit la femme qu'il féconde, & celle-ci tenant tout de la main de son mari, est plus disposée à la fidélité & à l'obéissance : la loi étant universelle, aucune n'en sent le poids. Les femmes n'ont d'autre distinction que celle que leur époux fait réjaillir sur elles. Toutes, soumises aux devoirs que leur sexe leur impose, leur honneur est de suivre ces loix austeres, mais qui seules assurent leur bonheur.

Tout citoyen qui n'est pas diffamé, fût-il dans le dernier emploi, peut prétendre à la fille du plus haut rang, pourvu que le consentement de celle qu'il recherche y réponde, & qu'il n'y ait point de séduction ou disproportion d'âge. Tous les ci-

(1) Une femme d'Athenes demandoit à une Lacédémonienne, ce qu'elle avoit apporté en dot à son mari. — La chasteté, répondit-elle.

toyens, sans marcher sur la même ligne, reprennent l'égalité primitive de la nature, lorsqu'il s'agit de signer un contrat aussi pur, aussi libre, aussi nécessaire au bonheur, que celui de l'hymen. Là finit la borne du pouvoir paternel (2) & celle de l'autorité civile. Nos mariages sont fortunés, parce que l'intérêt qui corrompt tout, ne souille point leurs nœuds aimables. Vous ne sauriez croire combien une loi si simple a banni de vices & de frivolités, tels que la médisance, la jalousie, l'oisiveté, l'orgueil de l'emporter sur une rivale, les petitesses, les miseres de toute espece (3). Les femmes,

---

(2) Quelle indécence, quelle monstruosité que de voir un pere fatiguer vingt tribunaux, animé par l'orgueil barbare de ne point céder sa fille à un homme, parce qu'il la destinoit secrétement à un autre; oser alors citer des ordonnances civiles, tandis qu'il oublie les loix les plus sacrées de la nature qui lui défendent d'accabler une fille infortunée sur laquelle il n'a d'autre autorité légitime, que celle de l'accabler de bienfaits. Une chose tristement remarquable dans ce malheureux siecle, c'est que les mauvais peres ont surpassé le nombre des enfants dénaturés. Où est la source du mal? Hélas, dans nos loix!

(3) La nature a destiné les femmes aux fonctions intérieures de la maison, & à des besoins par-tout d'une

au lieu de perfectionner leur vanité, ont cultivé leur esprit; & au défaut de richesses, elles ont fait provision de douceur, de modestie & de patience. La musique & la danse ne forment plus leur mérite principal: elles ont daigné apprendre l'économie, l'art de plaire à leurs maris, & d'élever leurs enfants. L'extrême inégalité des rangs & des fortunes (le vice le plus destructeur de toutes les sociétés politiques) disparoît ici. Le dernier citoyen n'a point à rougir devant la patrie; il s'allie au premier qui n'en conçoit point de honte. La loi a uni les hommes autant qu'elle a pu; au lieu de créer ces distinctions injurieuses qui n'ont jamais enfanté que l'orgueil d'un côté & la haine de l'autre, elle a mieux aimé rompre tout ce qui pouvoit diviser les enfants d'une même mere.

Nos femmes sont ce qu'elles étoient chez les anciens Gaulois, des objets aimables &

même espece. Elle a semé beaucoup moins de variété dans leur caractere que dans celui des hommes. Presque toutes les femmes se ressemblent: elles n'ont qu'un but, & il se manifeste dans tous les pays par des effets semblables.

vrais, que nous respectons, que nous consultons dans toutes nos affaires. Elles n'affectent point ce misérable jargon du bel-esprit (4), si fort en vogue parmi vous. Elles ne se mêlent point d'assigner le rang aux différents génies. Elles se contentent d'avoir du bon sens, qualité bien préférable à ces éclairs artificiels, frivoles amusements de l'oisiveté. L'amour, ce principe fécond des plus rares vertus, préside & veille aux intérêts de la patrie. Plus on goûte de bonheur dans son sein, plus elle devient chere. Jugez de notre attachement pour elle. Les femmes y ont sans doute gagné. Au lieu de ces vains & fastidieux plaisirs qu'elles poursuivoient par vanité, elles ont toute notre tendresse, elles jouissent de notre estime, elles goûtent une félicité plus solide

(4) Une femme est bien mal-habile de vouloir montrer de l'esprit à tout propos. Elle devroit, au contraire, mettre tout son art à le cacher. En effet que cherchons-nous, nous autres hommes? De l'innocence, de l'ingénuité, une ame neuve, simple, franche, une intéressante timidité. Une femme qui fait briller son savoir, semble donc vous dire: « Messieurs, attachez-vous à moi; j'ai de l'esprit, je serai plus perfide, plus fausse, plus artificieuse qu'une autre. »

& plus pure dans la possession de nos cœurs que dans ces voluptés passageres dont la triste poursuite les fatiguoit. Chargées du soin de conduire les premieres années de nos enfants, ils n'ont plus d'autres précepteurs qu'elles; parce que plus vigilantes, plus instruites qu'elles ne l'étoient dans votre siecle, elles connoissent mieux le plaisir délicieux d'être meres dans toute l'étendue du terme.

Mais (m'écriai-je) malgré toute la perfection dont vous êtes remplis, l'homme est toujours homme; il a ses foiblesses, ses fantaisies, ses dégoûts. Si le flambeau de la discorde prenoit la place du flambeau de l'hymen, comment faites-vous alors? Le divorce est-il permis? (5) — Sans doute,

(5) Nicolas premier s'érigeant en réformateur des loix divines, naturelles & civiles, abrogea le divorce dans le neuvieme siecle. Il étoit en vogue chez tous les peuples de la terre, autorisé parmi les juifs & les chrétiens. Quel est le sort du genre humain! Un seul homme lui ravit une liberté précieuse; d'un lien civil fait une chaîne indissoluble & sacrée, fomente à jamais les discordes domestiques. Plusieurs siecles donnent à cette loi inepte & bizarre une sanction inviolable; & les guerres intestines qui troublent l'intérieur

lorsqu'il est fondé sur des raisons légitimes : par exemple, lorsque les deux conjoints le sollicitent à la fois, l'incompatibilité d'humeurs suffit pour rompre ces nœuds. On ne se marie que pour être heureux : c'est un contrat dont la paix & les soins mutuels doivent être le but. Nous ne sommes pas assez insensés pour retenir de force deux

---

des maisons & la dépopulation des états, sont les fruits du caprice d'un pontife. Il est évident que le divorce étant permis, les mariages seroient plus heureux. On redouteroit moins de contracter un lien qui ne nous enchaîneroit point au malheur. La femme seroit plus attentive, plus soumise. Le lien n'étant durable que par la volonté des conjoints, auroit un tissu plus fort. D'ailleurs, la population étant fort au-dessous de son véritable terme, c'est à l'indissolubilité du mariage qu'on doit attribuer la cause secrete qui mine sourdement les monarchies catholiques. Si elles tolèrent encore quelque temps, & le célibat qui domine parmi nous (fruit de la plus triste administration), & le célibat ecclésiastique qui semble de droit divin, elles n'auront plus que des troupes énervées à opposer aux armées nombreuses, saines & robustes des peuples chez lesquels le divorce est permis. Moins il y aura de célibataires, plus les mariages seront chastes, heureux & féconds. La diminution de l'espece humaine conduit nécessairement un empire à sa ruine totale.

cœurs qui s'éloignent, & pour renouveller le supplice du cruel Mézence, qui attachoit un corps vivant sur un cadavre. Le divorce est le seul remede convenable, parce qu'il rend du moins à la société deux hommes perdus l'un pour l'autre. Mais le croiriez-vous? plus la facilité est grande, plus on tremble d'en profiter, parce qu'il y a une espece de déshonneur à ne pouvoir supporter ensemble les miseres d'une vie passagere.

Nos femmes, vertueuses par principes, se complaisent dans les plaisirs domestiques; ils sont toujours riants lorsque le devoir se confond avec le sentiment; rien n'est difficile alors, & tout prend une empreinte touchante.

— Oh! que je suis désespéré d'être si vieux, m'écriai-je! j'épouserois tout-à-l'heure une de ces femmes aimables. Les mœurs des nôtres étoient si hautaines, si altieres! Elles étoient pour la plupart si fausses, si mal élevées, que se marier passoit pour une insigne folie. La coquetterie & le goût immodéré des plaisirs, avec une profonde indifférence pour tout ce qui n'étoit pas

elles-mêmes, voilà ce qui composoit le caractere de nos femmes. Elles jouoient la sensibilité ; elles n'étoient guere humaines qu'envers leurs amants. Tout autre goût que celui de la volupté étoit presque étranger à leur ame. Je ne parle point ici de la pudeur ; elle étoit un ridicule. Aussi tout homme sage, ayant à choisir de deux maux, préféroit le célibat comme le moindre. La difficulté d'élever des enfants étoit encore une raison non moins forte ; on évitoit de donner des enfants à un état qui devoit les accabler de rigueurs. Ainsi l'éléphant généreux, une fois captif, se dompte lui-même, refuse de se livrer au plus doux instinct, afin de ne point rendre esclave sa postérité. Les maris eux-mêmes veilloient dans leurs transports à écarter un enfant de leur maison, comme on cherche à éloigner de chez soi un être vorace. L'homme fuyoit l'homme, parce que leur union ne pouvoit que redoubler leur misere ! De pauvres filles fixées au sol où elles naissoient, languissoient comme ces fleurs, qui brûlées du soleil, pâlissent & tombent sur leurs tiges. Le plus grand nombre traînoit jusqu'au tombeau les desir

desir d'être mariées : l'ennui & le chagrin filoient tous les instants de leur vie ; elles ne se dédommageoient de cette privation que par le risque de leur honneur & la perte de leur santé. Enfin le nombre des célibataires étoit monté à un point effrayant, & pour comble de malheurs, la raison sembloit justifier cet attentat contre l'humanité (6). Achevez du moins, pour me consoler, de me présenter le tableau attendrissant de vos mœurs. Comment avez-vous pu effacer des fléaux qui paroissoient devoir engloutir l'espece humaine ?

Mon guide prit un ton de voix plus élevé ; & s'animant avec noblesse & dignité, dit en levant les yeux vers le ciel : « O Dieu ! si

(6) Le goût du célibat commence à régner lorsque le gouvernement devient aussi mauvais qu'il est possible qu'il le soit. Le citoyen bientôt détaché du lien le plus doux, se détache insensiblement de l'amour de la vie. Le suicide devient fréquent. L'art de vivre est un art si pénible, que l'existence devient un fardeau. On auroit supporté tous les fléaux physiques rassemblés ; mais les maux politiques sont cent fois plus affreux, parce que rien ne les nécessite. L'homme maudit la société qui devoit alléger ses peines & brise ses fers. On compte à Paris, en l'an 1769, cent quarante-sept personnes qui se sont donné volontairement la mort.

l'homme eſt malheureux, c'eſt par ſa faute; c'eſt qu'il s'iſole, c'eſt qu'il ſe concentre en lui-même. Notre activité ſe conſume ſur des objets futiles, & néglige ceux qui pourroient nous enrichir. En deſtinant l'homme à la ſociété, la providence a mis à côté de nos maux les ſecours deſtinés à les ſoulager. Quelle plus étroite obligation que celle de nous ſecourir mutuellement? N'eſt-ce pas là le vœu général du genre humain? Pourquoi fut-il ſi fréquemment trompé?

Je vous le répete, nos femmes ſont épouſes & meres, & de ces deux vertus dérivent toutes les autres. Nos femmes ſe déshonoreroient, ſi elles ſe barbouilloient le viſage de rouge, ſi elles prenoient du tabac, ſi elles buvoient des liqueurs, ſi elles veilloient, ſi elles avoient en bouche des chanſons licencieuſes, ſi elles haſardoient la moindre familiarité avec les hommes. Elles ont des armes plus ſûres; la douceur, la modeſtie, les graces ſimples, & cette décence noble qui eſt leur partage & leur véritable gloire (7).

(7) Tant que les femmes domineront en France, y

Elles allaitent leurs enfants, sans croire faire un grand effort ; & comme ce n'est point une grimace, leur lait est abondant & pur. On fortifie de bonne heure le corps de l'enfant : on lui enseigne à nager, à soulever des fardeaux, à lancer au loin avec justesse. L'éducation physique nous paroît importante. Nous formons son tempérament avant de rien graver dans sa tête : elle ne doit pas être celle d'un perroquet, mais celle d'un homme (8).

---

donneront le ton, jugeront du mérite & du génie des hommes, les François n'auront ni cette fermeté d'ame, ni cette sage économie, ni cette gravité, ni ce mâle caractere qui doivent convenir à des hommes libres.

(8) L'art de faire entrer des idées dans la tête d'autrui, de les assimiler à sa portée, de les diriger pour elle, est un art bien plus rare qu'on ne pense. On n'est sot que parce qu'on a des idées fausses. La sottise n'exclut pas le nombre des idées ; mais mal liées, elles nuisent au lieu de servir. Il n'y a tant d'hommes inconséquents, que parce qu'il y a une foule de sots maîtres.

Puisque nous sommes sur cet objet, nous n'oublierons point ce temps de l'enfance que nous avons passé ; nous jetterons la vue sur ces premieres années de la vie humaine, ordinairement tourmentée par des barbares, & nous croirons servir l'humanité en prenant cette oc-

La mere saisit l'aurore de ses jeunes pensées ; & dès que ses organes peuvent obéir

---

casion de recommander aux maîtres plus de douceur, & aux parents, une vigilance plus grande, sur la maniere dont on traite leurs enfants, s'ils ne veulent pas transformer des créatures innocentes en esprits aigres & lâches ; car le sentiment de l'injustice est ce qui rend l'homme dur & méchant.

On maltraite les enfants, & c'est véritablement un crime. Outre la brutalité de frapper des êtres foibles, il faut apprendre aux maîtres d'écoles que la férule est une punition dangereuse, qui cause des débilités & des tremblements de mains, qui attaque la poitrine. Les soufflets font contracter un vice de prononciation qui dure quelquefois toute la vie : ils font tomber les enfants en apoplexie, en frénésie. Les tirements des oreilles réitérés, les rendent sourds, ou leur causent un bourdonnement perpétuel. Enfin la coutume de donner le fouet, usitée dans tous les colleges, outre que cet usage attaque la pudeur & la bienséance, a un inconvénient que les instituteurs ne connoissent peut-être pas ; mais c'est ici qu'ils doivent consulter les physiciens : ils attesteront d'une commune voix, que ce châtiment est très-propre à développer dans les organes, une disposition dangereuse pour les mœurs, & que c'est les façonner au libertinage, que d'exercer sur les jeunes gens, cette flagellation honteuse, qui devroit être proscrite ; car ce n'est qu'avec indignation, qu'on la voit régner dans le sanctuaire des sciences.

Il est vrai qu'il est plus facile & plus prompt, pour

à sa volonté, elle réfléchit de quelle maniere elle doit former son ame à la vertu.

---

tant de grossiers éducateurs, de frapper un enfant que de le prendre par le point d'honneur dont il est susceptible, même à cet âge, ou de lui parler raison; mais la gloire de les élever par ce dernier moyen est bien plus grande.

J'ai toujours fait la guerre aux colleges. Je les regarde comme l'écueil de la raison. C'est du même œil que les voit tout philosophe qui a médité sur cet important objet. La forme, la longueur & le choix des études; la nullité, ou la paresse des professeurs & régents, le pédantisme & le ridicule de leurs leçons; tout, quand nous entrons dans un college, offre involontairement à notre imagination la figure d'un siecle barbare qui viendroit à nous avec sa robe noire & faisant orgueilleusement parade de ses vieux lambeaux. Il faut que la tête d'un jeune homme soit bien forte, pour sortir saine & sauve de ce tas d'absurdités dont on l'enivre. Voilà cependant les lieux où la jeunesse consume ses plus belles années, pour ne rien apprendre de vraiment utile; où l'on tourmente l'aimable enfance; où l'on rend l'homme craintif & méchant, en l'accoutumant à l'esclavage; où les châtiments honteux qu'on emploie, font nécessairement détester les arts à un jeune homme, qui a une étincelle de génie, ou quelque élévation dans l'ame; où l'on appelle science, une teinture superficielle de grec & de latin, mal enseignés par des hommes qui, pour l'ordinaire, ne savent pas leur langue maternelle, & livrés dans leurs documents à une routine misérable & puérile : les abus nom-

Comme elle doit tourner son caractere sensible en humanité, son orgueil en grandeur d'ame, sa curiosité en connoissance de vérités sublimes; elle songe aux fables touchantes dont elle doit se servir, non pour voiler la vérité, mais pour la rendre plus aimable, afin que son éclat éblouissant ne blesse point la foiblesse de son ame encore inexpérimentée. Elle veille sur tous les gestes, comme sur tous les mots qu'on prononce en sa présence, afin qu'aucun d'eux ne puisse faire une triste impression sur son cœur. C'est ainsi qu'elle le préserve du souffle du vice, qui ternit si précipitamment la fleur de l'innocence.

L'éducation differe parmi nous suivant l'emploi que l'enfant doit occuper un jour dans la société; car, quoique nous soyons délivrés du joug des pédants, il seroit ridicule de lui faire apprendre ce qu'il doit

---

breux qui résultent de cette bizarre & folle éducation, ont excité de justes plaintes; mais ils subsistent encore, &, tandis que le siecle est tout brillant de lumiere, les préjugés les plus gothiques se réfugient dans ces chaires, où le bon sens est outragé réguliérement deux fois par jour.

oublier dans la ſuite. Chaque art a ſa profondeur, & pour y exceller il faut s'y adonner tout entier. L'eſprit de l'homme, malgré tous les ſecours récemment découverts & les prodiges à part, ne peut embraſſer qu'un objet. C'eſt aſſez qu'il s'y attache fortement, ſans lui preſcrire des incurſions qui ne peuvent que le détourner. Ce n'étoit qu'un ridicule dans votre ſiecle de vouloir être univerſel ; c'eſt parmi nous une folie (9).

---

(9) Nous avons tous une ſphere à parcourir grande ou petite, & dans cette ſphere il n'y a perſonne qui ne puiſſe prétendre à faire quelque choſe d'utile ; il n'y a pas juſqu'à un pauvre qui ne puiſſe être utile à un autre pauvre.

Mais pour être véritablement utile aux autres, il faut ſavoir mieux que les autres ce qu'on fait. Il eſt preſque aſſuré qu'on excellera dens un genre lorſqu'on s'en occupera uniquement ; voyez les hommes qui ſe ſont diſtingués dans les arts : ils ne ſe ſont mêlés que d'un ſeul. L'art voiſin leur étoit étranger. *Corneille* inhabile à la déclamation ne ſavoit pas lire ſes tragédies ; *Voltaire* avoit une oreille ſourde à la muſique, & ſon œil n'a jamais ſu juger un tableau. Nos grands écrivains, tels que *Moliere*, *la Fontaine*, *Boſſuet*, pêchent inceſſamment contre les regles de la grammaire.

La ſubdiviſion des métiers a donc été fondée origi-

Dans un âge plus avancé, lorſque ſon cœur ſentira les rapports qui l'uniſſent aux

---

nairement ſur cette idée appuyée de l'expérience, que pour bien faire une choſe, il falloit n'en faire qu'une.

Que l'univers ſeroit bien ordonné, ſi perſonne n'y jouoit que le rôle qui lui eſt propre ; ſi ce monde-ci eſt un véritable théatre, que chaque acteur ſe modélant ſur ceux de la comédie ne préſente que des perſonnages, pour leſquels ils ſont faits.

Tout n'eſt-il pas confondu, lorſqu'on voit les hommes ſortir de leur ſphere? Dans cette foule de perſonnages qui demandent des places, y en a-t-il un ſeul qui diſe poſitivement, je ne ſuis propre qu'à cette choſe, & je ne ſais faire que cela? Non : l'homme de guerre voudroit conduire les finances, le financier compte avoir des idées politiques, parce qu'il fait imprimer celles qu'il achete ; le magiſtrat veut ſe mêler de légiſlation, & ne comprend pas la diſtance qui ſépare le juge & le légiſlateur ; le poete écrit ſur l'éducation, l'académicien ſur l'éloquence, le verſificateur ſur la poéſie, l'orateur de la chaire ſe croit moraliſte, & le prélat penſe devenir philoſophe.

Il y a des hommes qui ſont quelquefois touchés de leur inutilité, qui en gémiſſent, & qui ſe reprochent l'oiſiveté dans laquelle ils vivent; il eſt dans le monde une place pour eux, mais ils errent faute d'avoir ſu la trouver.

Que de talents enſevelis, que d'arts abandonnés, faute aux hommes d'avoir ſu diſtinguer de bonne heure leur véritable deſtination.

Qu'il ſeroit important que de bons obſervateurs s'ap-

autres hommes, alors, au lieu de ces futiles connoiſſances qu'on entaſſoit ſans choix dans la tête d'un jeune homme, la mere, avec cette éloquence douce & naturelle qui appartient aux femmes, lui apprendra ce que c'eſt que mœurs, décence, vertu. Elle attendra le moment où la nature parée de tout ſon éclat parle au cœur le plus inſenſible, & lorſque le ſouffle libéral du printemps aura rendu leurs ornements aux vallons, aux forêts, aux campagnes: « Mon fils, dira-t-elle en le preſſant ſur le ſein maternel (10), vois ces vertes prairies, ces arbres couronnés de ſuperbes feuillages; il n'y a pas long-temps qu'ils étoient comme

---

pliquaſſent de bonne heure à diſcerner le don particulier que tel homme a reçu de la nature; ce feroit une étude toute nouvelle, & perſonne que je ſache ne s'y eſt encore appliqué! Tandis que nos lapidaires & nos brocanteurs ſavent au premier coup d'œil juger un diamant, & prononcer entre un original & une copie.

(10) Cebé nous repréſente l'impoſture comme aſſiſe à la porte qui conduit à la vie, & faiſant boire à tous ceux qui s'y préſentent la coupe de l'erreur. Cette coupe, c'eſt la ſuperſtition. Heureux qui n'a fait que goûter, & qui a jeté le vaſe!

morts, que dépouillés de leur brillante chevelure ils étoient pétrifiés du froid qui resserroit le entrailles de la terre : mais il est un être bon, qui est notre pere commun, il n'abandonne point ses enfants, il demeure dans les cieux, & de-là il jette un regard paternel sur toutes ses créatures. A l'instant qu'il sourit, le soleil darde ses flammes, les arbres fleurissent, la terre se couronne de présents (11), l'herbe naît

(11) La superstition habite toujours chez les peuples pauvres & malheureux, qui souffrent de la faim, du froid, ou des exactions tyranniques des traitants.

La crainte, la passion la plus dominante sur la sensibilité de l'homme, lui fait imaginer de prétendus remedes à des maux dont il s'effraie encore plus de loin que de près.

Il sent profondément le mal physique; trop foible pour le braver, il tâche de l'éloigner. De-là ces terreurs, filles de la crainte & de l'espérance.

Heureuses les nations qui jouissent des biens de la terre, ayant une certaine abondance, elles ne connoissent pas ces chimeres de l'imagination qui montrent dans tour leur jour la foiblesse de l'esprit humain. Vous les verrez avoir recours à l'industrie pour s'approprier les richesses qui les environnent.

Ainsi tout est lié. Le moral dépend du physique. Un pays soumis au despotisme fait germer, pour ainsi

pour la nourriture des beſtiaux dont nous buvons le lait. Et pourquoi aimons-nous tant le Seigneur, ô mon cher enfant! Ecoute, c'eſt qu'il eſt puiſſant & bon. Tout ce que tu vois eſt l'œuvre de ſes mains, & tu ne vois rien encore aux prix de ce qui t'eſt caché. L'éternité, pour laquelle ton ame immortelle a été créée, ſera pour toi une chaîne infinie de ſurpriſe & de joie. Ses bienfaits & ſa grandeur n'ont point de bornes. Il nous chérit, parce qu'il eſt notre pere. De jour en jour il nous fera plus de bien, ſi nous ſommes vertueux, c'eſt-à-

dire, de honteuſes erreurs. Un pays fertile & peuplé donne à l'ame une certaine audace qui lui fait contempler la nature ſous ſes faces brillantes. Ainſi la dignité de l'homme émane de la ſerpe qui taille la vigne, de la beche qui remue la terre, du ſoc de la charrue qu'une main libre promene, & les forces de l'eſprit ſont viſiblement combinées avec celles du corps.

Il exiſtoit en France un monſtre, nommé la *ſuperſtition*, qui réuniſſoit la cruauté & la ſoupleſſe, la rage & la force aveugle; la philoſophie a bleſſé ce monſtre; il porte la fleche dans ſes flancs; il pourra tourner quelque temps ſur lui-même pour arracher le trait dont il eſt percé: mais ſes efforts ſeront impuiſſants; mais il faut qu'il tombe & qu'il ſatisfaſſe à l'univers.

dire, si nous suivons ses loix. Eh ! mon fils ; comment pourrions-nous nous défendre de l'adorer & le bénir ? » A ces mots la mere & l'enfant se prosternent, & leurs vœux confondus montent ensemble au trône de l'Eternel.

C'est ainsi qu'elle l'environne de l'idée d'un Dieu, qu'elle nourrit son ame du lait de la vérité, & qu'elle se dit : « Je remplirai les desseins du Créateur qui me l'a confié. Je serai févere contre les passions funestes qui pourroient nuire à son bonheur. A la tendresse d'une mere j'unirai la vigilance inflexible d'une amie. »

Vous avez vu à quel âge il est initié à la communion des deux infinis. Telle est notre éducation ; elle est toute en sentiments, comme vous le voyez. Nous abhorrons ce bel esprit ricaneur qui étoit le plus terrible fléau de votre siecle : il desséchoit, il brûloit tout ce qu'il touchoit ; ses gentillesses étoient les germes de tous les vices. Mais si le ton frivole est dangereux, qu'est la raison elle-même sans le sentiment ? Un corps décharné, sans coloris, sans graces, & presque sans vie. Que sont des idées neuves &

même profondes, ſi elles n'ont rien de ſenſible & de vivant ? Qu'ai-je beſoin d'une vérité froide qui me glace ? Elle perd ſa force & ſon pouvoir. C'eſt dans le cœur que la vérité va prendre ſes charmes & ſon tonnerre. Nous chériſſons cette éloquence qui abonde en peintures vives & frappantes. C'eſt elle qui donne à la penſée des ailes de feu. Elle a vu & frappé l'objet; elle s'y attache, parce que le plaiſir d'être ému s'eſt joint à celui d'être éclairé (12).

(12) Nous comptons plus ſur les mœurs extérieures, c'eſt-à-dire ſur la coutume, que ſur toute autre choſe. Voilà pourquoi nous négligeons l'éducation. Les anciens traitoient les choſes d'une maniere toute ſenſible, & jetoient ſur l'étude des ſciences, je ne ſais quel agrément dont on a perdu le ſecret. Le génie des modernes peche toujours par le défaut de ſentiments : ils ont deſſéché, ſous la férule du pédantiſme, les talents les plus heureux. Eſt-il au monde une inſtitution plus ridicule que celle de nos colleges, lorſqu'on vient à comparer nos maximes ſeches & mortes avec l'éducation publique que la Grece donnoit aux jeunes gens, ornant la ſageſſe de tous les attraits qui charment cet âge tendre ! Nos inſtituteurs ne paroiſſent que des maîtres farouches, & l'on ne s'étonne plus ſi leurs diſciples ſont les premiers à les fuir & à les abandonner.

Ainsi notre philosophie n'est point sévere ; & pourquoi le seroit-elle ? pourquoi ne pas la couronner de fleurs ? Des idées bizarres ou lugubres honoreroient-elles plus la vertu, que des idées riantes & salutaires ? Nous pensons que le plaisir émané d'une main bienfaisante n'est pas descendu sur la terre pour qu'on recule à son aspect. Le plaisir n'est point un monstre : le plaisir, comme l'a dit Young, c'est la vertu sous un nom plus gai. Loin de songer à détruire les passions, moteurs invisibles de notre être, nous les regardons comme un don précieux qu'il faut économiser avec soin. Heureuse l'ame qui possede des passions fortes ! elles sont sa gloire, sa grandeur, & son opulence. Un sage parmi nous cultive son esprit, rejette les préjugés, acquiert les sciences utiles & agréables. Tous les arts qui peuvent étendre son esprit & le rendre plus juste, ont perfectionné son ame : cette tâche finie, il n'écoute plus que la nature soumise aux loix de la raison, & la raison lui prescrit le bonheur (13).

(13) Le feu des passions n'est pas la cause de nos

CHAPITRE XLI.

Les Impôts. (1)

DITES-MOI, je vous prie, comment se levent les impositions publiques ; car votre législation a beau être perfectionnée,

---

désordres : ce coursier fougueux, indompté, qui s'emporte sous la main d'un mauvais écuyer, qui le renverse & le foule aux pieds, auroit obéi au frein sous la baguette d'un maître intelligent ; on l'eût vu remporter le prix d'une course glorieuse. La foiblesse des passions indique notre indigence. Qu'est-ce en effet que ce citoyen pesant, taciturne, dont l'ame insipide n'a de goût pour rien, qui est paisible parce qu'il est inactif ; qui végete, conduit facilement par le magistrat, parce qu'il ne sent aucun desir ! Est-il homme ou statue ? Mettez auprès de lui un homme tout plein de sentiments vifs : il se livrera à l'impétuosité de ses passions & il déchirera le voile des sciences ; il fera des fautes, & il aura du génie. Ennemi du repos, avide de connoissances, il puisera dans le choc du monde cet esprit élevé & lumineux qui servira la patrie ; il donnera peut-être prise à la censure ; mais il aura déployé toute l'énergie de son ame : les taches qui la couvroient disparoîtront, parce qu'il aura été grand & utile.

(1) Mes amis, écoutez cet apologue. Devers l'origine du monde il étoit une vaste forêt de citronniers ;

il faut toujours payer des impôts, je pense ? — Pour toute réponse, l'honnête homme

---

qui portoient les fruits les plus beaux, les plus pleins, les plus vermeils que l'on ait vu depuis. Les branches plioient sous le fardeau, & l'air étoit embaumé au loin de l'odeur agréable qui s'exhaloit Cependant quelques vents impétueux abattirent plusieurs citrons & briserent même plusieurs branches. Quelques voyageurs altérés cueillirent des fruits pour étancher leur soif, & les foulerent aux pieds après en avoir exprimé le jus. Ces accidents engagerent la gent citronniere à se créer des gardiens, qui éloignassent les passants, & qui environnassent la forêt de hautes murailles, le tout pour rompre la fureur des vents. Ces gardiens se montrerent d'abord fideles & désintéressés; mais ils ne tarderent pas à exposer que de si rudes travaux avoient fait naître dans leur sein une soif ardente, & ils firent cette priere aux citrons : « Messieurs, nous mourons de soif en vous servant; permettez que nous fassions à chacun de vous une légere incision; nous ne vous demandons qu'une goutte de limonnade pour rafraîchir notre palais altéré : vous n'en serez pas plus maigres, & nous & nos enfants nous puiserons de nouvelles forces pour avoir l'honneur de vous servir. »

Les crédules citrons ne trouverent pas la requête incivile : ils se laisserent faire l'imperceptible saignée. Mais qu'arriva-t-il ? Dès que la piqûre fut faite une fois, la main de messieurs les défenseurs les pressura d'abord poliment, mais de jour en jour d'une maniere plus énergique. Ils en vinrent jusqu'à ne pouvoir plus se passer de jus de citron ; il leur en falloit à tous leurs

qui me conduiſoit, me prit par la main & me mena dans un carrefour large & ſpacieux. Là j'apperçus un coffre-fort de la hauteur de douze pieds. Ce coffre étoit ſoutenu ſur quatre roues roulantes : le ſommet préſentoit une ouverture en forme de tronc, que couvroit contre la pluie un avant-toit élevé à quelque diſtance. Sur ce tronc étoit écrit : *Tribut dû au roi repréſentant l'état.* Tout à côté, un autre tronc d'une grandeur plus médiocre, offroit ces mots : *Don gratuit.* Je vis pluſieurs perſonnes qui, d'un air libre, aiſé, content, jetoient dans le tronc plu-

---

repas & dans toutes leurs ſauces. Meſſieurs les régents s'apperçurent que plus on preſſoit les citrons, plus ils rendoient. Ceux-là ſe voyant ſaignés abondamment, crurent devoir rappeller les primitives conventions : mais ceux-ci, devenus plus forts, malgré leurs plaintes les mirent dans le preſſoir & les foulerent outre meſure ; il ne leur reſtoit plus enfin que la peau que l'on ſoumettoit encore aux forces mouvantes du terrible cabeſtan : bref, ils finirent par ſe baigner dans le ſang des citrons. Cette belle forêt fut bientôt dépeuplée. La race des limons s'anéantit : & leurs tyrans accoutumés à cette boiſſon raffraîchiſſante, à force de l'avoir prodiguée, s'en trouverent privés ; ils tomberent malades & moururent tous de la fievre putride. Ainſi ſoit-il ! ...

ſieurs paquets cachetés; ainſi que de nos jours on met des lettres à la grand'poſte. Comme j'admirois cette maniere facile de payer l'impôt, & que je faiſois à ce ſujet mille interrogations ridicules, on me regardoit comme un pauvre vieillard qui revient de fort loin; & l'indulgence affable de ce bon peuple ne me laiſſoit jamais attendre une réponſe. J'avoue qu'il faut rêver pour rencontrer des gens auſſi complaiſants : ô le peuple loyal !

Ce grand coffre-fort que vous voyez, me dit-on, eſt notre receveur-général des finances. C'eſt-là que chaque citoyen vient dépoſer l'argent qu'il doit pour le ſoutien de l'état. Dans l'un nous ſommes obligés de mettre annuellement le cinquantieme de notre revenu. Le mercenaire qui n'a point de bien, ou celui qui n'a que ſa ſubſiſtance juſte, eſt diſpenſé de l'impôt (2); car, com-

(2) Voici ce que le cultivateur, les habitants de la campagne, le peuple, enfin, pourroient dire aux ſouverains : « Nous vous avons élevés au-deſſus de nos têtes; nous avons engagé nos biens & notre vie à la ſplendeur de votre trône & à la ſûreté de votre perſonne. Vous nous aviez promis en échange de nous procurer l'abondance, de nous faire couler des jours

ment pourroit-on rogner le pain du malheureux à qui il faut un jour entier pour

---

sans alarmes. Qui l'auroit cru, que sous votre gouvernement la joie eût disparu de nos cantons, que nos fêtes se fussent tournées en deuil, que la crainte & l'effroi eussent succédé à la douce confiance ! Autrefois nos campagnes verdoyantes sourioient à nos yeux; nos champs nous promettoient de payer nos travaux. Aujourd'hui le fruit de nos sueurs passe dans des mains étrangeres; nos hameaux que nous nous plaisions à embellir, tombent en ruine; nos vieillards, nos enfants ne savent plus ou reposer leurs têtes : nos plaintes se perdent dans les airs, & chaque jour une pauvreté plus extrême succede à celle sous laquelle nous gémissons la veille. A peine nous reste-t-il quelque trait de la figure humaine; & les animaux qui broutent l'herbe, sont, sans doute, moins malheureux que nous.

Des coups plus sensibles sont venu fondre sur notre tête. L'homme puissant nous méprise & ne nous attribue aucun sentiment d'honneur; il vient nous troubler sous le chaume, il séduit l'innocence de nos filles, il les enleve; elles deviennent la proie de l'impudence. En vain implorons-nous le bras qui tient le glaive des loix : il se détourne, il se refuse à notre douleur; il ne se prête qu'à ceux qui nous oppriment.

L'aspect du faste qui insulte à notre misere, rend notre état plus insupportable. On boit notre sang, & on nous défend la plainte ! L'homme dur, environné d'un luxe insolent, s'énorgueillit des ouvrages qu'ont fabriqués nos mains : il oublie notre propre industrie, tandis qu'il n'a en partage que la soif vile de l'or. . . .

je gagner ? Dans cet autre coffre sont les offrandes volontaires, destinées à d'utiles

---

nous croit ses esclaves, parce que nous ne sommes ni furieux ni sanguinaires.

Les besoins renaissants qui nous tourmentent, ont altéré la douceur de nos mœurs; la mauvaise foi & la rapine se sont glissées parmi nous, parce que la nécessité de vivre l'emporte ordinairement sur la vertu. Mais qui nous a donné l'exemple de la rapine ? Qui a éteint dans nos cœurs ce fond de candeur qui nous lioit tous dans une parfaite concorde ? Qui a fait notre infortune, mere de nos vices ! Plusieurs de nos concitoyens ont refusé de mettre au jour des enfants que la famine viendroit saisir au berceau. D'autres, dans leur désespoir, ont blasphémé contre la providence. Quels sont les véritables auteurs de ces crimes !

Que nos justes plaintes percent l'atmosphere qui environne les trônes ! Que les rois se réveillent & se souviennent qu'ils pouvoient naître à notre place, & que leurs enfants pourront y descendre ! Attachés au sol de la patrie, ou plutôt en formant la partie essentielle, nous ne pouvons point nous dispenser de fournir à ses besoins. Ce que nous demandons, c'est un homme équitable qui s'applique à connoître la mesure de nos forces, & qui ne nous écrase pas sous le fardeau que dans une plus juste proportion nous aurions porté avec joie. Alors tranquilles & riches de notre économie, contents de notre sort, nous verrons le bonheur des autres sans nulle inquiétude sur le nôtre.

La moitié de notre carriere est plus que remplie. Notre cœur est à moitié livré à la douleur. Nous n'a-

fondations, comme pour l'exécution des projets proposés, & qui ont l'agrément du public. Quelquefois il est plus riche que l'autre; car nous aimons à être libres dans nos dons, & notre générosité ne veut d'autre motif que la raison & l'amour de l'état. Si-tôt que notre roi a donné un édit utile & qui mérite l'approbation publique, alors on nous voit courir en foule & porter dans ce tronc quelque marque de reconnoissance. Nous récompensons de même toutes les actions vigilantes du monarque : il n'a qu'à proposer, & nous lui fournissons les moyens de consommer ses grands projets. Il y a un pareil tronc dans chaque quartier. Chaque ville de pro-

---

vons que peu d'instants à vivre. Les vœux que nous formons sont plus pour la patrie que pour nous-mêmes. Nous sommes ses soutiens. Mais si l'oppression va toujours en croissant, nous succomberons, & la patrie se renversera : en tombant elle écrasera nos tyrans. Nous ne demandons point cette vaine & triste vengeance. Que nous importeroit dans la tombe le malheur d'autrui! Nous parlons aux souverains, s'ils sont encore hommes : mais si leur cœur est totalement endurci, ils apprendront que nous savons mourir, & que la mort qui bientôt nous enveloppera tous, fera un jour plus affreuse pour eux qu'elle ne le sera pour nous.

vince a un pareil coffre qui reçoit les tributs du peuple de la campagne, c'eſt-à-dire du fermier aiſé; car le manouvrier a ſes bras en propriété, & ſa tête ne doit rien à perſonne. Les bœufs & les porcs ſont même exempts de ce droit odieux qu'on impoſa la premiere fois ſur la tête des Juifs, & que vous avez payé ſans en ſentir l'aviliſſement.

— Mais, répondis-je, quoi! on laiſſe à la bonne foi du peuple le tribut qu'il doit payer? Il doit y en avoir beaucoup qui s'en exemptent, ſans même que l'on s'en apperçoive? — Point du tout: vos frayeurs ſont vaines. D'abord ce que nous donnons eſt de bon cœur: notre tribut n'eſt pas forcé; il eſt fondé ſur l'équité ainſi que la droite raiſon. Il n'en eſt pas un entre nous qui ne ſe faſſe un point d'honneur de payer exactement la dette la plus ſacrée & la plus légitime. D'ailleurs, ſi un homme en état de payer oſoit s'y ſouſtraire, voyez-vous ce tableau où ſont gravés les noms de tous les chefs de famille, on découvriroit bientôt qu'il n'a point verſé ſon paquet cacheté où doit être ſa ſignature; il ſe couvriroit d'un opprobre éternel, & ſeroit regardé du

même œil qu'on regarde un voleur : le titre de mauvais citoyen ne le quitteroit qu'à la mort (3).

---

(3) Les gouvernements anciens, quand ils avoient besoin d'argent, usoient d'expédients beaucoup plus défectueux encore que l'administration ordinaire des finances. Comment les revenus publics étoient-ils administrés chez les Grecs ? Jugeons-en par un trait presqu'incroyable de nos jours. Les Athéniens consacrerent au spectacle & aux jeux publics les fonds destinés pour la guerre ; & ce n'étoit pas une simple fantaisie, car ils porterent une loi accompagnée d'un décret, prononçant peine capitale contre quiconque auroit la témérité d'en proposer l'abolition.

Le véhément Démosthenes n'osa pas lui-même attaquer cet acte public de démence.

Les états anciens dans les besoins urgents avoient recours à la fraude ou à la violence, & extorsionnoient le peuple sans proportion, sans ménagement, sans méthode ; c'étoit l'autorité qui fondoit tout-à-coup sur les propriétés, & qui faisoit à la république une plaie dont elle ne guérissoit presque jamais. Aujourd'hui on a trouvé des moyens doux & réglés qui ôtent à l'impôt sa pesanteur ; les opérations de finances donnent aux subsides pécuniaires un délai ; la dette n'est pas exigée précipitamment ; ce n'est point une opération forcée ; les avances faites au gouvernement lui laissent le temps d'attendre que le citoyen, après quelques murmures, ait confondu l'intérêt avec le devoir ; l'opération de finances qui paroît la plus hardie & même téméraire

Ces exemples sont très-rares, puisque les dons gratuits montent ordinairement plus haut que le tribut. Le citoyen sait qu'en donnant une partie de son revenu à l'état,

---

est encore calculée & soumise à des principes méthodiques.

Les emprunts justement blâmés, mais qui empêchent des édits vexatoires, sont une ressource & un expédient préférable à ceux des gouvernements anciens; le pressoir de la finance qui agit d'une maniere lente & insensible, est moins écrasant que ces opérations précipitées si communes chez les anciens gouvernements qui s'emparoient presque à main armée du monopole de telle ou telle denrée.

L'emprunt du moins est une contribution volontaire; c'est un moyen abondant, auquel le peuple est intéressé, c'est-à-dire la génération présente; il se fait avec méthode & il devient excusable dans la crise des états. Quand le vieux Caton disoit *bellum ex bello alitur*, c'étoit comme s'il disoit, nous entretiendrons l'armée sur le pillage, nous irons à la curée.

L'administration des finances a sauvé le peuple de ces opérations violentes que les rois se permettent, quand ils s'irritent par la soif des richesses, ou quand les besoins les forcent à lever de prompts subsides; j'aime mieux être sucé lentement & à des époques qui me laissent les moyens de réparer mes forces, que d'être haché dans un instant; je serai un peu moins gras, mais je conserverai mes membres. — *Minima de malis.*

c'est

c'eſt à lui-même qu'il ſe rend utile, & que s'il veut jouir de certaines commodités, il faut qu'il en faſſe les avances. Mais que ſont les paroles, lorſque l'exemple peut être mis ſous vos yeux ? Vous allez voir mieux que je ne puis vous dire. C'eſt aujourd'hui qu'arrive de tout côté le juſte tribut d'un peuple fidele envers un roi bienfaiſant : il reconnoît n'être que le dépoſitaire des dons qui lui ſont offerts (4).

Venez vous rendre au palais du roi. Les députés de chaque province arrivent aujourd'hui. — En effet, ayant fait quelques pas, je vis des hommes qui traînoient de

(4) Il faut toujours répéter l'entretien de Henri IV avec un vigneron. L'ami, combien gagnez-vous par jour ! — Quarante ſous. — Que faites-vous de cet argent ! — Quatre parts. — Et comment les diſpenſez-vous ces quatres parts ! — De la premiere je me nourris ; avec la ſeconde, je paie mes dettes ; je place la troiſieme, & la quatrieme, je la jette dans l'eau. — Expliquez-moi mieux tout ceci ! — Soit : je me nourris du quart de mon gain ; je paie mes dettes en nourriſſant mon pere & ma mere qui m'ont nourri ; je place mon troiſieme quart en élevant mes enfants, qui me nourriront un jour quand je ne pourrai plus travailler ; la derniere eſt pour le roi, qui n'en touche rien ou preſque rien, partant, perdue pour lui & pour moi.

petits chariots, sur lesquels étoient des troncs couronnés de lauriers. On brisoit les cachets de ces especes de coffres: on les soulevoit par un juste balancier, & ce balancier montroit tout de suite le poids de l'argent qu'ils contenoient, en déduisant la pesanteur du coffre qui étoit connue. Toutes les sommes ne se payoient qu'en argent, & l'on savoit au juste le produit général: il étoit annoncé publiquement au bruit des trompettes & des fanfares. Après cette revue générale, on affichoit le total, & l'on connoissoit les revenus de l'état: ils étoient déposés dans le trésor royal sous la garde du contrôleur des finances.

Ce jour étoit un jour de réjouissances. On se couronnoit de fleurs; on crioit: *Vive le roi*: on alloit sur les routes au devant de chaque tribu. Elles étoient couvertes de tables champêtres. Les députés des diverses provinces se saluoient & se faisoient des présents. On buvoit à la santé du monarque, au bruit du canon; & celui de la capitale répondoit comme interprête des remerciements du souverain. C'est alors que le peuple ne paroissoit qu'une seule & même fa-

ville. Le roi s'avançoit au milieu de ce peuple joyeux : il répondoit aux acclamations de ses sujets par ce regard tendre & affable qui inspire la confiance, & rend amour pour amour ; il ignoroit cet art de traiter politiquement avec un peuple dont il se regardoit comme le pere.

Ses visites ne ruinoient point le corps de ville, d'autant plus qu'il n'en coûtoit au peuple que des cris de joie (5) ; réception

---

(5) Je vis un jour un prince faire son entrée dans une ville étrangere. Les canons commencerent à tonner. Le prince étoit habillé magnifiquement & traîné dans un char doré, surchargé de pages & de laquais. Les chevaux sautoient en hennissant, comme s'ils conduisoient le bonheur. Les toits étoient couverts de monde, toutes les fenêtres étoient levées, chaque pavé portoit son homme ; les cavaliers faisoient briller leurs sabres, les soldats agitoient leurs fusils. L'air frémissoit de l'écho des trompettes. Le poëte accordoit sa lyre, & l'orateur attendoit qu'il mît pied à terre. Le prince arrive, il est conduit au palais, & son aspect inspire une joie respectueuse. J'étois à une fenêtre, & je considérois toutes ces choses en faisant des réflexions particulieres. Quelques jours après je marchois dans les rues, & je fus fort étonné d'y rencontrer le même prince, sans suite, à pied & déguisé. Je ne sais trop pourquoi, personne ne faisoit attention à lui ; au contraire, il se

plus brillante & plus flatteuse. On ne quittoit point les travaux publics : au contraire, chaque citoyen se faisoit honneur de se présenter aux yeux de son roi dans le genre d'occupation qu'il avoit embrassé.

Un intendant, revêtu de toutes les marques de pouvoir, parcourt les provinces, reçoit les placets, porte directement au pied du trône les plaintes des sujets, examine par lui-même les abus. Il se transporte indistinctement dans chaque ville, & à chaque abus détruit on éleve une pyramide qui constate l'hydre abattue. Quelle histoire plus instructive que ces monuments moraux qui

---

trouvoit heurté à chaque pas. Au même instant arrive un charlatan, assis sur une espece de petit char attelé de plusieurs gros chiens & ayant un singe pour postillon. Les fenêtres de s'ouvrir, les cris de s'élever, tous les regards de se confondre sur le charlatan. Le prince lui-même entraîné par la foule, devient un de ses admirateurs. Je le considérois alors, & il me sembloit lui entendre dire : *Fumée des acclamations de la multitude, n'obscurcissez jamais mon esprit d'un fol orgueil. Ce n'est point cet homme qui fait courir le peuple, c'est son étrange équipage. Ce n'étoit pas moi qui attirois les regards de la ville : c'étoient mes valets, mes chevaux, le brillant de mes habits & la dorure de mes carrosses,*

attestent que le souverain s'occupe véritablement de l'art de régner! Ces intendants partent, arrivent *incognito*, font des informations secretes, sont perpétuellement déguisés : ce sont des espions : mais ils agissent en faveur de la patrie (6).

—Mais votre contrôleur des finances (7) est donc un homme bien integre? Vous savez l'histoire de la fable : ce chien si fidele qui, escorté de la tempérance, portoit le dîné de son maître sans jamais y toucher, a fini pourtant par en manger sa part dès qu'il s'y est vu invité par l'exemple. Votre homme auroit-il la double vertu de le défendre sans cesse, & de n'oser y toucher? — Assurément, il ne fait bâtir ni palais ni châteaux. Il n'a point la rage de faire monter aux premieres places ses arriere-petits-cousins, ou ses anciens valets. Il ne prodigue point l'or, comme s'il avoit en propre

(6) En Turquie, & aujourd'hui en France, un gouverneur est aussi maître que le roi le plus absolu : c'est ce qui fait la misere des peuples. Voilà la forme la plus malheureuse de l'administration civile.

(7) Fouquet disoit : « J'ai tout l'argent du royaume, & le tarif de toutes les vertus. »

tous les revenus du royaume (8). D'ailleurs, tous ceux entre les mains de qui on confie les dépôts publics, ne peuvent faire aucun usage de l'argent, sous quelque prétexte que ce soit. Ce seroit un crime de haute trahison de recevoir d'eux une seule piece monnoyée. Il paient quelques frais particuliers en billets signés de la propre main du souverain. L'état fournit à toutes leurs dépenses : mais ils n'ont pas un sou en propriété (9). Ils ne peuvent ni vendre, ni

(8) Après que les monopoleurs, les administrateurs, les receveurs des fonds publics ont sacrifié la réputation de probité au desir de s'enrichir ; après qu'ils ont consenti à être odieux, ils ne s'avisent point de faire de leurs richesses un bon usage : ils couvrent sous le faste leur naissance & leur fortune ; ils s'étourdissent dans les plaisirs, pour perdre le souvenir de ce qu'ils ont fait & de ce qu'ils ont été. Mais ce n'est point là encore le plus grand mal : leurs grandes richesses corrompent davantage ceux qui les envient.

(9) Les vices intérieurs qui préparent la ruine de l'état, sont cette énorme dissipation des deniers publics, ces dons immodérés versés sur des sujets sans mérite, ces prodigalités fastueuses, méconnues des usurpateurs les plus effrénés. On peut observer dans l'histoire que les plus subtils tyrans ont précisément été les plus prodigues. J'ai lu quelque part qu'Auguste, maître du

acheter, ni construire. Nourris, entretenus, logés, divertis, tous les ordres de l'état concourent unanimement à les traiter *gratis.* Ils entrent chez un marchand de drap, prennent des étoffes & s'en vont. Le marchand met sur son livre : *Livré un tel jour au dépositaire des revenus de l'état, tant...* L'état paie. Il en est ainsi de toutes les autres professions. Vous sentez bien que pour peu que le contrôleur des finances ait quelque pudeur, il use modérément de ce droit ; & quand il en abuseroit, vu la dépense que ces messieurs vous coûtoient, nous y gagnerions encore. On a supprimé les registres, qui ne servoient qu'à voiler les vols faits à la nation & à les consacrer d'une maniere pour ainsi dire légitime.

— Et quel est votre premier ministre ?

— Pouvez-vous le demander ? Le roi lui-même. Est-ce que la royauté se communique (10) ? Le guerrier, le juge, le négociant

monde, avoit quarante légions armées, & les entretenoit pour douze millions par an. Voilà assurément de quoi réfléchir.

(10) L'histoire générale des guerres pourroit être intitulée : *Histoire des passions particulieres des ministres.*

n'ont donc qu'à agir par leurs représentants. En cas de maladie ou de voyage, ou dans quelques opérations particulieres, si le monarque charge quelqu'un de l'accomplissement de ses ordres, ce ne peut être que son ami (11). Il n'y a que ce sentiment qui

---

Tel, par des négociations insidieuses, souleve un empire éloigné & tranquille, qui n'agit que pour venger un amour-propre légérement offensé.

(11) Les rois ont toujours de la répugnance à faire un premier ministre; mais, quand la nature forme un de ces rares mortels, nés pour commander, il prend sa place auprès du trône, & Richelieu devient le surintendant de la royauté.

La France dut sa grandeur à cet homme de génie, & depuis il a manqué, peut-être, à la France une tête de cette force & de cette étendue.

Il n'y a rien peut-être de plus dangereux que ces départements indépendants les uns des autres, qui forment autant de souverainetés séparées. Cette administration particuliere a son despotisme propre, d'autant plus dangereux, qu'il est sourd, voilé & opiniâtre.

Ces autorités partielles troublent plus ou moins le gouvernement général, & l'on sent qu'on a besoin d'une main puissante qui se charge de l'administration, & qui réunisse, pour ainsi dire, toutes les pieces du gouvernement sous un premier ressort, sous un ressort unique.

La multiplicité des affaires, dira-t-on, nuit à ce principe moteur, mais l'homme d'état fait simplifier

puiſſe obliger un homme à ſe charger volontairement d'un tel fardeau; & notre

---

les choſes que l'eſprit vulgaire embrouille. Avec de l'ordre on triple la valeur du temps, & un coup-d'œil ſupérieur dénoue les affaires, c'eſt-à-dire les termine. Les grands hommes ne commencent jamais une choſe qu'ils n'en aient fini une autre.

On demandoit à un homme de lettres : comment avez-vous fait tant d'ouvrages ? *c'eſt que je ſais tirer la barre*, répondit-il. Qui ne ſait pas finir un ouvrage avant d'en entreprendre un autre, vécût-il mille ans, ne fera rien de grand.

En élevant ſes idées à une certaine hauteur, l'homme en place appercevra ſous un jour véritable la ſociété & ſes rapports : il s'éloignera avec indignation de l'eſprit du ſiecle qui tend malheureuſement plus que jamais à l'égoïſme, à cet égoïſme deſſéchant qui fait mourir les projets les plus ſalutaires & éteint la flamme ſacrée du patriotiſme, mot qui ne porte preſque plus d'idée à l'imagination de ces hommes corrompus, de ces hommes qui ne voient dans les fonctions du gouvernement que le ſalaire & jamais la gloire.

Il faut reſſuſciter dans nos écrits le tableau des grands hommes voués conſtamment à la patrie, & les environner de nos hommages pour inſpirer à nos miniſtres la même émulation. Malheur à l'homme en place, qui dans le ſilence de la réflexion, n'aura point travaillé l'intérieur de ſon être, pour en faire une eſpece de ſanctuaire où doivent réſider les images & les penſées utiles à ſon ſiecle; malheur à lui, ſi la morale ne lui

eſtime lui donne ſeule cette puiſſance momentanée. Récompenſé, animé par l'amitié, il fait, comme les Sully & les d'Amboiſe, dire la vérité à ſon maître, & pour mieux le ſervir, l'irriter quelquefois. Il combat ſes paſſions. Il chérit en lui l'homme autant qu'il a à cœur la gloire du monarque (12): en partageant ſes travaux, il partage la vénération de la patrie, l'héritage le plus honorable, ſans doute, qu'il puiſſe laiſſer à ſes deſcendants, & le ſeul dont il ſoit jaloux.

— En vous parlant des impôts, j'ai oublié de vous demander ſi vous avez toujours parmi vous de ces loteries périodiques où, de mon temps, le pauvre peuple mettoit

---

paroît pas auſſi précieuſe que la ſcience politique, s'il les ſépare & s'il les déſunit.

C'eſt la morale qui nous rapproche de nos ſemblables, qui nous identifie avec eux.

(12) La fidélité n'eſt pas cet attachement ſervile aux volontés d'un autre. On lui donne pour ſymbole un chien qui ſuit par-tout, flatte à chaque inſtant, & court aveuglément à tous les ordres d'un maître injuſte ou barbare. Je crois que la vraie fidélité eſt une exacte obſervance des loix de la raiſon & de la juſtice, plutôt qu'un ſervile eſclavage. Que Sully paroît fidele quand il déchire la promeſſe de mariage qu'avoit fait Henri IV!

tout son argent? — Non, certes, nous n'abusons point ainsi de l'espérance crédule des hommes. Nous ne levons pas sur la partie indigente des citoyens un impôt aussi cruellement ingénieux. Le misérable qui, fatigué du présent, ne pouvoit vivre que dans l'avenir, portoit le prix de ses sueurs & de ses veilles dans cette roue fatale d'où il attendoit toujours que la fortune devoit sortir. La main de cette cruelle déesse trompoit chaque fois sa misere. Le desir vif du bien-être l'empêchoit de raisonner, et quoique la fripponnerie fût palpable, comme le cœur est mort à la vie avant que de mourir à l'espérance, chacun imaginoit devoir être à la fin traité en favori. C'étoit l'épargne du peuple indigent qui avoit bâti ces superbes édifices où il venoit mendier sa vie. Le luxe des autels étoit son ouvrage : à peine y étoit-il admis. Toujours étranger, toujours repoussé, le pauvre ne pouvoit s'asseoir sur cette même pierre qu'il avoit fait tailler : des prêtres richement gagés habitoient l'arche qui devoit, du moins dans l'équité, lui appartenir & lui servir d'asyle (13).

(13) Les nations commencent & finissent par l'indi-

CHAPITRE XLII.

Du Commerce.

Il me semble par ce que vous m'avez dit, que les François n'ont plus de colonies dans

---

gence : elle accompagne leur berceau, elle les attend à leur décadence.

La foule des nécessiteux amene imperceptiblement la plupart des désordres que l'on attribue à d'autres causes. La source des révolutions est cachée dans cet ulcere presqu'incurable qu'on appelle la mendicité, & qui afflige aujourd'hui plus ou moins les plus beaux empires de l'Europe. La France est peut-être le pays de la terre où le plus grand nombre d'hommes manquent des objets de premiere nécessité. Que de pauvres dans un si riche royaume ! Et qui ne sent que ceux qui sont pressés par la faim & la nécessité, ne peuvent qu'être en tout temps de dangéreux citoyens.

Point de vertus dans la misère ; elle conseille trop la bassesse & le vice ; on a voulu réprimer violemment la mendicité ; on n'a fait que mettre à mort une foule de victimes.

La rotation du corps politique écrase un grand nombre d'individus : les richesses qui chaque jour se concentrent dans les mains qui tiennent déja l'or, font de nouveaux pauvres. Il seroit temps de remédier à ce

ſe nouveau monde, & que chaque partie de l'Amérique forme un royaume ſéparé, quoique réuni ſous un même eſprit de légiſlation ? — Nous ſerions biens extravagants de vouloir porter nos chers compatriotes à deux mille lieues de nous. Pourquoi nous ſéparer ainſi de nos freres ? Notre climat vaut bien celui de l'Amérique. Toutes les productions néceſſaires y ſont communes, & de nature excellente. Les colonies étoient à la France ce qu'une maiſon de campagne étoit à un particulier : la maiſon des champs ruinoit tôt ou tard celle de la ville.

Nous connoiſſons un commerce ; mais ce

déſaſtre, en veillant au prix des denrées de premiere neceſſité : car le journalier, l'artiſan, le manœuvre ſont toujours à la veille de mendier leur pain, & enſuite comment celui qui ne connoît que le mal phyſiquè ſe porteroit-il au bien moral !

L'homme d'état, attentif à ce fléau plus ſourd que la guerre & la peſte, & qui mine les générations actuelles en les faiſant périr dans les inexprimables angoiſſes d'un lent déſeſpoir, attachera au mot *propriété*, ſi cher à la claſſe opulente & inhumaine, un ſens tout différent de celui qu'il doit avoir, ſi la cupidité des riches a corrompu les idées attachées à ce mot, il rectifiera ce que ce ſens pourroit avoir de dangereux.

n'est pas l'échange des choses superflues. Nous avons sagement banni trois poisons physiques dont vous faisiez un perpétuel usage : le tabac, le café & le thé. Vous mettiez une vilaine poudre dans votre nez, laquelle vous ôtoit la mémoire, à vous autres François qui n'en aviez presque point. Vous brûliez votre estomac avec des liqueurs qui le détruisoient, en hâtant son action. Vos maladies de nerf, si communes, étoient dues à ce lavage efféminé qui emportoit le suc nourricier de la vie animale. Nous ne pratiquons plus que le commerce intérieur, & nous nous en trouvons bien : fondé principalement sur l'agriculture, il est le distributeur des aliments les plus nécessaires, il satisfait les besoins de l'homme, & non son orgueil.

Personne ne rougit de faire valoir son champ par lui-même, de porter la culture des terres au plus haut degré de perfection. Le monarque lui-même a plusieurs arpents qu'il fait cultiver sous ses yeux : & l'on ne connoît point cette classe de gens titrés dont l'oisiveté étoit l'unique emploi.

Le trafic étranger fut le vrai pere de ce

luxe destructeur, qui produisit à son tour l'épouvantable inégalité des fortunes, & qui fit passer dans les mains d'un petit nombre tout l'or de la nation. C'étoit parce qu'une femme devoit porter à ses oreilles le patrimoine de dix familles, que le paysan opprimé cessoit d'être propriétaire, vendoit le champ de ses peres, & fuyoit en pleurant le sol où il ne trouvoit plus que la misere & l'opprobre : car les monstres insatiables, qui accumuloient l'or, alloient jusqu'à mépriser les malheureux qu'ils avoient dépouillés (1). Nous avons commencé par

(1) Je ris de pitié en voyant donner tant de beaux projets de politique sur l'agriculture & la population, tandis que les impôts, plus énormes que jamais, achevent d'enlever au peuple le prix de sa sueur, & que les grains sont augmentés par le monopole de ceux qui ont entre leurs mains tout l'argent du royaume. Faut-il encore crier à ces oreilles superbes & endurcies : Liberté entiere, absolue du commerce & de la navigation, diminution d'impôts ; voilà les seuls moyens qui pourront nourrir le peuple & empêcher la plus prompte dépopulation dont nous voyons déja les commencements. Mais, hélas ! le patriotisme est une vertu de contrebande. L'homme qui ne vit que pour soi, qui ne pense qu'à soi, qui se tait & détourne les yeux, de peur de frémir, voilà le bon citoyen ; on loue même

détruire ces grosses compagnies qui absorboient toutes les fortunes particulieres, anéantissoient l'audace généreuse d'une nation, & portoient un coup aussi funeste aux mœurs qu'à l'état.

Il pouvoit être très-agréable de prendre du chocolat, de savourer des épices, de manger du sucre & des ananas, de boire la crême des Barbades, de vêtir les étoffes brillantes des Indes : mais, en vérité, ces sensations étoient-elles assez voluptueuses pour nous fermer les yeux sur l'assemblage des maux inouis que notre mollesse éveilleroit dans les deux hémispheres ? Vous alliez briser les nœuds sacrés du sang & de la nature sur la côte de Guinée. Vous armiez le pere contre le fils, et vous prétendiez au

sa prudence & sa modération. Pour moi, je ne puis me taire, je dirai ce que j'ai vu : c'est dans la plupart des provinces de la France qu'il faut venir pour voir des peuples au comble de l'infortune. Voici en 1770 le troisieme hiver de suite où le pain est cher. Dès l'an passé la moitié des paysans avoit besoin de la charité publique, & cet hiver y mettra le comble, parce que ceux qui ont vécu jusques ici en vendant leurs effets, n'ont plus actuellement rien à vendre. Ce pauvre peuple a une patience qui me fait admirer la force des loix & de l'éducation.

nom de chrétiens, au nom d'hommes. Aveugles & barbares ! vous ne l'avez que trop appris par une fatale expérience. La soif de l'or, exaltée dans tous les cœurs ; l'avidité, faisant disparoître l'aimable modération ; la justice & la vertu, mises au rang des chimeres ; l'avarice pâle, inquiete, fillonnant les déserts de l'océan, peuplant de cadavres le vaste fond des mers ; une race entiere d'hommes vendus, achetés, traités comme les animaux de la plus vile espece ; des rois devenus marchands, ensanglantant le globe pour le drapeau d'une frégate ; l'or, enfin, sortant des mines du Pérou comme un fleuve brûlant, coulant en Europe pour dessécher par-tout sur son passage les racines du bonheur, & après avoir tourmenté, épuisé la race humaine, aller s'engloutir pour jamais dans les Indes, où la superstition enfouit d'un côté dans les entrailles de la terre ce que l'avarice en arrache de l'autre avec effort. Voilà le tableau fidele des avantages que le commerce extérieur a produits au monde (a).

(a) L'avarice a pris le nom de commerce, elle ne parle que de la communication des deux mondes ; mais

Nos vaisseaux ne font plus le tour du globe pour rapporter de la cochenille & de

---

cette communication est nouvelle. Les portes de l'Amérique ne sont ouvertes que depuis deux siecles & demi : le système moderne n'a vu que cette correspondance qui n'entroit pas dans le plan de la nature, puisqu'elle a séparé les deux hémispheres par des mers immenses. Si la nature eût voulu que des peuples éloignés travaillassent ensemble, elle leur eût donné une langue universelle, afin qu'ils s'entendissent. Il paroît que le vœu de la nature est que chaque société particuliere forme un monde séparé. L'idiôme d'un peuple opposé à celui d'un autre, les mœurs, les manieres non moins dissemblables, tout démontre que les petites peuplades sont les corps politiques, véritablement organisés par la nature, & que les vastes royaumes achetent leur grandeur par des calamités sans nombre. Des maux affreux affligent ces nations superbes, & la corruption les ronge sous un vêtement magnifique.

Rien de plus grand que les liens de cette chaîne qui va à deux mille lieues chercher des richesses nouvelles : mais qu'il a fallu payer cher ces jouissances ! Une maladie corrodante & jusqu'alors inconnue est venue attaquer l'homme dans le moment où il oublie les chagrins de l'existence. Les états n'ont pu se passer les uns des autres : l'industrie d'un peuple a été asservie à celle de son voisin : des monarchies qui sembloient devoir jouir d'un grand pouvoir se sont trouvées sans puissance : les rois même, animés du bien public, n'ont pu sortir du cercle des impôts. Le signal d'une taxe a toujours créé chez son voisin une charge & ainsi réciproquement.

l'indigo. Savez-vous quelles font nos mines ? quel eft notre Pérou ? C'eft le travail &

L'œil de l'adminiftration n'a pu embraffer qu'avec peine la grande famille. La monarchie qui tire fon origine de l'image d'un pere qui gouverne fa maifon, convenable à une certaine étendue, eft devenue gigantefque ; elle n'a pris un air de grandeur que pour mieux voiler la mifere de la nation : le fafte des cours a été le gage de la pauvreté publique : il y avoit autrefois des provinces féparées & point de royaumes ; il y a eu des royaumes & plus de provinces, c'eft-à-dire qu'elles ont été defféchées, & que la vie leur a manqué. Ces ulceres politiques & rongeurs fe font cachés derriere les couronnes ; l'adminiftration n'a pu étendre fes foins ni porter fes regards fur ces parties éloignées, qui n'ayant plus le droit de fe gouverner elles-mêmes, ont attendu l'ame qui leur manquoit.

Les guerres de commerce ont eu pour but d'augmenter un trafic qui ne peut fleurir que pendant la paix. Les négocians, pour quelques vaiffeaux interlopes, ont obligé les rois à rougir de fang toutes les mers. Un coup de canon, tiré dans un monde, porte fon explofion dans l'autre. Des guerres locales devinrent univerfelles, & les princes modernes eurent quelquefois la phyfionomie de pirates. A leur exemple, les particuliers fe firent la guerre ; & l'on ne fait encore fi le nom de *flibuftier* appartient à une troupe d'affaffins ou à un peuple de héros.

La marine marchande commandoit l'exiftence d'une marine militaire. Ainfi les fouverains trouverent l'art d'affeoir la guerre fur les deux éléments, de la faire-

l'induftrie. Tout ce qui fert à la commodité, à l'aifance, aux intentions directes de la na-

---

regarder comme un état naturel, & leur puiffance fut double. La marine militaire fut jaloufe de la marine marchande. On vit naître une nouvelle efpece d'hommes, efpece amphybie, fans parents, fans femmes, fans patrie, fuperftitieux & blafphémateurs, durs & féroces, courant les mers, mourant du fcorbut, ayant les flots pour fépulture.

La machine politique, foumife à un double mouvement, devint plus compliquée; les affaires générales ou extérieures l'emporterent de beaucoup fur les affaires proprement nationales; & la politique du cabinet fut, pour ainfi dire, hors de l'état & jamais dans l'état. Cette guerre portée fur l'un & fur l'autre élément, fervit de prétexte à l'augmentation des impôts. L'or monta dans la main des potentats de l'Europe, qui firent le monopole de diverfes branches de commerce. L'inquifition fifcale éleva fa tête hideufe. Les états portant leur ambition au-deffus de leurs facultés, tenterent les prêteurs à l'appât d'un intérêt exhorbitant: l'attrait du gain l'emporta fur le danger, les prêteurs accrurent la dette nationale, fachant très-bien qu'elle ne feroit jamais acquittee. Le mot *crédit* fut un pivot du gouvernement, & la maffe des richeffes numéraires, circulant en Europe, rendit pauvre tout-à-coup la nombreufe claffe des cultivateurs. L'efprit de calcul s'empara des cours & retrécit les ames. Le miniftre fut un agioteur perpétuel; les républiques qui prêterent aux monarchies, fe trouverent dans leur dépendance,

ture, eſt encouragé avec le plus grand ſoin. Tout ce qui tient au faſte, à l'oſtentation, à la vanité, à ce deſir puéril de poſſéder excluſivement une choſe de pure fantaiſie, eſt ſévérement proſcrit. On jette à la mer

---

parce que celles-ci pouvoient les ruiner au moindre mécontentement.

Le luxe fut la *divinité* de l'Europe : on lui ſacrifia juſqu'à la vertu, pour obtenir ſes faveurs : on lui offrit ſes capitaux, & l'on fruſtra ſa poſtérité pour accumuler des jouiſſances.

Les manufactures abſorberent les agriculteurs ; & le robuſte payſan quitta le champ qu'il cultivoit, pour énerver ſon corps dans un attelier.

On vit dans les cités une foule d'hommes qui, déchargés du ſoin pénible de pourvoir à leurs beſoins, ne ſongerent plus qu'à plaire aux femmes dans le cercle étroit de la ſociété. De-là naquit la race de ces hommes frivoles, dont tout le mérite eſt dans le jargon, qui juge tout ſans rien ſentir.

D'autres joignirent la baſſeſſe de l'ame à la pareſſe du corps, mendierent leur ſubſiſtance qu'ils auroient pu ne devoir qu'au travail. On vit l'aſpect hideux de la nature humaine avilie & dégradée.

Les infernales richeſſes du Potoſe changerent le ſyſtême de l'Europe. La ſoif de l'or prit la place de la chevalerie ; toutes les idées ſe tournerent vers l'or ; l'ame perdit ſon énergie ; la jeuneſſe abandonna les exercices ; l'éducation devint efféminée ; les vertus chevalereſques diſparurent.

ces diamants perfides, ces perles dangereuſes, & toutes ces pierres bigarrées qui rendent les cœurs durs comme elles. Vous penſiez être très-ingénieux dans les raffinements de votre molleſſe : mais ſachez que vous n'avez donné que dans le ſuperflu, dans l'ombre de la grandeur; que vous n'étiez pas même voluptueux. Vos inventions futiles & miſérables ſe bornoient à la jouiſſance d'un ſeul jour. Vous n'étiez que des enfants amoureux d'objets brillantés, incapables de ſatisfaire à vos vrais beſoins, ignorant l'art d'être heureux, vous tourmentant loin du but, & prenant à chaque pas l'image pour la réalité (3).

(3) Les économiſtes n'ont-ils pas fait adopter leurs illuſions au gouvernement? Ils lui ont dit, ils lui ont perſuadé de troquer du bled contre de l'or, oubliant que le bled eſt un cinquieme élément, que l'abondance de cette denrée ne peut être qu'avantageuſe, que l'intempérie des ſaiſons amenant la diſette, il faut des greniers d'abondance. Oui, il en faut pour rendre l'abondance fixe & durable, pour aſſurer la vie des citoyens, pour empêcher l'enchériſſement d'une denrée dont dépend la vie de l'homme. Le nom de ces économiſtes, qui ont donné aux monopoleurs le ſignal & les moyens de s'enrichir & d'amener la diſette, doit être flétri

Si nos vaisseaux sortent de nos ports, ils ne promenent point le tonnerre pour saisir,

---

dans la postérité la plus reculée. Les insensés ! ils parloient d'un bled superflu au milieu des récoltes incertaines ; & sans avoir seulement calculé s'il y avoit une quantité suffisante de bled, ils éloignoient une denrée nécessaire, comme si le retour pouvoit être aussi prompt que la sortie. Leurs détestables raisonnements mirent la France à deux doigts de la famine.

Et quel mal quand le peuple appaiseroit sa faim comme il appaise sa soif ! Rappelle-t-on l'abondance des grains avec la même facilité qu'on l'éloigne ! La vie du peuple doit-elle être précaire ! Est-il permis de l'échanger contre de l'or ! L'invigilance sur les années de stérilité, sur ce temps malheureux où la terre se refuse à la production des semences, n'est-elle pas un crime politique ! Les manufactures, les travaux publics, les arts & l'industrie ne reposent-ils pas sur le prix des grains ! C'est en les faisant consommer sur les lieux mêmes que la population sera encouragée.

Imitons la fourmi, ayons des magasins, des approvisionnements, des greniers publics de conservation.

Les économistes, du moins la plupart, me semblent avoir vendu d'une maniere plus ou moins indirecte, leur plume au gouvernement. Que ce soit leur faute ou non, ils ont excité en 1770 une commotion funeste & dangereuse : il ne falloit plus qu'une circonstance des éléments pour créer la famine sur un sol fertile, au milieu de quarante millions de bras ; & tel étoit le résultat de leurs brochures. Ce qui étoit

ſur la vaſte étendue des eaux, une proie fugitive & qui forme à peine un point per-

---

démontré ſur leurs papiers, devoit l'être, ſelon eux, pour tous les cultivateurs & les conſommateurs; mais ceux-ci ne pouvoient attendre la vérification de l'expérience, & c'étoit ſeulement une expérience que tentoient MM. les économiſtes.

Comme il s'agiſſoit de pain & de vingt millions de bouches mangeant trois fois par jour, cette expérience n'étoit pas indifférente comme celle des *ballons aéroſtatiques.* Elle devoit gonfler de nourriture, ou affamer le peuple. Hélas! le pauvre peuple n'a connu ce beau ſyſtême de quelques écrivains, enthouſiaſtes & avides de quelqu'argent, que par la famine. S'il pouvoit connoître leurs noms, il les maudiroit de bon cœur & à juſte titre.

Les économiſtes dont on a payé les pamphlets, diront: c'eſt que d'autres que nous ont entrepris de faire pour leur compte le commerce des bleds, & comme ils pouvoient le vendre & l'acheter à un prix à peu près arbitraire, ils rejetoient les erreurs & les non-valeurs ſur le peuple, forçant (choſe incroyable ſous le regne économique) l'achat des bleds pourris & des mauvaiſes farines: mais les énonomiſtes auroient dû calmer & prévoir cet énorme inconvénient. Ils ont donc occaſionné une fermentation dangereuſe, parce qu'ils n'ont pas vu la queſtion ſous toutes ſes faces; &, d'après leur ſpéculation bornée, peu s'en eſt fallu que le royaume de France ne fût une grande ferme où tous les citoyens pouvoient être regardés comme des domeſtiques à gages, qui ne travailloient que pour

ceptible

ceptible à la vue. L'écho des mers ne porte point au ciel les cris lamentables des furieux insensés qui se disputent la vie & le passage sur des plaines immenses & désertes. Nous visitons les nations éloignées : mais au lieu des productions de leurs terres, nous saisissons des découvertes plus utiles, dans leur législation, dans leur vie physique, dans leurs mœurs. Nos vaisseaux servent à lier nos connoissances astronomiques. Plus de trois cents observatoires dressés sur notre globe, vont saisir le moindre changement qui arrive dans les cieux. La terre est la guérite où la sentinelle du firmament veille, & ne s'endort jamais. L'astronomie est devenue une science importante & utile, parce qu'elle publie d'une voix magnifique la gloire du Créateur & la dignité de l'être pensant échappé de ses mains..... Mais puisque nous parlons de commerce, n'oublions pas le plus singulier qui se soit jamais fait. Vous devez être fort riche, me dit-on ;

le profit de leur maître. Ce n'étoit pas là les intentions des économistes, je le sais, mais l'erreur en matiere politique équivaut à l'ignorance.

car dans votre jeunesse vous avez dû sûrement placer votre argent à rente viagere, & sur-tout en tontine, comme faisoit la moitié de Paris. C'étoit une chose bien ingénieusement imaginée que cette espece de loterie, où l'on jouoit à la vie & à la mort, & ces accroissements qui descendoient sur les têtes chauves. Vous devez avoir de bonnes rentes. On renonçoit à pere, mere, freres, sœurs, cousins, amis, pour doubler son revenu. On faisoit le roi son héritier, & l'on s'endormoit ensuite dans une oisiveté profonde, en ne vivant que pour soi. — Ah! de quoi me parlez-vous? Ces tristes édits qui acheverent de nous corrompre, & qui trancherent des nœuds jusqu'alors respectés; ce rafinement barbare qui consacra publiquement l'égoïsme; qui isola les citoyens, qui fit de chacun d'eux un être mort & solitaire, n'a fait que m'arracher des larmes sur le sort futur de l'état. Je voyois les fortunes particulieres fondre, se dissoudre (4),

(4) Comment un gouvernement sage peut-il faire sortir d'une urne fatale cinq nombres qui dépouillent les citoyens de leur numéraire! Quel est ce monopole qui, sous le nom de loterie, désole les états! Autrefois

& la maſſe de l'opulence exceſſive s'enfler de leur débris. Mais je ſouffrois encore plus du coup fatal porté aux mœurs. Plus de liens entre les cœurs qui devoient s'aimer. On avoit armé l'intérêt d'un glaive plus tranchant, l'intérêt déja ſi redoutable par lui-même ! L'autorité ſouveraine avoit ſoumis les barrieres qu'il n'auroit jamais oſé renverſer par lui-même. — Bon vieillard, reprit mon guide, vous avez bien fait de dormir, car vous euſſiez vu les rentiers de

---

ce remede dangereux n'étoit employé que pour les maux extraordinaires; aujourd'hui on enleve périodiquement la ſubſiſtance des pauvres. On dit pour raiſon que le peuple aime le jeu, & voilà pourquoi il faudroit l'empêcher de jouer. Ce n'eſt pas d'une boîte que l'aiſance doit ſortir, c'eſt du travail. Les peuples ſeront ruinés quand on leur en fournira les moyens. Quelle indécence aux adminiſtrations de jouer un jeu où la fortune eſt de leur côté. Quelle reſſource pour une monarchie qu'un impôt ſemblable ! Eſt-ce au vice à faire entrer l'argent dans le tréſor royal ? N'eſt-ce pas un mauvais gouvernement que de frayer le chemin au déſordre public ? On connoît mal l'état lorſqu'on ne veut voir que la ville. Vous pouvez calculer la miſere d'une nation par le luxe de la capitale. Plus elle a de faſte, & plus elle eſt pauvre. Quoi de plus honteux d'ouvrir la porte aux vices, & de faire jouer les citoyens les uns contre les autres?

l'état punis de leur mutuelle imprudence. Depuis, la politique plus éclairée n'a point fait de pareilles bévues; elle unit, enrichit les citoyens, au lieu de les ruiner.

CHAPITRE XLIII.

L'Avant-Soupé.

Le soleil baissoit : mon guide me sollicita d'entrer dans la maison d'un de ses amis où il devoit souper. Je ne me fis pas prier. Je n'avois pas encore vu l'intérieur de maisons, &, selon moi, c'est ce qu'il y a de plus intéressant dans une ville. Lorsque je lis l'histoire, je saute bien des pages, mais je cherche toujours très-curieusement les détails de la vie domestique : quand je les tiens une fois, je n'ai pas besoin de savoir le reste; je le devine.

D'abord, je ne trouvois plus de ces petits appartements qui semblent des loges de fous, dont les murailles ont à peine six pouces d'épaisseur, & où on est gelé l'hiver & brûlé l'été. C'étoient de grandes salles vastes, sonores, où l'on pouvoit se prom

ner; & les toits munis d'une bonne charpente défioient les traits piquants de la froidure & les rayons du soleil : les maisons, enfin, ne vieillissoient plus avec ceux qui les avoient fait bâtir.

J'entrai dans le salon, & je distinguai à l'instant le maître du logis. Il vint à moi sans grimace & sans fadeur (1). Sa femme, ses enfants avoient en sa présence une contenance libre, mais respectueuse; & le *Monsieur*, ou le fils de la maison, ne commença point par persiffler son pere pour me donner un échantillon de son esprit (2) : sa mere & même sa grand'mere n'auroient

(1) Que notre politesse est fausse & minutieuse! que celle dont se parent les grands est odieuse & insultante! C'est un masque plus hideux que le visage le plus difforme. Toutes ces révérences, ces affectations, ces gestes outrés sont insupportables à l'homme vrai. La brillante fausseté de nos manieres est plus détestable que la grossiéreté des hommes les plus rustiques n'est rebutante.

(2) Montesquieu l'a dit : rien ne soulage plus les magistrats que l'autorité paternelle, presque méprisée de nos jours; rien ne dégarnit plus les tribunaux, rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs font toujours plus de citoyens que les loix.

point applaudi à de telles gentilleſſes (3). Ses ſœurs n'étoient point maniérées ni muettes ; elles ſaluerent avec grace, & ſe remirent à leurs occupations, l'oreille au guet ; elles ne regardoient point en deſſous les moindres geſtes que je faiſois : mon grand âge & ma voix caſſée ne les firent pas même ſourire. On ne me fit point de ces vaines ſimagrées, qui ſont le contraire de la vraie politeſſe.

L'appartement de compagnie ne brilloit pas de vingt colifichets fragiles (4) ou de mauvais goût : point de vernis, point de porcelaines, point de magots, point de triſtes dorures. En récompenſe, une tapiſ-

---

C'eſt de toutes les puiſſances, celle dont on abuſe le moins ; c'eſt la plus ſacrée de toutes les magiſtratures.

Comment s'eſt-il fait qu'un fils aujourd'hui perſiffle ſon pere, & devant le beau monde !

(3) Il eſt un libertinage d'eſprit plus dangereux que celui des ſens : c'eſt aujourd'hui le principal vice qui infecte la jeuneſſe de la capitale.

(4) Quel miſérable luxe que celui des porcelaines ! Un chat, d'un coup de patte, peut faire un dégât pire que le ravage de vingt arpents de terre.

ferie riante & amie de l'œil, une propreté ſinguliere, quelques eſtampes achevées, compoſoient un ſalon dont le ton de couleur étoit très-gai.

On lia la converſation, mais perſonne ne fit aſſaut d'idées (5). Le maudit eſprit,

(5) La converſation anime le choc des idées, leur donne un jeu nouveau, développe les tréſors de l'entendement, & c'eſt un des plus grands plaiſirs de la vie : c'eſt auſſi celui que je goûte le plus vivement. Mais dans le monde, j'ai remarqué que la converſation, au lieu de fortifier l'ame, de la nourrir, de l'élever, l'affoiblit, l'énerve. On a tout mis en problême. L'eſprit, dont on abuſe, détruit preſque l'évidence des choſes. On rencontre des panégyriſtes des plus énormes abus. On juſtifie tout. On épouſe à ſon inſu mille idées puériles & étrangeres. On dénature ſon ame par le frottement des opinions diverſes. Il y a je ne ſais quel poiſon qui s'inſinue, qui monte à la tête, qui offuſque vos idées primitives, qui ſont ordinairement les plus ſaines. L'avare, l'ambitieux, le libertin, ont une logique ſi ingénieuſe, que vous les haïſſez quelquefois moins après les avoir entendus : chacun prouve, pour ainſi dire, qu'il n'a pas tort. Il faut vîte ſe renfermer dans la ſolitude pour reprendre une haine vigoureuſe contre le vice. Le monde vous familiariſe avec des défauts qu'il préconiſe ; il vous gliſſe ſon eſprit illuſoire. En fréquentant trop les hommes, on devient moins homme, on reçoit d'eux un jour faux qui

ce fléau de mon fiecle, ne donnoit pas des couleurs menfongeres à ce qui étoit fi fimple de fa nature. L'un ne prit pas juftement le contrepied de ce que foutenoit l'autre: le tout pour briller & fatisfaire un amour-propre babillard (6). Ceux qui parloient avoient des principes, & dans le même quart-d'heure ne fe démentoient pas vingt fois. L'efprit de cette affemblée ne voltigeoit pas comme l'oifeau fur la branche; & fans être diffus & pefant, il ne paffoit pas fans aucune tranfition & fur le même ton, de scouches d'une princeffe à l'hiftoire d'un noyé.

Les jeunes gens n'affectoient point des manieres enfantines, un langage traînant ou étourdi, un air froidement fupérieur. Ils ne fe jetoient point fur des fieges, renverfés, la tête haute & le regard infolent ou ironique (7). Je n'entendis aucun propos li-

---

égare. C'eft en fermant fa porte qu'on fe retrouve, qu'on apperçoit le jour pur de la vérité, qui ne luit point parmi la foule & la multitude.

(6) Les arrêts de la pareffe font auffi injuftes que ceux de la vanité.

(7) Un joli homme en France doit être mince, fluet,

cencieux; on ne déclamoit pas triſtement, longuement, peſamment contre ces vérités conſolantes qui ſont l'appui & le charme des ames ſenſibles (8). Les femmes n'avoient plus ce ton tour-à-tour impératif & langoureux. Décentes, réſervées, modeſtes, occupées d'un travail léger & commode, l'oiſiveté n'étoit pas en recommandation parmi elles: elles ne coupoient pas la journée par la moitié pour ne rien faire le ſoir. Je fus extrêmement ſatisfait d'elles, car elles ne m'offrirent point un jeu de cartes: cet inſipide amuſement, inventé pour occuper un monarque imbécille, & conſtamment cher à la troupe nombreuſe des ſots qui, avec ſon ſecours, cachent leur profonde inſuffiſance, avoit diſparu de chez un peuple qui ſavoit trop embellir les inſtants

& n'avoir pas douze onces de chair ſur les os; il doit avoir auſſi une poitrine foible, une ſanté équivoque. Un homme fort & bien nourri paroît hideux. Il n'appartient qu'aux Suiſſes & aux cochers d'avoir une haute ſtature & une radieuſe ſanté.

(8) Le pyrrhoniſme ſuppoſe quelquefois plus de préjugés qu'un penchant naturel à recevoir les apparences de la vérité.

de la vie pour tuer le temps d'une maniere aussi triste, aussi fastidieuse. Je ne vis point de ces tables vertes qui sont un arêne où l'on s'égorge impitoyablement. L'avarice ne venoit pas fatiguer ces honnêtes citoyens jusque dans les moments consacrés au loisir. Ils ne se faisoient pas un tourment de ce qui ne doit être qu'un simple délassement (9). S'ils jouoient, c'étoient aux dames, aux échecs, à ces jeux antiques & profonds, qui offrent à la pensée une foule de combinaisons infinies & variées : ils avoient encore d'autres jeux qu'on pouvoit appeller des recréations mathématiques, avec lesquelles les enfants mêmes étoient familiarisés.

---

(9) Je redoute l'approche de l'hiver, non à cause de l'âpreté de la saison, mais parce qu'il ramene la triste fureur du jeu. Cette saison est la plus fatale aux mœurs, & la plus insupportable au philosophe. C'est alors que naissent ces bruyantes & insipides assemblées où toutes les passions futiles exercent leur ridicule empire. Le goût de la frivolité dicte les arrêts de la mode. Tous les hommes, métamorphosés en esclaves efféminés, sont subordonnés aux caprices des femmes, sans avoir pour elles ni passion ni estime.

Je m'apperçus que chacun ſuivoit ſon goût, ſans que perſonne y prêtât trop d'attention. Point de ces eſpions femelles, qui ſe vengent par l'épiloguerie de la mauvaiſe humeur qui les ronge, & qu'elles doivent tant à leur laideur qu'à leur propre ſottiſe. L'un converſoit, celui-ci déployoit des eſtampes, examinoit des tableaux, tel autre liſoit dans un coin. On ne formoit point un cercle pour ſe communiquer un bâillement qui paſſoit à la ronde. Dans la ſalle voiſine on entendoit un concert. C'étoient des flûtes douces mariées au ſon de la voix. L'aigre clavecin, le monotone violon le cédoit à l'organe enchanteur d'une belle femme. Quel inſtrument a plus de pouvoir ſur les cœurs! Cependant l'*harmonica* perfectionnée ſembloit le lui diſputer. Elle donnoit les ſons les plus pleins, les plus purs, les plus mélodieux qui puiſſent flatter l'oreille. C'étoit une muſique raviſſante & céleſte, qui ne reſſembloit en rien au charivari de nos opéra, où l'homme de goût, où l'homme ſenſible cherche la conſonnance de l'unité, & ne la rencontre jamais.

J'étois enchanté. On ne demeuroit pas

continuellement assis, cloués en la même posture dans des fauteuils, & toujours obligés de soutenir une conversation éternelle sur des riens pour lesquels on se livroit de graves disputes (10). Les personnages les plus physiques qui soient au monde, les femmes ne métaphysiquoient pas à tout propos; & si elles parloient de vers, de tragédies, d'auteurs, c'étoit en avouant que les arts qui tiennent au génie (quel que soit leur esprit) sont fort au-dessus d'elles (11).

On me pria de passer dans un salon voisin pour y souper. Tout étonné je regardai à la pendule : il n'étoit que sept heures. « Venez, me dit le maître de la maison, en me prenant par la main, nous ne passons pas la nuit à la lueur échauffante des bougies. Nous trouvons le soleil si beau, que chacun de nous se fait un plaisir de le voir

---

(10) Dans les conversations ordinaires on éprouve deux sortes d'accidents également fâcheux; n'avoir rien à dire & être forcé de parler, ou avoir quelque chose à dire quand la conversation est finie.

(11) Les femmes ne pensent jamais fortement que d'après les leçons d'un amant favorisé : & que d'hommes qui sont femmes

dardant ses premiers feux sur l'horizon. Nous ne nous couchons pas l'estomac chargé, afin d'avoir un sommeil laborieux, coupé de rêves bizarres. Nous veillons sur notre santé, parce que la gaieté de l'ame en dépend (12). Pour se lever matin, il faut se coucher de bonne heure; et de plus, nous aimons les songes légers & gracieux (13). »

Il se fit un moment de silence. Le pere de famille bénit les mets qui couvroient la table. Cette coutume auguste & sainte s'étoit

(12) La santé est au bonheur ce que la rosée est aux fruits de la terre.

(13) Heureux celui qui sait goûter le sentiment de la santé, cette paisible assiette du corps, cet équilibre, ce mêlange parfait des humeurs, cette heureuse disposition des organes qui entretient leur force & leur souplesse. Cette santé entiere, complete, est une grande volupté. Elle n'est pas sensuelle, d'accord: mais comme elle surpasse seule toutes les autres voluptés! Elle donne à l'ame ce contentement, ce calme intime & delectable qui fait chérir l'existence, admirer le spectacle de la nature, & rendre graces à l'auteur de la vie. N'être point malade, cela seul est un doux plaisir! J'appellerois volontiers philosophe, celui qui, connoissant les dangers des excès & les avantages de la modération, sauroit réfréner ses appétits & jouir sans douleur; ô quel secret!

renouvellée, & je la crois importante, parce qu'elle rappelle sans cesse la reconnoissance que nous devons au Dieu qui fait croître les légumes. Je songeois plus à examiner la table qu'à manger. Je ne parlerai point de l'éclat & de la propreté. Les domestiques étoient au bout de la table & mangeoient avec leurs maîtres : il les en aimoient davantage ; ils recevoient en leur société des leçons d'honnêteté qui fructifioient dans leur cœur ; ils s'instruisoient des bonnes choses qu'on y disoit : aussi n'étoient-ils pas insolents & grossiers, parce qu'ils n'étoient plus avilis. La liberté, la gaieté, une familiarité décente dilatoient les ames & embellissoient le front de chaque convive. Chacun se servoit & avoit sa portion vis-à-vis de soi. On ne gênoit point son compagnon ; on ne convoitoit point inutilement un plat éloigné. Celui-là eût passé pour gourmand qui auroit été au-delà de sa portion : elle étoit suffisante. Plusieurs personnes, mangent extrêmement plutôt par pure habitude que par un besoin réel (14).

(14) L'anatomie démontre que les organes de nos

On avoit su prévenir ce défaut sans recourir à une loi somptuaire.

Tous les mets dont je goûtois n'avoient presque point d'assaisonnement, & je n'en fus pas fâché; je leur reconnus une saveur,

---

plaisirs sont tous parsemés de petites éminences pyramidales; moins elles sont émoussées par l'usage fréquent des sensations, plus elles sont sensibles, élastiques, promptes à se réparer. La nature, mere attentive & tendre, les a construites de façon qu'elles conservent encore de leur ressort dans un âge avancé, lorsqu'on n'a pas detruit cette finesse requise, ce doux velouté qui les accompagnent. Il ne tiendroit donc qu'à l'homme de se ménager des plaisirs pour tous les âges. Mais que fait l'intempérant! Il dénature cette organisation précieuse; il flétrit ce tact delicieux, il le rend obtus & dur: d'être presque céleste & dévoué à des voluptés qui n'appartiennent qu'à lui, il se rabaisse au rang d'automate douloureux. Eh! quel animal, en fait de jouissances, a été plus favorisé que l'homme! Quel autre que lui admire le firmament & tout grand spectacle, distingue le coloris & la forme agréable des corps, sent les fleurs, respire les parfums, connoît les differentes inflexions de la voix, s'émeut au son de la musique, est profondement touché des moindres nuances de la poesie, de l'éloquence, de la peinture, suit les calculs de l'algebre & s'enfonce délicieusement dans les profondeurs de la géométrie, &c.! Celui qui a dit que l'homme est un abrégé de l'univers, a dit une grande & belle chose. L'homme paroît lié à tout ce qui existe.

un sel qui étoit celui que leur donna la nature, & qui me parut délicieux. Je ne trouvai point de ces aliments rafinés qui ont passé par les mains de plusieurs teinturiers; de ces ragoûts, de ces jus, de ces coulis, de ces sucs échauffants qui, raréfiés dans de petits plats fort coûteux, hâtoient la destruction de l'espece animale, en même temps qu'ils brûloient les entrailles humaines. Ce peuple n'étoit pas un peuple carnassier, qui se ruinoit pour la table & dévoroit plus que la magnificence de la nature ne pouvoit produire avec toutes ses facultés génératives. Si tout luxe étoit odieux, celui de la table paroissoit un crime révoltant: car si un riche, abusant de son opulence(15), gaspille les bien nourriciers de la terre, il faut nécessairement que le pauvre les achete chérement, & de plus, se retranche un repas.

Les légumes, les fruits étoient tous de la saison, & l'on avoit perdu le secret de faire croître dans le cœur de l'hiver des cerises

(15) Le mal-honnête homme est à coup sûr celui qu'on qualifie d'honnête homme dans le grand monde.

déteſtables. On n'étoit point jaloux des primeurs, on laiſſoit faire la nature : le palais en étoit plus flatté & l'eſtomac s'en trouvoit mieux. On ſervit au deſſert des fruits excellents, & l'on but d'un vin vieux : mais point de ces liqueurs colorées, diſtillées à l'eſprit de vin & ſi à la mode dans mon ſiecle. Elles étoient auſſi ſévérement défendues que l'arſénic. On avoit découvert qu'il n'y avoit point de ſenſualité à ſe procurer une mort lente & cruelle.

Le maître de la maiſon me dit en ſouriant : « Avouez que voilà un deſſert bien meſquin. Vous ne voyez ni arbres, ni châteaux, ni moulins à vent, ni figures en ſucre (16) Cette extravagance prodiguée, qui ne produiſoit même aucune ſorte de volupté, étoit jadis celle de grands enfants tombés en

(16) O France ! ô ma patrie ! veux – tu connoître quelle eſt aujourd'hui ta véritable gloire, l'avantage réel que tu as ſur les autres nations ? Ecoute : tu excelles dans ton induſtrie pour les modes ; elles ſont adoptées aux extrêmités du nord, dans toutes les cours d'Allemagne, dans l'intérieur même du férail, enfin dans les quatre parties du monde : tes cuiſiniers, tes confiſeurs ſont les premiers de l'univers, & tes danſeurs donnent le ton à toute l'Europe.

démence. Vos magiſtrats, qui devoient donner du moins l'exemple de la frugalité & ne point autoriſer par leur conſentement un luxe inſolent & petit; vos magiſtrats, dit-on à la rentrée de chaque parlement, s'extaſioient en peres du peuple à voir ſur une table des marmouſets de ſucre : & jugez de l'émulation des autres états à l'emporter encore ſur des gens de robe. » —— Vous n'y êtes pas, lui répondis-je, admirez notre ſavante induſtrie; on a exécuté, de mon temps, ſur une table large de dix pieds, un opéra avec toutes ſes machines, décorations, acteurs, danſeurs, orcheſtre; tout étoit de ſucre, & les changements ſe font exécutés comme ſur le théatre du Palais-royal. Pendant ce temps tout un peuple aſſiégeoit la porte, pour avoir le rare bonheur de jeter un rapide coup-d'œil ſur ce ſuperbe deſſert dont il payoit aſſurément tous les frais. Le peuple admiroit la magnificence des princes, & ſe croyoit très-petit devant eux..... Chacun ſe prit à rire. On ſe leva de table avec gaieté; on rendit grace à Dieu, & perſonne n'eut de vapeurs ni d'indigeſtion.

CHAPITRE XLIV.

Signaux.

L'ART des ſignaux remplaçoit chez ce peuple les poſtes, & épargnoit bien des écritures; il étoit d'une très-grande utilité dans les affaires de province à province, & de ſouverain à ſouverain.

On dit qu'Alexandre avec une trompette parlante ſe faiſoit entendre de toute ſon armée à la fois & en étoit compris; c'étoit là un beau porte-voix!

Ce peuple ingénieux avoit renouvellé un pareil inſtrument, & même en avoit imaginé un plus parfait encore, lequel portoit le ſon à une diſtance prodigieuſe. C'étoit le bruit du canon qu'on avoit aſſujetti à une orgue volumineuſe qui alloit frapper un écho lointain; & comme la progreſſion du ſon a un rapport avec la progreſſion de la lumiere, rien n'empêchoit qu'on ne ſe parlât d'une ville à l'autre.

Quand l'homme a frappé un coup audacieux dans un genre, il eſt naturel à l'eſ-

prit humain de reculer les limites de la possibilité : la machine aérostatique étoit faite pour que le génie inventif se déployât en tout sens.

Le progrès de la navigation étoit dû au même génie simplificateur. La perfection de l'architecture navale avoit banni ces grosses masses flottantes (1), pour y substituer des vaisseaux plus légers. Le bois de construction étoit le cedre & le cyprès des anciens. Les navigateurs de la Phénicie, avec leurs vaisseaux de cedre, avoient fait plusieurs fois le tour du monde connu (2). Ce peuple, par la savante distribution de la mâture, avoit su tirer le plus grand parti du vent; & l'on avoit écarté ces systêmes

(1) Un artiste, en lisant la bible, avoit imaginé que, pour faire un navire indestructible, il falloit prendre pour modele l'*arche de Noé*; on exécuta pieusement ce dessein, & le bâtiment fit naufrage à la premiere sortie & sans miracle.

(2) Les Phéniciens avoient établi des colonies à l'entrée de l'océan atlantique & au fond de la mer des Indes. Ils firent le tour de l'Afrique & doublerent le Cap de Bonne-Espérance, qui fut ensuite oublié pendant deux mille ans. Ils firent tous ces prodiges sans notre boussole.

exclusifs qui circonscrivent la théorie des vaisseaux.

Les voyages de *Cook* (3) au pôle austral avoient fixé la figure du globe; & l'on avoit bientôt touché à la découverte du secret des longitudes.

L'appareil formidable des vaisseaux de guerre à cent vingt pieces de canon, le faste des Bucentaures avoit disparu. Cette mâture gigantesque, qui n'étoit point en proportion avec le corps de nos vaisseaux, avoit fait place à des principes mathématiques dont il étoit résulté l'examen raisonné du mouvement des vaisseaux & de leur fillage. Au lieu de cette forêt d'arbres dont

(3) L'infortuné Cook, dont les travaux ont agrandi les limites de la terre, dans un combat obscur périt de la main d'un sauvage qui le poignarde par derriere. Il reste exhumé, & sa chair a été dévorée. Quelle triste destinée pour ce hardi navigateur, qui fit trois fois le tour du globe, qui passa les deux cercles polaires, & qui a trouvé que la croyance d'un continent austral & d'un passage praticable par le Nord à la mer du Sud devoit être regardé comme une chimere.

C'est M. Turgot qui a proposé le premier d'excepter le capitaine Cook des hostilités; & cette proposition a retenti dans toute l'Europe.

on les couronnoit, c'étoit un mobile nouveau qui les faisoit cingler, parce qu'on avoit su estimer avec précision, l'action du vent sur les voiles.

Ainsi, en étudiant la construction des triremes des anciens, de ces triremes qu'on faisoit passer par dessus les isthmes, & l'heureuse combinaison de la force des voiles avec celles des rames étant retrouvée, on maîtrisoit toujours la mer, soit dans les calmes, soit dans les tempêtes; car il est des calmes perfides pendant lesquels un vaisseau, embrasé par le soleil, se décompose; mais s'il peut voguer également par les rames & par les voiles, il n'y a plus de danger; on sauve le navire & l'équipage.

Ajoutez que dans les navigations périlleuses, au travers de mers inconnues, si des courants portent un vaisseau contre des pointes de rocher qui menacent de l'entr'ouvrir, le travail de la part des rameurs le dégage incontinent, & il échappe avec la légéreté d'une trireme du Peloponnese.

A l'exemple des Phéniciens, ces navigateurs étoient maîtres du vent par leurs voiles, & de la mer par leurs rames; ils

avoient varié les formes de leurs navires selon leur destination : enfin la marine de ce peuple étoit infiniment supérieure à la nôtre ; car nous avions trop méprisé les anciens, faute d'avoir su étudier leur architecture navale.

Le navire de course étoit le vaisseau par excellence ; le génie des artistes sembloit s'être déployé à augmenter sa légéreté ; ces bâtiments, grace à leurs carenes plates, se transportoient avec des rouleaux pardessus des isthmes. Par ce moyen des pilotes adroits passoient des régions voisines du pôle à la zone torride.

Combien de fois nos chefs d'escadre n'ont-ils pas regretté de n'avoir pas à leurs ordres un genre de vaisseaux si légers, qu'ils passassent devant une flotte ennemie, sans qu'elle pût les atteindre ; mais nos constructeurs n'avoient point lu les anciens, & attachés à la routine, (mere féconde des erreurs) ils avoient rejeté ces innovations heureuses qui donnent à l'art tout son développement (4).

(4) Tout ce qui rapproche les nations, doit tourner

CHAPITRE XLV.

Christianisme.

L'ESPRIT du christianisme ordonne, je crois, de regarder comme freres tous les hommes, sous quelques gouvernements qu'ils vivent, & quelque culte qu'ils professent.

Les chrétiens de toutes les communions avoient quitté les bannieres de Pierre, de Luther & de Calvin, pour se réunir sous l'étendard *de Christ ;* ils n'avoient plus désormais qu'un symbole, qu'un culte & qu'une église. Un digne chef de l'église

au profit du genre humain. La navigation ne fait connoître que les peuples riverains ; le manque de grandes routes dans plusieurs contrées du globe empêche la communication nécessaire. Voici que l'homme s'est ouvert une route à travers un élément impraticable jusqu'à nos jours. Un navire ailé nous portera dans les airs. Bientôt les nations ne seront pas plus séparées par les déserts & par les montagnes, qu'elles ne le sont depuis l'expédition des Argonautes par les fleuves & par les mers.

romaine

romaine avoit opéré le rapprochement desiré de toutes les sectes chrétiennes. Eh ! quel spectacle que celui de toutes les nations, adressant dans la même langue les mêmes hymnes à l'Etre suprême (1) !

(1) L'esprit humain demande à être guéri insensiblement de ses erreurs ; mais c'est l'opinion qui doit combattre l'opinion.

Quelles sont les idées qu'il faut sur-tout ménager & qui demandent un génie circonspect ! Ce sont les idées religieuses. Il n'y a rien de plus précieux à l'homme que sa religion ; il regarde le droit de la professer comme le premier de tous. Sa croyance qui lui est chere est un bien qui lui appartient. Il est quelquefois plus cruel de le troubler dans cette propriété, que de lui ravir son propre héritage. On l'a vu immoler ses propriétés les plus néceſſaires pour le maintien de sa religion.

Il faut donc respecter la religion de chaque homme dès qu'elle n'est ni turbulente, ni persécutrice. On peut la placer au rang des autres biens ; ainsi le ridicule que l'on veut répandre sur des rits & des cérémonies, auxquels un grand nombre d'hommes se complaît, est une injure faite à leurs personnes ; & les proclamateurs de la liberté doivent regarder comme un attentat tout ce qui gêne la liberté humaine.

La religion s'épurera d'elle-même par le progrès de la philosophie, & l'on voit en effet la superstition s'éloigner de jour en jour. Si l'on vouloit frapper celle-ci d'une maniere trop violente, on risqueroit de blesser du même trait la morale qui la tient étroitement

CHAPITRE XLVI.

Théocratie.

Tous les gouvernements religieux avoient disparu de dessus la terre, comme les gouvernements despotiques. Et là-dessus, un vieillard m'entretint en ces termes.

---

embrassée. Il faut attendre qu'elle se sépare, & c'est ici qu'il faut trembler ; car en voulant guérir, on peut tuer ; & qui ne sera pas circonspect, lorsqu'il s'agit d'ôter à l'homme la portion la plus précieuse de son existence ?

L'homme s'attache avec fureur, en fait de religion, à ce qu'on lui interdit ; la persécution fait les martyrs, les martyrs engendrent les sectes ; & voilà l'imagination des hommes exaltée pour des siecles.

La guerre civile s'embrase plus pour des opinions chimériques, que pour repousser le joug des impôts. Elle défend mieux les droits de la superstition que les droits de l'homme. La superstition lui paroît plus chere que tout le reste ; mais l'impératrice de Russie a dit un mot admirable : *il n'y a plus de secte dans un état dès que l'œil du souverain cesse de l'appercevoir.*

Voilà ce que ne savoit pas la partie qui gouvernoit lors de la révocation de l'édit de Nantes. On avoit oublié tous les principes de la raison & de l'expérience; on ne devroit pas même se vanter d'avoir de la piété

Le Théocrate domine l'homme entier ; il veut soumettre tous ses sujets à ses opinions ; il croit avoir une sagesse & une vertu particuliere.

Les sentiments religieux une fois établis au milieu d'un peuple, ont une force supérieure à celle de tous les autres sentiments publics. Les peuples féroces, abrutis & asservis, sont ordinairement les plus fanatiques.

Le despotisme religieux s'est établi chez les Tartares, les Péruviens & les Japonois. Cela se fit dans le temps où ces peuples étoient le plus soumis au joug de l'ignorance. Plusieurs princes ont voulu réunir l'empire & le sacerdoce dans la même

La religion se félicitoit d'un triomphe imaginaire, & le royaume étoit ruiné. Les maux qui ont suivi ce fatal édit sont incalculables.

L'homme d'état sait aujourd'hui que la vraie piété, tendre & compatissante, ne renonce point à son touchant caractere pour se repaître des cris du désespoir, ou des plaintes d'une conscience que l'on violente. Elle respecte trop la religion pour l'entourer de bourreaux, pour imprimer à un culte fondé sur la persuasion, les horribles profanations de la force & de la fureur. La religion perd de son empreinte sacrée dès qu'elle adopte les passions turbulentes & vexatoires.

personne. Le diadème uni à la tiare, donne au souverain la puissance la plus étendue.

De-là l'intolérance universelle. Voyez le zele des Arabes, échauffé par celui de Mahomet. Rien de plus terrible que la réunion des deux puissances dans la même personne. C'est pourquoi on voit tant d'exemples de fureurs & d'atrocités dans l'histoire de ces despotes spirituels.

Le culte des Lamas est fondé sur l'ignorance des Tartares. Quand on a pu persuader à un peuple de croire un homme immortel, le souverain s'éleve jusqu'au grade de divinité vivante. Le prêtre irrité & le despote orgueilleux se confondent dans la même personne. Comme les hérétiques sont toujours traités alors sur le pied de rebelles, ils se battent en désespérés.

Le gouvernement ecclésiastique avoit pris pour modele la forme de l'empire Romain; les idées religieuses ont l'apparence la plus imposante; un édifice religieux ne s'écroule que par sa grandeur énorme.

La monarchie religieuse est la plus dangereuse de toutes, mais elle est ordinairement troublée. Les hommes passent d'une

obéiſſance aveugle à une déſobéiſſance ſemblable.

Tous les ſiecles & tous les peuples ne ſont pas également ſuſceptibles du gouvernement religieux. L'ordre des jéſuites ayant voulu copier la conduite des papes, donna à leur général un office qui reſſembloit aſſez à celui des préfets du prétoire dans le bas empire.

La police religieuſe que cet ordre a établi dans le Paraguay, n'eſt qu'un échantillon de ce que *la ſociété* avoit deſſein d'introduire par-tout. L'entrepriſe n'ayant pas réuſſi en Europe & à la Chine, elle eut ſeulement du ſuccès en Amérique; ainſi les jéſuites voulurent joindre l'autorité temporelle à la ſpirituelle. La multitude & la variété de leurs voies détournées, firent ſouvent qu'ils s'égarerent dans le labyrinthe de leur politique, & l'on coupa le fil de leurs intrigues avant qu'ils puſſent les conduire à leur fin.

Point de deſpotiſme plus outré que le deſpotiſme religieux; l'intolérance gâte la légiſlation. Ecoutez le deſpote religieux; dès qu'on s'éloigne de ſes opinions, on

commet à son sens un acte d'impiété & de sacrilege. On est rebelle dès qu'on n'est plus croyant.

Le grand ressort du gouvernement religieux est d'éloigner tout homme qui pense, de flétrir & de rendre suspect tout ce qui respire l'esprit de recherche. C'est donc l'union la plus terrible que celle du pouvoir ecclésiastique & du pouvoir militaire; il ne reste parmi nous aucune trace de cet empire, le plus absolu dont un mortel puisse être revêtu : l'histoire de Philippe II, toujours présente à notre esprit, sera notre sauve-garde perpétuelle (1).

(1) Voyez la piece intitulée : *Portrait de Philippe second*, 1785.

CHAPITRE XLVII.

Science des Langues.

QU'AVEZ-VOUS fait, dis-je à mon voifin, de l'hébreu, du fyriaque, du grec, du chaldéen ? — Nous ne perdons pas notre temps, reprit-il, à l'étude de ces langues mortes, & qui n'ont rien de commun avec nos ufages.

La fcience des langues étend très-peu le cercle des connoiffances humaines. On confomme la plus grande partie de fa vie à furcharger la tête de mots, fans augmenter, que de très-peu, le nombre de fes idées. Ne vaut-il pas mieux avoir fept penfées à une feule langue, qu'une feule penfée en fept langues ?

L'acquifition des langues abforbe le temps, & ufe la faculté de penfer. Souvenez-vous de vos érudits : ils favoient le latin, le grec & l'hébreu, & ils ne raifonnoient pas !

On a defiré long-temps que le monde favant s'en tînt à une feule langue pour

la communication & le progrès des connoiſſances humaines; mais cela étoit vraiment impoſſible, vu la rivalité des nations. L'orgueil de chaque peuple, fondé ſur une égalité de droits, auroit voulu donner la préférence à ſon idiôme (1). Auroit-on choiſi une langue morte? Mais une telle langue eſt fixe & invariable, & n'auroit point eu aſſez de mots pour rendre toutes les idées des arts nouveaux.

Chaque ſcience parmi nous, a ſa langue propre & particuliere. Ainſi les médecins de l'Europe, de votre temps, avoient maintenu conſtamment l'uſage d'écrire en latin, ce qui faiſoit qu'ils écrivoient en général en très-bon latin.

---

(1) Le projet d'une langue univerſelle, commune à tous les peuples, ſeroit bien deſirable. Imprimer à chaque idée ſon caractere propre & incommunicable feroit diſparoître toute impropriété.

Mais lorſqu'on examine la foule d'idées & de nuances, on en apperçoit l'impoſſibilité; on pourroit s'entendre ſur quelques objets; mais les expreſſions du cœur & les termes paſſionnés manqueroient à cette langue; elle ſeroit ſeche, uniforme & déſagréable. Il faut une aſſociation d'idées pour enfanter une penſée quelconque. Le langage de la vie commune nous inſtruit plus qu'un langage technique.

L'allemand eſt aujourd'hui la langue des chymiſtes & naturaliſtes ; l'anglois, la langue des poëtes & des hiſtoriens ; l'italien, la langue des opéra ; l'eſpagnol, celle des hymnes & des odes ; le françois, la langue éternelle des romans, & celle de la politique.

Chaque ſcience ayant ſa langue, celui qui la parle (2) eſt néceſſairement doué d'une plénitude d'expreſſion ; & ſi la langue adoptée n'avoit pas aſſez de mots, rien ne nous empêcheroit d'en compoſer conformément à ſon caractere & à ſa terminaiſon. Trop de timidité là-deſſus avoit rendu la vôtre lâche & diffuſe.

Il n'y avoit, direz-vous, qu'une ſeule langue de commerce, connue ſur toute la

(2) Pourquoi les femmes, ainſi que les hommes, conſacrés à parler en public, manient-ils la parole avec plus de facilité & de graces que les autres ? Ce n'eſt pas qu'ils connoiſſent mieux la propriété des mots & la juſteſſe des expreſſions ; mais c'eſt que l'organe a été plié & aſſoupli par une longue habitude. Si les femmes parlent mieux que les hommes, ſans avoir une grande connoiſſance de la langue, ſans avoir le talent propre à l'arrangement des penſées, c'eſt encore que les mots ſervent mal les eſprits profonds ou méditatifs.

Méditerranée, mais puiſqu'il a été impoſſible de faire entrer en communication d'idée, le Turc, le Ruſſe, l'Italien, l'Allemand & nous, nous avons attribué du moins telle langue à telle ſcience.

Puis le théatre de chaque peuple, vous en conviendrez, a beſoin d'une langue qui faſſe perpétuellement alluſion aux mœurs, aux arts méchaniques & libéraux du pays. On ſent que toute langue étrangere manqueroit ſouvent de mots très-difficiles à ſuppléer. Une langue étrangere ſera toujours inſuffiſante, parce qu'elle ne rendra pas les mêmes mœurs, le même luxe, les mêmes nuances des ridicules.

Pour exceller dans une langue il faut la travailler toute ſa vie : ainſi ne vaut-il pas mieux étudier avec ſoin ſa langue natale, ou ſa langue ſcientifique, en creuſer toutes les expreſſions, & l'enrichir d'une foule de beautés neuves, que de s'attacher à des langues étrangeres, qu'on ne poſſede jamais qu'imparfaitement?

CHAPITRE XLVIII.

La grande Loi.

J'ENTENDIS crier & publier au son de plusieurs instrumens, un édit national; il étoit intitulé : *la grande Loi.* Au bout de cent années toute loi civile de police étoit abolie.

Qnoique rien ne soit plus captieux que le *préambule* d'un édit, celui-ci me parut droit & sincere; & tel étoit l'esprit qui l'avoit dicté. Je n'en ai retenu que les idées & non les mots; essayons de les rendre.

Ce qui a fait le bien-être de tel génération, est devenu une source de calamités pour la cinquieme.

Tous les établissements & les plus sages dans l'origine, s'usent par le choc des siecles. Le rôle de réformateur est pénible, mais c'est par excellence le rôle de l'homme d'état.

L'homme d'état qui n'auroit en tête que les maximes d'un gouvernement ancien, feroit, avec beaucoup de vertus, des fautes énormes en politique.

Toutes les loix dans leur origine ont été faites néceſſairement pour le bonheur des hommes ; & le légiſlateur ſans doute eut dans le temps de preſſants motifs pour les publier. Il faut donc diſtinguer celles qui peuvent convenir aujourd'hui au repos de la ſociété, d'avec celles qui ne pourroient que la troubler.

Les loix que le temps a rongées, pour ainſi dire (1), & que la vengeance voudroit réveiller quelquefois, portent le ſceau d'une eſpece de réprobation ; car le temps eſt auſſi un ſouverain légiſlateur qui abroge ce

(1) Le droit romain, ce droit étranger introduit parmi nous, & qui ne nous convenoit pas, ne devroit être regardé que comme un livre, dans lequel on pouvoit puiſer des connoiſſances pour l'adminiſtration de la juſtice. L'inſuffiſance de nos légiſlateurs a adopté ce code étranger, ſans examen, ſans reſtriction : aujourd'hui encore, privés de loix, les juriſconſultes ont un langage, un raiſonnement à part, & perſonne ne peut plus expliquer, ni défendre ſes droits, en ſe ſervant des lumieres de la raiſon, que Dieu a libéralement accordées à tous les hommes.

Un petit nombre de loix claires, préciſes, ſuffiroit pour remédier au déſordre ; mais il y a des loix qui ne ſemblent faites que pour montrer l'eſprit aſtucieux du légiſlateur.

qui eſt contraire aux intérêts de l'humanité. Si l'on vouloit reſſuſciter certaines loix antiques, il n'y auroit pas un ſeul homme qui fût à l'abri des pourſuites.

Il n'y a que ce qui eſt vraiment grand & utile qui ſurnage : le reſte eſt emporté par le torrent des ſiecles comme des fragments légers faits pour diſparoître dans l'abyme du néant.

Il eſt donc des loix qui nous ſont devenues étrangeres, & qui le deviennent chaque jour, ſoit par leur rigueur exceſſive, ſoit parce qu'elles ne ſont plus convenables aux mœurs actuelles, ſoit parce qu'elles ont été remplacées par d'autres plus avantageuſes.

Oui, on tueroit une grande partie des citoyens, ſi l'on réveilloit tout-à-coup des loix de ſang, des loix bizarres qui dorment ou dans l'oubli, ou dans le mépris.

Une loi a été publiée dans des temps difficiles ; ces temps ne ſont plus ; on n'a point ſongé à l'anéantir. C'eſt la loi, dira-t-on. Cela ne ſuffit pas, répondra une raiſon philoſophique ; il faut qu'elle ſoit

juste cette loi; il faut qu'elle soit nécessaire; il faut sur-tout qu'elle soit vivante, c'est-à-dire, gravée dans la mémoire des citoyens (2). La faire sortir toute armée de

(2) Le mépris des richesses faisoit d'un Spartiate un homme extraordinaire; le contraire fait d'un Anglois un homme entreprenant & intrépide. L'un n'étoit point sujet à la corruption; l'autre vit intacte au milieu d'elle. Tous deux également attachés & à l'excès & à la gloire de la patrie, ils semblent vivre d'aliments contraires & néanmoins profitables, tant l'homme se modifie selon les lieux, les temps, les circonstances; tant la vertu se manifeste sous plus d'une forme.

Le désintéressement qui éleve l'ame, n'est point une abnégation de soi-même; mais un sacrifice porté au dépôt commun pour l'intérêt de tous, & qu'affermit l'intérêt particulier.

Lacédémone & Londres ont été florissantes par des principes opposés. Ce sont deux républiques dignes de ce nom: mais que diroit Lycurgue, s'il voyoit la liberté assise sur des monceaux d'or? il diroit: *elle tombera;* mais Lacédémone austere, pauvre, belliqueuse est tombée; & d'une chûte cent fois plus rapide que ne le fut son élevation.

Prodige non moins étonnant; ce Cromwel que l'on a craint jusqu'ici de qualifier, qui a tenu notre jugement indécis, se rendit despote pour mieux anéantir le despotisme. On le vit enchaîner sa patrie avec l'idée profonde & vaste de l'élever malgré elle, & presqu'à son insu, à la gloire & au bonheur de la liberté. Quel nom mérite Cromwel?

sa rigueur, de l'enceinte ténébreuse où elle se cachoit, ne seroit-ce pas en faire un piege mortel, au lieu d'un phare lumineux ?

Quelle seroit donc cette autorité incroyable qui commanderoit du milieu d'un siecle barbare par l'organe d'un homme décédé, & le plus souvent borné, qui commanderoit, dis-je, à un siecle tout étincelant de lumiere, & qui voudroit ployer son esprit malgré l'expérience, endurcir son cœur malgré le sentiment, & le forcer malgré la vérité ?

Aussi Montesquieu, dans la partie la plus précieuse de *l'Esprit des Loix*, a montré le vuide & l'inutilité de certaines loix, par amour même de la justice; & tel est le point de vue vraiment utile de son ouvrage. Il a écarté d'une main courageuse les frêles accessoires qui avilissoient la majesté du temple, où la justice éternelle rend ses oracles.

Ces loix antiques, & qu'il faut aller chercher dans les ténebres & la poussiere des livres, ont été quelquefois réclamées par le fanatisme & la tyrannie, par la haine,

toujours active, ou par cette fantaisie capricieuse, qui s'engoue de l'antiquité, & qui voudroit rétablir les principes décédés d'une opinion éteinte; mais l'on reconnoîtra leur physionomie effrayante & morte à la maniere dont elles peseront sur l'humanité, au dédain qu'elles respireront. Où les mœurs sont douces, les loix multipliées sont dangereuses.

C'est à l'homme en place qu'il appartient d'abattre ces monuments honteux qui subsistent encore, parce que le mépris leur a sauvé l'honneur d'être renversés. L'homme en place pourra se livrer sans crainte (3) à des idées plus raisonnables & plus douces, & écouter en ce point *l'esprit du siecle*, qui n'est au fond que la voix réunie des contemporains.

N'étoit-ce pas dans les siecles antiques un véritable malheur, que ce débordement

(3) Un législateur profond, sage, attentif à réparer les maux de sa nation; il n'y point de nom au dessus de celui-là; il n'y a point de gloire comparable à cette gloire. C'est alors que l'apothéose convient à un mortel; & quand la foiblesse humaine lui prodigue le titre de Dieu tutélaire, la reconnoissance justifie ce titre.

confus de loix prohibitives ? Toutes défendoient, aucune ne permettoit, n'encourageoit, n'exhortoit. Toujours des menaces, toujours des entraves, jamais une douce invitation (4).

---

(4) Chaque abus exige une attaque différente ; tantôt il faut porter la hache, séparer violemment & détruire d'un seul coup l'arbre empoisonné jusque dans ses racines ; tantôt il faut se contenter de répandre les germes & confier au temps le soin de les faire éclore.

Souvenons-nous toujours du mot de Solon : J'ai donné aux Athéniens, non les meilleures loix ; mais les meilleures loix possibles pour les Athéniens.

Ainsi la législation dépend visiblement des circonstances ; elle doit être mobile dans tout état qui n'est pas absolument isolé. Une opinion nouvelle, & qui devient générale ; une découverte justifie ces changements : il faut réhabiliter des institutions anciennes ; les passions violentes, ardentes, impétueuses doivent recevoir un frein ; un projet qui ne reçoit pas une prompte exécution, s'use & dépérit : les inconvénients remplacent les avantages.

Tel projet doit éclater comme un coup de foudre ; s'il est pressenti, la foule des méchants intéressés aux abus, se serre, se réunit, forme des complots invincibles. Quoi ! la vertu n'aura-t-elle jamais l'audace qui caractérise le vice ! d'où vient qu'elle manque de courage ! il en faut pour une révolution. Dès que les idées sont descendues dans les têtes, pourquoi tarde-t-on à frapper le coup régénérateur ! Si par des mé-

Toutes les loix civiles furent donc abrogées le même jour, & le nouveau code, changé d'après la volonté générale, reprit sa vigueur pour cent années seulement.

CHAPITRE XLIX.

Le Professeur d'Histoire naturelle.

J'ÉCOUTAI un professeur qui développoit une *these* sur la génération. Curieux de connoître les idées que ce peuple pouvoit avoir sur un mystere qui étonne & confond toutes nos réflexions, je prêtai une oreille extrêmement attentive. Le professeur éleva la voix & dit :

Auditeurs ! (car il n'y avoit point là de femmes) le plus incompréhensible des mysteres est dégagé d'une partie de ses voiles. C'est Spallanzani qui le premier nous a ins-

---

nagements timides; ou plutôt coupables, on laisse au mal qu'on apperçoit le temps de s'enraciner, tout est perdu, dès que l'époque fixée pour le renouvellement est passée; le flambeau allumé pâlit, s'éteint, & le dernier terme du malheur est de croire à l'impossibilité du bien.

fruit; que son nom se place honoré dans votre mémoire ! (& il montra respectueusement de la main le buste de Spallanzani.) Il vous a dit comment vous digériez, il va vous dire aujourd'hui comment vous êtes venus au monde.

Oyez des merveilles; qui que vous soyez, vous allez être étonnés.

Tous les systêmes antécédents sont brisés, ou plutôt réduits en poudre. Spallanzani a vu, voyez par ses yeux. Jamais naturaliste n'a été plus attentif, plus patient, plus vrai. Il a immolé l'amour-propre pour redire avec simplicité ce que son esprit sagace avoit découvert à la suite des observations les plus suivies & les mieux liées.

Le mystere de la génération sembloit être hors de la portée de l'homme, parce que l'homme l'examinoit, tantôt avec son imagination erronée, tantôt avec des organes imparfaits. Car qui n'a pas forgé un systême sur la cause de son origine? qui n'a pas été émerveillé de sa naissance? Le savant, l'ignorant ont également médité; & les hypotheses n'ont rien coûté jadis, ni aux Buffon, ni aux révérends peres Capucins.

Celui-ci tendant les refforts de fon imagination, faifoit un rêve poétique dans le facile repos du cabinet. L'autre vouloit communiquer avec les profondeurs de la nature, l'œil armé d'un microfcope. Mais qu'eft-ce que l'œil quand il s'arrete à des furfaces, quand il prend les premiers objets qu'il apperçoit pour le terme des chofes exiftantes?

Si des verres optiques changent la forme & la grandeur des objets, qui me dira au jufte ce qu'eft l'œil de l'homme? L'homme avoit décidé témérairement qu'il n'y a rien d'exiftant là où il n'y a rien de vifible.

Cette profondeur incalculable qui eft au-deffus de fa tête, & qu'il admet fans peine, il la nie dans ce qui eft au-deffous de lui. La divifibilité de la matiere l'effraie beaucoup plus que l'immenfité de l'efpace. Son imagination embraffe la multitude des corps céleftes dans un vuide prefque fans bornes; mais elle répugne à faifir l'infiniment petit, à defcendre dans cet autre abîme non moins profond. Au lieu d'accufer l'impuiffance de fon organe, l'homme a toujours mieux aimé immoler fon intelligence aux étroites limites de la vue.

Son intelligence avoit fait néanmoins un grand pas. Charles Bonnet en méditant avec toutes les forces de sa pensée lumineuse, avoit créé le systême de la préexistence des germes, parce que la raison le vouloit, l'ordonnoit ainsi; mais ce n'étoit là toutefois qu'une hypothese environnée des ombres les plus épaisses, lorsque Spallanzani parut, & perça les ténebres d'un rayon de pure clarté.

Ce physicien, plein de sagacité, de patience & d'audace, a tourné, a touché son sujet sous toutes les faces possibles. Il nous a fait voir que tout fœtus, soit animal, soit végétal, étoit un être organisé, vraiment organisé, mais en miniature; qu'il existoit dans son ensemble avant sa naissance, c'est-à-dire, avant son plus grand développement; qu'il n'étoit alors qu'invisible & caché à nos regards, ce qui ne l'empêchoit pas d'exister dans son inconcevable petitesse. Car enfin qu'est-ce que notre œil? Je le répete, un organe borné auquel la nature a appliqué un verre particulier, un verre illusoire, un verre de sa composition. C'est donc à l'intelligence de la tête hu-

maine, qu'il étoit réservé d'aller bien au-delà de ce que notre œil grossier pouvoit appercevoir, & Haller & Charles Bonnet avoient déja ruiné par leurs raisonnements, le trop fameux systême des molécules organiques.

L'intelligence seule auroit dû nous faire comprendre qu'un tout unique, & néanmoins si compliqué dans le prodigieux rapport de ses parties; un être qui communique avec tous les points du globle, & des globes célestes, ne pouvoit pas être le produit de deux forces séparées, ne pouvoit pas dépendre d'une injection simultanée; qu'une machine enfin si parfaite n'étoit pas l'ouvrage d'un double méchanisme.

Le métaphysicien avoit vu dans son entendement que le fœtus préexistoit, & que l'union fortuite de l'homme & de la femme ne déterminoit pas la création, mais bien le développement d'un tout harmonique. La pensée méditative s'étoit dit à elle-même, comment l'homme avec son cœur, ses arteres, ses veines, ses viscercs, ses muscles, ses nerfs, ses os, ses sens, comment une machine si admirable (dans cette multitude

de parties, dont aucune ne pourroit être essentiellement déplacée,) seroit-elle le produit ou le jet de deux mouvements aveugles? Le pere & la mere de Newton ont-ils créé véritablement cet être si important, qui devoit lier une magnifique série de rapports avec tous les autres êtres de l'univers, & qui devoit faire lire sur tous les points de la création, le nom sublime de l'Eternel, qui s'y trouve empreint?

Spallanzani a vu le premier ce que le métaphysicien avoit conçu, il a vu le fœtus préexistant, il l'a vu dans le sein des femelles avant leur fécondation. L'homme qui se retranchoit dans le pyrrhonisme, ou dans la négation, est forcé de suivre les faits amenés au grand jour, les faits incontestables, qui tous attestent que les fœtus des corps organisés, préexistent dans la fécondation, & préexistent dans les femelles.

Ainsi nous existons depuis des milliers d'années. Nous dormions tous dans les flancs de la premiere femme; nous dormions invisibles dans notre obscur berceau. L'Etre des êtres & leur législateur a créé, par un

seul acte de sa volonté, toutes les générations des êtres organisés pendant la durée de la planete où ils doivent habiter. Les générations aujourd'hui vivantes, c'est-à-dire développées sur le théatre du monde, étoient pressées dans ce que nous appellons une petitesse infinie, parce que nous prenons ce que nous ne voyons pas, pour le néant; & il y a cependant plusieurs mondes serrés & renfermés dans le monde que notre œil embrasse. Ainsi l'a voulu l'éternel architecte.

Si l'imagination est accablée de ce systême, la raison se fortifie en le méditant; la raison l'adopte. Rien n'a coûté au Tout-Puissant qui a façonné les germes dans leur petitesse incroyable, avec la même main qui a lancé dans le vuide les planetes & les soleils. Un être fini ne peut pas être la cause de sa propre existence; il a plu à la Providence éternelle d'organiser tout-à-coup toute la suite des êtres. Chaque individu a tous ses membres, tous ses organes, tous ses traits avant qu'il arrive à la lumiere; il a encore la faculté de s'assimiler par la

nourriture;

nourriture, les éléments qu'il aura élaborés, & de croître par cette assimilation.

Nous admettons qu'un enfant qui a un pied & demi de haut, deviendra un être fort, long de six pieds, portant la lance au poing, & frappant autour de lui avec un fer massif; & nous ne voulons pas que cet être d'un pied & demi, sortant des abîmes incommensurables de la nature, ait eu la petite existence qui étonne notre foible imagination.

Elle nous trompe, parce que notre œil nous trompe, parce qu'il nous fait voir l'anéantissement sur les bords de la petitesse. Faut-il rejeter une vérité, parce que notre imagination se brise contre un phénomene nouveau? N'a-ton pas vu dans l'oignon d'hyacinte, la fleur qui devoit orner nos jardins dans quatre ans? La petite graine de l'ormeau ne renferme-t-elle pas nécessairement, dans sa coque étroite, cet arbre immense, qui végétera pendant des siecles? Son bois, son liber, son écorce, ses racines, ses branches, ses feuilles, ses fleurs, ses graines, ses vaisseaux se trouvent comprimés dans la gelée végétale. La ténuité

de la lumiere, du son, des particules odorantes, la philosophie corpusculaire, enfin, ne nous avertit donc pas encore suffisamment qu'il y a d'étranges phénomenes là où l'organe de la vue cesse de nous servir?

Créons en idée une femelle gigantesque, dont les flancs arrondis égaleroient en grosseur un globe tel que celui de Saturne; alors l'œil de l'imagination apppercevant des fœtus qui auroient cent vingt-cinq pieds de long, répugneroit moins, je pense, à les voir emboîtés les uns dans les autres. Mais quoique nous appercevions distinctement la graine sans laquelle le chêne ne s'éleveroit pas, il nous en coûte d'adopter un second prodige, & nous nous refusons à considérer dans cette graine, le dépôt des arbres fœtus qui doivent se développer après le premier. La machine est organisée par une loi générale & conforme au plan de l'univers. Le microscope n'est-il pas fait pour nous donner une idée juste de la profondeur des êtres, & du développement dont ils sont susceptibles?

La nature sous son voile mystérieux a sa marche constante; ses loix cachées, con-

fondent & fatiguent notre cécité, mais sa majesté occulte n'en existe pas moins.

L'Eternel a travaillé l'infiniment petit, comme les globes resplendissants de lumiere. Il a un autre œil que celui dont il a doué ses créatures. Il a tout formé par un seul acte & d'un seul jet, il n'y a plus que des développements. Tel est le vrai systême de la génération dans sa grandeur & sa simplicité primitive. C'est Spallanzani qui a levé le voile, & qui, au lieu des romans qu'on nous donnoit, a mis sous nos yeux la démonstration de ces rares découvertes.

Spallanzani a prouvé que la copulation n'étoit pas nécessaire pour le développement des fœtus; car après la mort du mâle, la liqueur séminale conserve son énergie, & la même vertu fécondante réside dans une goutte imperceptible.

Enfin par un coup d'audace inoui, depuis l'origine du monde, ce fut Spallanzani qui le premier féconda artificiellement une chienne avec la pointe d'un pinceau affilé.

Ne tombe-t-on pas dans le silence d'admiration, quand on voit la nature offrir de si étonnants phénomenes, que le génie ou

l'extravagance n'avoit jamais osé soupçonner ?

Dieu qui gouverne l'univers par des loix durables, ne crée rien de nouveau. Le développement successif est conforme au plan initial, & acheve de lui imprimer son caractere d'unité & de grandeur. Ce n'est pas que ces êtres infiniment petits soient prodigués à l'infini, non sans doute; quoiqu'invisiblement pressés, ils ont leur terme, & la femme stérile, par exemple, finit la chaîne.

Nous existions donc avant notre naissance. Notre être figuroit plus en petit, voilà toute la différence; & sommes-nous plus grands aujourd'hui, vu l'immensité de l'espace & de la profondeur de tout ce qui nous environne? Si notre imagination est épouvantée, qu'elle s'humilie, mais qu'elle ne nie point ce qui est hors de sa portée. C'est notre œil matériel qui voudroit nous ravir l'existence précédente; touchons-là par la force de la pensé, le *moi* subsiste alors; du moins formons-nous cette objection: savons-nous si les humeurs vitrées qui composent notre œil, ne déterminent pas

une optique particuliere qui donne les apparences dont nous avons besoin ?

Non-seulement notre premiere mere nous renfermoit tous, mais encore elle nous nourrissoit tous. C'est une conséquence nécessaire, & l'idée de la circulation universelle qui descend dans les dures entrailles de la terre, sert à nous éclairer sur ce phénomene qui se trouve intimement lié à celui de l'existence.

La majestueuse profondeur de la nature, ne sauroit s'assigner. Car on ne l'enferme point dans un livre, ou dans des conceptions oiseuses. Il faut découvrir des faits. Spallanzani a suivi ses expériences sur les végétaux. Il a fait voir que la branche du prunier entée sur l'amandier, donnoit constamment des prunes ; parce que tous les fœtus des prunes qu'on doit manger sont matériellement enfermés dans la branche du prunier, & que jamais cette branche ne produira une amande.

Et que devient, (continua le professeur avec un léger sourire) que devient le monde organique imaginé par Buffon ? Il n'en reste aucune trace, de tous les systêmes

connus, c'étoit le plus extravagant. La métaphyfique l'avoit repouffé avant qu'on lui eût oppofé la nature & fes formules, & cette foule de faits réunis qui mettent dans un jour évident fon incohérence. Un être admirablement combiné, & dont la rétine eft liée à tous les points de l'univers, étoit compofé dans fon admirable économie, de mille pieces de rapport! Cette étrange hypothefe ne pouvoit que repouffer, ou affliger la raifon. Ce fyftême malheureux eft allé rejoindre celui de la formation des planetes non moins bizarre, & non moins follement audacieux.

Inftruits par la chûte de ces idées pompeufes & vaines, c'eft aujourd'hui l'efprit de patience & d'obfervation qui nous corrige de l'orgueil téméraire, qui nous ôte le defir infenfé de vouloir, les mains vuides, être l'architecte du temple de la nature. Spallanzani, fuivant & interrogeant les phénomenes eft defcendu dans fes laboratoires : il a redit ce qu'il a vu, avec cette fimplicité de ftyle, qui n'a befoin que d'offrir la vérité pour nous faifir d'étonnement, & pour occuper notre penfée en fortifiant fa clarté naturelle.

Chacun ſalua reſpectueuſement le buſte de Spallanzani, & ſe retira en diſant à voix baſſe, *ô altitudo !*

CHAPITRE L.

Terres incultes.

PAR une loi toujours ſubſiſtante & toujours reſpectée, toute terre inculte appartenoit de droit au premier occupant, qui y enfonçoit la beche ou la charrue, qui y plantoit un arbre, ou qui la défrichoit ſelon la nature ou la valeur du terrain.

Plus de ces landes que l'ignorance & la pareſſe condamnoient à une éternelle ſtérilité (1) : il n'eſt point de rocher que le

(1) La propriété du champ, c'eſt ſa culture ; l'eſprit de la loi qui établit la propriété des terres, n'a pu être autre que de payer le travail du cultivateur. Il eſt évident que la loi n'a jamais pu avoir en vue de donner à des citoyens le droit de rendre inutiles, s'ils le veulent, les terres de l'état, en ne les cultivant pas. Il paroît par-là qu'on doit perdre le droit de propriété qu'on a ſur une terre, quand on la laiſſe tomber en friche ; & le propriétaire devroit être tenu d'abandonner au premier occupant les terres qu'il auroit de

travail de l'homme ne puiſſe fertiliſer. Les anciens ont repréſenté l'agriculture ſous l'emblême d'une femme robuſte, qui plante un arbriſſeau qu'elle conſidere avec la tendreſſe d'une mere pour ſes enfants. Ainſi toute récolte dépend du degré d'amour que l'on porte à l'objet de la culture.

Un peuple, qui n'a point d'aliments, eſt ſans puiſſance; il ne s'attache pas à la terre, qui contient les germes de toutes les productions; s'il ne lui demande pas la nourriture & les fruits, abondât-il en or & en argent, il eſt toujours pauvre.

Les manufactures ne doivent paſſer qu'après l'agriculture. Les denrées ſont une richeſſe ſupérieure à celle des métaux.

Quand on ouvrira les annales du monde, on trouvera que les nations agricoles ſont à la longue victorieuſes. C'eſt à l'adminiſtration à corriger ce qu'il y a de défectueux dans le climat (2).

---

trop; car comment oſe-t-on poſſéder plus de champs qu'on n'en peut cultiver?

(2) Un genre de luxe pernicieux aux campagnes, préjudiciable à l'agriculture, c'eſt l'abus des parcs. Le propriétaire d'une belle terre veut avoir un château, &

Quand votre Colbert a cru par le seul secours des manufactures, enrichir un royaume comme la France, il s'est trompé; c'est l'agriculture qui fait naître les matieres premieres (3). Il faut le travail de l'homme pour faire fleurir l'agriculture.

---

près de ce château un grand parc; il compte pour rien les terrains qu'il ravit à l'agriculture; il fait planter des charmilles & répandre du sable sur ces vastes champs, qui produisoient de si abondantes récoltes. Le parc étant toujours attenant au château, ce sont les meilleures terres, les plus fertiles, celles qui avoient toujours été cultivées avec le plus de soin, qu'il condamne à la stérilité. Alors le laboureur pose sa charrue inutile, pour conduire le rouleau qui unit le gazon & applanit les allées. Au lieu de la faucille qui coupoit les épis, il prend la serpe qui émonde les charmilles. Les valets de la ferme courent à la ville endosser quelques livrées, & ne reviennent au village à la suite de leur maître que pour y exhaler la corruption physique & morale.

La vue d'un grand parc afflige mes regards, & je ne pense point sans douleur à la main desséchante qui a rendu ces terres infertiles.

(3) Colbert fabriqua toujours & ne créa jamais; il éleva l'édifice avant de placer l'échafaud; le manufacturier absorba le ministre, & le fabriquant l'emporta sur l'homme d'état; il fixa trop ses regards sur les arts, & ne les arrêta pas assez sur l'agriculture;

On a beaucoup parlé de la population; mais il ne s'agit pas d'une grande foule; il s'agit du bonheur.

La terre n'eſt qu'un dépôt entre les mains de ſes propriétaires. Tout homme qui a des bras & qui veut les employer, a un droit réel à la ſubſiſtance qu'il peut gagner par ſon travail.

La circulation eſt richeſſe, & la conſommation des denrées ne s'opere qu'au moyen de la circulation de l'argent.

Les avantages du commerce extérieur ne peuvent être vrais, qu'autant qu'ils ſont réciproques : il faut une concurrence égale pour que l'encouragement ſubſiſte entre tous les divers travaux & les divers produits de l'agriculture & de l'induſtrie.

O peuples prétendus policés, que vous étiez barbares, que vous étiez injuſtes, que vous étiez ignorants ! Vous avez voulu ſéparément envahir le commerce, & le commerce n'exiſte que dans une parfaite liberté : comment a-t-on cru pouvoir s'enrichir aux

un plus habile légiſlateur auroit vu la grandeur de la monarchie, repoſant ſur la reproduction des matieres premieres.

dépens de ses voisins ? Car l'un ne peut perdre que l'autre ne perde aussi. C'est lorsque chacun jouira de ses avantages naturels, que la prospérité couvrira la terre. Vouloir s'approprier forcément telle richesse particuliere, c'est être dupe, c'est imiter les sauvages du Canada qui se font entr'eux des guerres cruelles pour se disputer quelques arpents de chasse, tandis qu'ils pourroient, en cultivant leur pays, s'assurer une nombreuse subsistance.

Ainsi, lorsque pour quelques profits de commerce équivoque, les nations de l'Europe se faisoient des plaies sanglantes ; elles se ruinoient par une jalousie mal-entendue : car la paix & la liberté du commerce favorisent seules la république générale ; & l'intérêt général d'une nation ne peut être que la collection des intérêts de chaque individu qui la compose.

Le commerce extérieur n'est donc pas lui-même le grand moyen d'enrichir une nation : car comment définir les richesses, si ce n'est comme aisance. L'accroissement de la population ne doit jamais être le but direct ; qu'il ne reste aucun homme, au-

cune terre inutile, & le gouvernement sera parfait.

Troquer éternellement des denrées pour de l'argent, c'étoit une des grandes folies des nations qui nous ont précédés. Les Espagnols & les Portugais, qui possédoient les mines d'or & d'argent étoient moins riches que d'autres nations. Comment peut-on forcer les particuliers d'un état à se refuser des jouissances pour accumuler de l'argent? La découverte du nouveau-monde, jetant une prodigieuse quantité de nouvelles denrées, offertes à nos goûts & à nos besoins, a exigé depuis, dira-t-on, un plus grand nombre de gages ou de signes représentatifs de ces richesses; soit. Mais, pourquoi la Hollande fut-elle plus riche proportionnellement que l'Espagne? parce qu'il y avoit plus de travail proportionnellement en Hollande qu'en Espagne. Que l'argent sorte, il y a moins de mal que lorsque c'est la denrée. C'est le travail de ses propres habitants, qui dans un état détermine sa vraie richesse. Tout dépend de la circulation. La balance du commerce est souvent illusoire, parce que l'imagination charge ou soulage à son gré les plateaux de cette balance.

CHAPITRE LI.

Sur une question.

Et croyez-vous à l'égalité des têtes humaines ? — Non ; & l'expérience de près de huit siecles nous l'a confirmé contre votre *Helvetius*. Les hommes ne naissent point égaux en génie. Comment peut-on avancer que les hommes ont tous les mêmes dispositions, que l'inégalité extrême des talents ne dépend que des circonstances, lorsque l'on voit les influences les plus extraordinaires sortir d'une seule tête ; lorsque un seul homme entraîne des millions d'hommes ; lorsque les destinées d'un empire dépendent de l'impulsion que lui donne sa main ? Il s'éleve, il s'abaisse selon que le grand homme se montre, ou qu'il disparoît ; il donne à sa nation une supériorité incontestable, ou la fait rentrer dans l'obscurité dès qu'il l'abandonne. N'y a-t-il pas eu de différence essentielle entre le cerveau de Lycurgue, de

Cromwel (1), du lord Chatam, & le cerveau de tant d'administrateurs ineptes ?

(1) Ce Cromwel, quel bien n'a-t-il pas fait à l'Angleterre par le fameux acte de navigation ! On voit par cet acte qu'il lisoit en quelque façon dans l'avenir, démêlant dès-lors les événements les plus reculés de l'Europe. En formant le plan de cet acte, il se montre un des plus grands politiques de l'univers ; ce réglement maritime fixa pour toujours en faveur de sa nation la balance du pouvoir sur les mers. Il lia dans un seul systême toutes les branches qui devoient servir à faire un tout de la puissance d'Angleterre ; il rédigea l'esprit de la nation ; c'est la piece de politique la mieux combinée ; aucun endroit de cet acte ne porte à faux, & voilà l'ouvrage d'un seul homme ! Orateur dans un jargon mystique, mais convenable au temps, s'il prenoit le ton d'un inspiré, il eut la qualité d'un général. Après avoir harangué des fanatiques, il savoit gagner les batailles par sa valeur. Il soumit rapidement l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande.

Comment un particulier obscur fut-il maître pendant dix ans de toutes les délibérations d'un parlement éclairé ! Comment devint-il l'ame d'un corps rempli de tant de factions différentes ! Voilà l'ouvrage d'un seul homme ! Puissant dans les armées, puissant dans les communes, il se servit du parlement pour ruiner le prince, & il ruina le parlement par une cabale qu'il avoit créée.

Ce masque d'hypocrisie, dont il avoit couvert son front, il le laisse tomber tout-à-coup, & se sert du fanatisme d'un parti sanguinaire pour abolir en un jour

Les tribunaux, les légions, les hommes ſont les mêmes. Le chef change, & avec lui la fortune de l'état. Voyez la tête de Fréderic, elle eſt le ciment de ſes états; elle fait ſeule contre-poids dans l'Europe.

La gloire ou la honte des nations eſt ſubordonnée viſiblement au génie qui leur donne ſes opinions, ſes idées, qui leur inſpire ou ſa haine, ou ſon amour, ou ſes préjugés; qui les entraîne rapidement dans l'abîme ou au faîte de la gloire.

---

la monarchie & faire monter ſon roi ſur l'échafaud. Quel événement! Puis il diſſipe les pairs, aſſervit les communes, ſe joue des indépendants, & détruit cette liberté, au nom de laquelle le ſang royal avoit coulé.

Sous un titre nouveau & ſpécieux, il ſe rend le monarque le plus abſolu qui eût paru ſur le trône d'Angleterre. Quel conſpirateur! Il déguiſe ſon deſpotiſme; & ce qu'il y a de plus étonnant, il le rend utile à l'Angleterre, en préparant à ſa nation l'empire des mers; voilà l'ouvrage d'un ſeul homme!

Newton médita trente années le ſyſtême de l'univers & le trouva. Cromwel, à qui Charles I refuſa un grade militaire, dit, *je m'en vengerai*, & fit tomber la tête de ſon roi.

Le Czar, Fréderic, Cathérine II, qui de nos jours ont fait de ſi grandes choſes, viennent à l'appui de l'opinion, qui attribue à un tel homme une ſupériorité marquée ſur le génie de ſes ſemblables.

Il ne faut qu'ouvrir l'hiſtoire pour être ſaiſi de cette grande vérité ; qu'un ſeul homme influe également ſur l'univers & ſur les ſiecles ; qu'il détermine le bonheur ou le malheur des peuples ; qu'il eſt l'origine des révolutions les plus extraordinaires & les plus éloignées. Vérité grande & terrible qui doit ſaiſir d'effroi les adminiſtrateurs des empires, & leur faire meſurer leurs démarches, s'ils aiment la vraie gloire. Que n'a point perdu Louis XIV, en perdant Eugene ? Voilà en quoi l'hiſtoire eſt utile ſur-tout aux princes.

Dans les arts, l'inégalité des têtes humaines eſt encore mieux empreinte. Voyez le poëte, le peintre, le ſtatuaire, qui fatiguent une vie entiere dans les arides combinaiſons d'une médiocrité rampante. Jamais ils ne pourront s'élancer au-delà du cercle étroit que leur traça leur nature ingrate. Celui qui a du génie, à la premiere page, au premier coup de pinceau, en maniant, en détrempant l'argile, annonce qu'il eſt né pour donner la vie à toutes ſes productions.

Avez-vous vu un auteur né ſans imagi-

nation, tel que votre académicien de la Harpe, en acquérir? Douze tragédies consécutives n'offriront pas une ſcene neuve; tout ſera réminiſcence, imitation. Quel écrivain ne s'eſt pas annoncé en entrant dans la carriere à peu près ce qu'il eſt aujourd'hui? Que fait le travail opiniâtre ſans une étincelle du feu ſacré?

La nature fait tout; elle nous donne le germe du génie. Nous ſommes réduits à le développer, & jamais nos travaux, nos efforts ne franchiront les limites réelles qu'elle nous a aſſignées.

Les épreuves d'une eſtampe qui ſont les mêmes, & qui néanmoins ont chacune leur variété diſtincte, ſont l'image de la quantité illimitée des copies qui émanent d'un type commun, d'un principe individuel, eſſence de la nature, & dont le ſecret ne peut ſe montrer à nos foibles yeux.

L'eſprit des hommes reſſemble aux métaux, on y reconnoît la même différence: Ici eſt une cervelle de plomb, là elle eſt d'or, plus loin d'étaim imitant l'argent,

CHAPITRE LII.

Liquidations des dettes de l'état.

Nous avons liquidé les dettes de l'état par une opération absolument nécessaire & éminemment utile. On a prononcé enfin *l'aliénation du domaine matériel*, parce que l'expérience avoit prouvé que les simples engagements du domaine n'étoient d'aucune ressource & en occasionnoient même le dépérissement. On le laissoit dégrader; on le dégradoit, pour que le roi n'eût pas intérêt à en exercer le rachat.

Les personnes puissantes qui avoient usé de leur crédit pour obtenir à titre d'engagement des seigneuries domaniales, employoient le même crédit pour que le rachat n'en fût point exercé; d'où il arrivoit que ces ventes faites à vil prix pour un temps limité, avoient néanmoins pour les engagistes l'effet de ventes perpétuelles, sans donner ouverture au droit de mouvance envers le roi, par des mutations.

On ne sauroit trop multiplier les pro-

priétaires, conféquemment trop divifer le domaine, foit pour l'améliorer & en augmenter les productions, foit pour en faciliter les mutations, & augmenter le produit des mouvances; car c'eft la hiérarchie des refforts & des mouvances qui lie tout.

Il arrivoit encore de votre temps que les officiers du domaine, qui n'avoient pas d'intérêt perfonnel de veiller à fa confervation, le perdoient tellement de vue, qu'il devenoit facile à ces derniers de le dénaturer, & de le confondre avec leurs biens patrimoniaux.

Ainfi dépériffoient & fe perdoient les fonds d'un domaine dont les revenus étoient fuffifants autrefois aux dépenfes de la maifon royale, au foutien & à l'éclat du trône, lorfqu'il ne levoit pas encore fur la nation cette foule de contributions diverfes qui font aujourd'hui fa richeffe.

Avec un fol fertile, l'activité, l'induftrie, & tous les moyens d'être heureux, une dette immenfe rendoit nuls tous ces avantages.

L'aliénabilité du domaine une fois pro-

noncée nous donna les moyens d'accélérer la libération de l'état, les progrès de sa puissance & la félicité des peuples.

Nous avons obtenu les plus grands avantages, lorsqu'étendant la sphere de nos idées, sortant de nos langes, & secouant le joug des vieux & misérables préjugés, nous nous sommes élevés à des vues absolument nouvelles.

Les dettes du roi étoient nécessairement les dettes de l'état, puisque vaisseaux, fortifications, entretien des troupes, affaires extraordinaires, &c. provenoient des emprunts publics.

C'étoit donc une chose révoltante d'oser dire qu'un roi de France ne peut dans aucun cas se trouver obligé par les engagements que son prédécesseur auroit contractés. Car le roi ne peut s'affranchir de toutes les charges (même incommodes) dont sa propriété se trouve grevée, parce que l'argent prêté au roi son prédécesseur ayant fait la splendeur du trône & le soutien de l'état, l'état & le trône doivent assurer le paiement des intérêts des sommes empruntées, ou opérer le remboursement des capitaux.

Cela nous a paru inconteſtable, & la politique a confirmé cette fois ce que la juſtice avoit ordonné; car les prétendues loix fondamentales ſont reſpectables, tant qu'elles ne nuiſent pas aux intérêts d'une foule de créanciers légitimes, & qu'elles aſſurent à tous le repos & une ſûreté réciproque.

Les rois éclairés par un ſentiment intérieur ne ſe ſont pas prévalus d'une prérogative dont l'exercice funeſte au crédit public, à nos mœurs & à nos fortunes, auroit flétri leur gloire.

Le roi repréſente l'état & ne fait qu'un avec lui. Les loix prohibitives de l'aliénation du domaine furent pleinement révoquées. On ne pouvoit en compter d'autre que l'ordonnance de 1566, qui ſeule revêtue des formes légales pouvoit ſeule mériter le nom de loi. Le crédit de l'état fut relevé. On tripla la valeur des fonds domaniaux par le produit de leur mouvance, & conſéquemment les fonds deſtinés à la libération de la dette nationale. Ce changement hardi, mais non moins heureux, donna chaque jour au reſſort politique le plus haut degré de force & d'énergie.

Nous avons vu bien différemment que vous, & nous nous en sommes bien trouvés; parce que nous n'avons pas consulté ces jurisconsultes ineptes, qui faisoient du royaume de France une espece de ferme, & vouloient l'assujettir à de misérables petites loix de substitutions convenables à une chaumiere (1).

---

(1) L'homme d'état qui, corrompu par les idées d'un pouvoir à l'abri des variations, voudroit admettre l'injustice dans la politique, seroit bien peu éclairé. Le temps fait descendre ses plus vifs rayons dans les abîmes d'iniquités; on revient sur les événements, sur les violences, sur la mauvaise foi; on la peint de couleurs durables; ce sont des troubles perpétuels qui naissent les uns des autres; la haine & le mépris, la vengeance qui paroît foible, mais qui veille lors même qu'elle semble assoupie, tout fait effort contre l'injustice: ces hommes en place qui, au premier coup-d'œil, paroissent assez puissants pour braver les loix de l'équité, pour se soustraire à l'opinion publique, y sont soumis dans le temps encore plus que de simples particuliers; ils perdent en un jour leur crédit, leur force & leur honneur.

La fortune leur reste, répondra le lâche, soit: personne ne la leur envie; mais quand on est monté, en Europe, au gouvernail d'un empire, c'est-à-dire, quand on est parvenu au degré de richesses que donne ce rang, on n'a plus, à ce qu'il me semble, que de la gloire à acquérir, & la gloire elle-même fait meilleur

La guerre de 1757 a beaucoup nui aux intérêts de la France. Elle perdit plus d'un milliard en especes, plus de six cents mille hommes tués ou morts, par les suites d'une guerre malheureuse dans les quatre parties du monde. Son commerce fut anéanti, ses colonies furent dévastées, elle fut réduite à la douleur de faire des sacrifices immenses pour obtenir une paix devenue indispensable. Elle fut forcée de signer le traité le plus honteux. L'administration intérieure en reçut le fatal contre-coup. Gênée par l'excès de ses besoins, on vit paroître une infinité d'édits bursaux, édits qui livrant le royaume à la merci des gens de finances & à leur rapacité, ont causé tant de maux aux individus, corrompu tant de principes honnêtes (2), & élevé un si grand nombre de fortunes véritablement scandaleuses.

marché de ses faveurs aux ministres qu'aux autres hommes. Comment un homme en place, pour quelques moments de travail, ne feroit-il pas l'échange avantageux d'être proclamé par toutes les voix, & de se voir chéri & honoré de ses contemporains.

(2) Il s'est trouvé un contrôleur général des finances, insensible par caractere, cruel par principe, & peu délicat sur le choix des moyens. Les manœuvres

La France eſt donc *inruinable*, puiſqu'elle n'a pas été ruinée par cette fatale guerre

---

ſecretes, relatives au commerce des grains, dans le nombre deſquelles il y en a eu d'horribles, ont été à ſa connoiſſance, & on en a rejeté le blâme ſur lui. Il n'a pas fait une ſeule opération ſavante, & ne connoiſſoit aucun des grands moyens propres à attirer l'argent dans les coffres du roi. Quand il en avoit beſoin, il trouvoit plus court d'en prendre où il y en avoit. Il briſoit des caiſſes qui n'appartenoient pas au roi; & il remplaçoit l'argent par du papier ſans crédit, après avoir réduit des rentes en pleine paix; il ſupprima des capitaux ſans néceſſité, ſans aucun égard pour les formes établies, ſans aucun reſpect pour le droit de propriété. Il oſoit tout, parce qu'il n'étoit retenu par aucun principe d'honnêteté. Ses actions portoient avec elles un caractere d'eſcroquerie & de baſſeſſe, & l'on prodiguoit néanmoins des éloges à ſa prétendue capacité, tandis que dans ſes opérations ſi contraires au grand principe de l'adminiſtration, il n'avoit pas plus de lumieres que de probité. Ce miniſtre très-incapable, indifférent pour le bien, ne pourroit être juſtifié ſur le mal qu'il a fait: que jamais monarque n'accorde ſa confiance à un miniſtre, qui, comme ce contrôleur, faiſoit le bien & le mal avec la plus parfaite indifférence, & qui s'embarraſſoit peu que les peuples fuſſent foulés ou non, pourvu qu'il ſortît d'embarras, en violant, au non du roi, les paroles & les promeſſes les plus ſacrées.

Certains eſprits prennent l'orgueilleux deſir de s'élever aux affaires publiques pour le talent de ces grandes

qui

qui lui coûta énormément en hommes & en argent, qui mina sa population, & qui perpétua dans ses finances un état de confusion & de désordre; mais qui a dû payer les frais de cette guerre ? La nation. Dire aux créanciers de l'état : le roi seul est votre débiteur, & non pas la nation ; n'eût-ce pas été une chose injuste & propre à séparer à jamais les intérêts des citoyens des intérêts de l'état ?

CHAPITRE LIII.

Edit ancien lu publiquement.

CHAQUE année, on lisoit dans une place publique, l'édit du roi Louis XVI, *portant suppression du droit de main-morte dans ses domaines & dans tous ceux tenus*

places. Le vulgaire pense même que ce penchant annonce quelques qualités secretes. L'expérience a prouvé que ceux qui se sentoient le plus cette ambition indiscrete, aimoient mieux les richesses que la gloire, & que ce sont les hommes qui sont loin des affaires, qui savent mettre un prix à l'estime de leurs concitoyens, & gémir de l'inutilité de certaines vertus à certaines époques de l'histoire des nations.

par engagement, & abolition générale du droit de suite sur les serfs & main-mortables.

Cet édit, daté du mois d'août 1779, étoit devenu inutile par la nouvelle constitution; mais il servoit à prouver que dans le siecle le plus soumis aux vieux & déplorables préjugés, un monarque éclairé s'éleve au-dessus des mauvaises coutumes, & fait un grand bien à sa nation; car il n'appartient plus qu'à un grand roi de faire de grandes choses en un clin-d'œil, & de déraciner les vices politiques qui rongent tout un peuple.

L'humanité souffroit depuis long-temps de voir des hommes sous le joug le plus dur, obligés d'enfouir leurs talents afin de ne pas créer un mieux, dont ils ne devoient pas espérer de recueillir les fruits.

Honneur à Louis XVI d'avoir formé l'heureux projet d'abolir un usage si barbare, introduit dans les premiers temps de la monarchie, & qui contrastoit si fort avec le nom de *Francs*, originairement donné aux François! Cet usage ne vint certainement pas des Romains, qui ne connurent jamais ce que c'étoit que fiefs, & qui avoient trop

à cœur les progrès de l'agriculture, pour lui donner de pareilles entraves. L'ascendant des premiers moines, la violence des premiers seigneurs de fief; voilà l'origine de ces droits abusifs. Qui le croiroit ? Le fanatisme les diminua considérablement; les croisades, *ces guerres saintes sans piété*, furent l'époque de beaucoup d'affranchissements, & c'est le seul bien qui en soit revenu à l'état. Louis le Hutin, par un édit de 1315; Philippe, duc de Bourgogne, par une ordonnance 1424; Léopold, duc de Lorraine, par un édit de 1711, ont été les premiers à briser les chaînes des serfs de leur domaine. Il étoit réservé à Louis XVI de consommer ce glorieux ouvrage.

Ce grand exemple a engagé successivement les seigneurs à l'abolition du droit de servitude dans leurs domaines. Les ordres religieux furent les derniers à suivre l'exemple; mais enfin ils y vinrent. Cette révolution heureuse dans presque touts les ordres de l'état, un mot émané du trône l'a opérée; parce que le souverain sera toujours fort & puissant, tant qu'il frappera les abus invétérés, de concert avec l'opinion publique.

Cette époque mémorable & qui faiſoit empreinte dans les faſtes de la monarchie Françoiſe, étoit conſidérée comme une ſorte de régénération. Enfin cet édit qui avoit paſſé de mon temps avec les ſimples témoignages de l'eſtime, étoit accueilli avec tranſport par un peuple qui en avoit connu les étonnants effets, & qui ne comptoit plus que des hommes libres uniquement ſubordonnés aux loix générales du royaume, leſquelles aſſujettiſſoient le premier citoyen comme le dernier.

Lorſqu'on eut fini la lecture, un antiquaire nous apporta une médaille d'une eſpece nouvelle, & que nous n'avions pas vue ſous les regnes de Louis XIV, de Louis XV & des rois prédéceſſeurs. Elle nous diſoit que, le légiſlateur avoit ſu être attentif à tout ce qui pouvoit propager les vertus particulieres, ainſi que les vertus grandes & patriotiques.

Cette médaille qui paſſa de main en main, & que chacun vit avec un ſentiment mêlé de plaiſir & de reſpect, repréſentoit d'un côté l'effigie de Louis XVI, & de l'autre, cette inſcription françoiſe :

Le Roi
a décoré
de cette médaille
JOSEPH CHRÉTIEN,
natif de Verſailles,
âgé de 17 ans,
qui s'eſt courageuſement
précipité ſous la glace,
& en a retiré trois enfants
prêts de périr,
le vingt-ſept décembre 1785.

Cette médaille infiniment plus glorieuſe que toutes les médailles académiques, n'avoit pas eu beſoin du paſſe-port faſtueux *à l'immortalité*, pour parvenir à un peuple qui en avoit ſenti tout le prix & toutes les conſéquences. Les médailles *à l'immortalité*, frappées au coin du pédantiſme, ou n'exiſtoient plus ou ne ſe tiroient du tiroir de quelque amateur fantaſque que pour inviter la dériſion d'un peuple ennemi né de la *phraſéologie*.

CHAPITRE LIV.

L'aérostat.

LEVANT les yeux en l'air, j'apperçus une machine immense, qui s'avançoit à pleines voiles, & qui planant à une prodigieuse hauteur au-dessus de la ville, sembloit vouloir y descendre. Chacun accourut; on braqua les lunettes; l'un crioit : *C'est le vaisseau qui vient d'Afrique. Non*, disoit l'autre, *il arrive de Philadelphie.* Pendant ces discours l'étrange vaisseau descendoit lentement de quatre mille six cents pieds de hauteur. Il aborda dans une place publique, & *huit mandarins* sortirent du char suspendu à l'aérostat. Il arrivoit de Pékin. La traversée avoit été de sept jours & demi.

Les mandarins saluerent gracieusement le peuple, & offrirent des fruits du pays, à qui voulut en prendre.

Ils présenterent ensuite des passe-ports à qui en desiroit; car ils devoient repartir sous peu de jours.

Six cents lieues de terre, du nord au sud ;

& autant de l'eſt à l'oueſt, cultivées juſques au ſommet des montagnes, ne pouvoient qu'inviter l'étranger à jouir d'un pareil ſpectacle; car la plus nombreuſe ſociété d'hommes prouve évidemment que, plus il y a de bras dans un empire, plus il eſt floriſſant.

J'avois bien vu le premier pas de cette pompeuſe navigation. J'avois vu l'homme attaché par ſon poids à la terre, & qui rampoit depuis la naiſſance du monde, s'élever en l'air, & faire de petites courſes toujours bornées, & quelquefois périlleuſes. Mais l'*homme-oiſeau*, c'eſt le nom que l'on donnoit à ces aéronautes, s'environnoit à volonté, d'un ciel ſerein & d'une lumiere pure, traverſoit le ſéjour des orages & en vingt-quatre heures changeoit de climat, en franchiſſant les diſtances qui ſéparoient les contrées les plus éloignées!

L'*homme-oiſeau*, avoit conquis en entier les régions de l'atmoſphere, & voguant dans cet océan inviſible, laiſſant l'aigle ſous ſes pieds, ſe plongeant dans les rayons du ſoleil, il avoit multiplié ſes forces, en les éprouvant contre celles du vent; il avoit connu

tous les degrés de la réſiſtance de l'air & de ſa température à différentes hauteurs, & bien loin que le vent arrêtât ſon effort, il s'en étoit aidé pour voler plus vîte & plus loin.

Le nom de l'inventeur & celui du monarque, qui avoit protégé cette étonnante découverte, n'étoient pas tombés dans l'oubli. On citoit autour de moi Montgolfier & Louis XVI, qui avoient imprimé un caractere national à ces premiers globes, à ces globes merveilleux dont les autres nations furent ſi jalouſes. Car la noble conquête que l'homme avoit faite ſur un troiſieme élément étoit due à un François & à un monarque qui n'avoit pas ſéparé ſa gloire de celle de ſon peuple.

L'intrépidité des premiers phyſiciens, qui s'emparant de la découverte, & par des moyens nouveaux, obtenant les mêmes ſuccès, avoient oſé les premiers poſer le pied dans un ſi dangereux vaiſſeau, étoient récompenſés par de juſtes éloges.

La légéreté & l'ignorance avoient dit : « Jamais l'homme ne pourra ſe diriger dans cet élément ſi mobile & ſans point d'appui,

& alors à quoi serviroit cette découverte qu'on prône avec tant d'enthousiasme. Ce n'est qu'un amusement, un enfantillage. » Ainsi l'on mettoit des bornes aux arts & à la force de l'esprit humain. Mais l'ignorance & la légéreté ont reçu un démenti formel. Cette invention extraordinaire eut ses héros, qui ne craignirent ni les dangers de la navigation, ni l'ouragan, ni la foudre, ni la chûte. La marche lente, mais sûre de la science expérimentale attribua au génie tout ce qu'il avoit osé espérer Ces esprits froids & timides, ingrats & jaloux qui arment le ridicule contre tout ce qui est grand, & s'enveloppent d'une ingrate indifférence, furent forcés de se taire, & d'effacer les mots ineptes qu'ils avoient adressés à l'homme de génie, au physicien noblement audacieux : *Tu n'iras pas plus loin.*

Le physicien du haut des airs soumis, au milieu des vents impétueux, respectant sa boussole & son gouvernail, pouvoit crier : « Tous les arts & toutes les sciences seroient rentrés dans le néant, si l'on avoit ajouté foi à tes rampantes & petites conceptions : misérable contradicteur, viens, monte, ose

faire le tour du globe avec moi, ou reste attaché à la motte de terre sur laquelle tu es né ; & quand je te considere, du sommet de mon trône, comme un insecte, ne contredis pas la nouvelle puissance que j'ai acquise ; & si tu ne la trouves pas merveilleuse, ferme l'œil & vis sur ton fumier. Talent, beau génie, grandeur d'imagination, dons particuliers, présents riches & magnifiques de la nature ; vous êtes en droit d'exiger l'admiration & d'étonner l'univers ! Vous avez fait les grands hommes en tout genre. L'univers a besoin du génie ; sans lui rien ne se fait. Il féconde tout ce qu'il touche. Le monde seroit un amas d'êtres foibles & avilis, sans ce souffle vivifiant. Otez cette foule de connoissances, & tout rentre dans l'opprobre & dans le néant.

Voilà ce que disoit à mes côtés, un homme du peuple, & il ajoutoit : Je m'embarquerai pour la Chine, l'année prochaine, dès que j'aurai marié ma fille.

CHAPITRE LV.

Court entretien sur de graves objets.

QUELLE est la situation actuelle de l'Europe ? De mon temps, à peu près, le commerce procura la découverte d'un nouveau monde, & cette découverte changea la face des choses. Il s'ensuivit un systême d'équilibre qui tendoit à balancer les pouvoirs l'un par l'autre, à mettre un frein à l'ambition, à limiter les conquêtes, à garantir à chaque état le maintien de son indépendance particuliere. Mais ce systême a rendu les guerres plus longues & plus cruelles, en rendant les forces plus égales.

Qu'est devenu la Russie dont la puissance étonna mon siecle, tandis qu'elle n'avoit point encore d'existence politique au commencement de ce même siecle. Cet empire, dans son immense étendue, touchoit à toutes les mers, & pouvoit communiquer par elles à toutes les parties des deux mondes (1).

(1) Le traité de Westphalie se conclut : les négociateurs respectifs croient avoir assuré le repos de l'Eu-

Cet empire a été coupé en deux ; une si vaste couronne ne pouvoit pas reposer sur une seule tête. — Et la Pologne ? — Elle est soumise à un monarque héréditaire ; car elle a reconnu les dangers du déplorable excès de sa liberté ; & depuis ce temps, la Pologne, avec le secours d'une administration saine & vigoureuse, est devenue un royaume florissant. — Et l'empire ottoman ? — Faute d'un sultan législateur & guerrier assez ferme pour en imposer à ses troupes, & les assujettir aux loix d'une discipline nécessaire, cet empire a été subjugué. Il s'est régénéré sous le fer de la conquête (2), &

---

rope : ils parlent d'un équilibre & se flattent de l'avoir trouvé. Aucun d'eux n'apperçoit la Russie qui s'éveille du néant ; qui dans une création subite & inattendue, anéantit toutes ces combinaisons frivoles. Ce vain équilibre est rompu par le nom seul de cette puissance.

(2) Un conquérant s'empare d'un pays à main armée, tenant de l'autre quelques parchemins pour fonder cet prétendu droit. On crie à la violence ; mais s'il rend heureux ce même pays ; mais s'il l'arrache au joug le plus insultant, aux erreurs de l'ignorance, aux fureurs de la barbarie, à un despotisme gradué, & qui épouvante à la fois le maître & les esclaves : s'il rend au plus grand nombre la liberté dont il étoit privé ; s'il,

il a fallu le génie des conquérants pour revivifier cet empire tombé en léthargie. — Et l'Allemagne ? — Les états généraux de l'Allemagne ont toujours eu foin de confidérer le corps germanique comme une république de fouverains, préfidée par un chef électif, & même amovible ; de forte que la liberté du corps germanique eft dans toute fa vigueur. Ce grand corps, pénétré des lumieres politiques les plus pures, ne fe ligue jamais en commun contre aucune autre puiffance, & conferve tous les avantages de fon fyftême politique.

établir des loix fages & bonnes, remplaçant des loix groffieres : s'il fonde une police active & vigilante à la place des défordres qui régnoient, qu'aura-t-on à lui reprocher ! La force n'a-t-elle pas été le premier titre de toutes poffeffions ? l'obéiffance volontaire des peuples, qui trouvent quelquefois un avantage à être conquis, ne fait-elle pas du conquérant un roi légitime ?

Tout pays a paffé fous plufieurs dominations fucceffives, mais la feule qui foit légitime, eft celle qui cimente l'ordre & la félicité de la nation. La poffeffion eft le droit qui abolit tous les autres, parce qu'elle devient un contrat dès qu'elle n'eft pas difputée. Le titre d'ufurpateur dont on le chargera, qui durera peut-être un jour, n'empêchera point, s'il a le confentement des peuples, qu'il n'ait anéanti, dans toute la force du terme, tous les droits antérieurs.

— Et les Provinces-Unies ? — Les secousses du globe, les troubles & les dépenses que lui occasionnerent son commerce avide (3), & son opulence démesurée, firent que la Hollande s'embarqua un jour pour l'Asie où elle avoit des établissements immenses & d'un produit inestimable. Elle n'existe plus, pour ainsi dire, que dans les Indes orientales. — Et l'Angleterre ? — Son admirable constitution, quelquefois ébranlée, mais jamais anéantie, fait toujours sa force & sa splendeur. Si elle a quelquefois payé cher la liberté dont elle se glorifie, elle figure toujours sur le globe comme l'état qui a su le mieux concilier tout ce qu'une législation humaine doit à la dignité de l'homme. Elle ne rivalise plus avec l'empire des lys (4). — Et la France ? — Elle

(3) C'est un marchand hollandois qui déclara devant les bourgmestres d'Amsterdam, que si pour gagner dans le commerce il falloit passer par l'enfer, il hasarderoit d'y brûler ses voiles : voilà l'esprit national fidèlement emrpeint dans cet aveu.

(4) La France & l'Angleterre ne poseront jamais les fondements d'une paix durable, que quand elles feront un traité de commerce qui les mettra à portée de don-

possede l'Egypte & la Grece, florissantes colonies. — Et l'Espagne ? — Les Espagnols enfin, ont su mettre en valeur la vaste étendue de leurs possessions : ils ont tourné leurs regards sur la culture des terres, que leurs prédécesseurs avoient négligée ; vous pensez bien qu'il n'y a plus d'inquisition. — Et le Portugal ? — Il s'est fondu tout entier dans l'Angleterre ; cette puissance lui donne ses loix, & le Portugal y a gagné ; car c'est le commerce à la longue qui unit les nations, & les rend inséparables l'une de l'autre. — Et la république des Suisses ? — L'aristocratie qui vouloit prendre le dessus, a été obligée de se réprimer elle-même. Cette nation garde tous ses sujets, & ne les vend plus au besoin ou à l'ambition des souverains ; & qu'elle étoit cette nation, si loyale en apparence, qui n'avoit d'autre objet que de se vendre au plus offrant, qui sous le nom imposant de la liberté, couroit endosser l'uniforme de la dépendance ? Quels

---

ner un libre cours au rapport que les deux nations pourroient avoir réciproquement ; quelle superbe alliance ! L'Europe se tairoit.

étoient ces hommes nouveaux ſur le globe, qui alloient aſſaſſiner de ſang-froid ceux qu'on leur déſignoit, après qu'on les avoit payés pour les maſſacrer. Ils ſe battoient contre vous comme pour vous, ſi l'ennemi les prévenoit, ou s'il leur promettoit une plus forte récompenſe.

Quel nom donner aujourd'hui à ces états qui abandonnoient ſi libéralement des troupes auxiliaires, & ſans aucun examen? Depuis quand les loix de la nature & le droit des gens ont-ils permis ce trafic honteux?

La Suiſſe retient les hommes qui naiſſent dans ſon ſein. La population n'eſt plus un déſavantage pour elle, parce que ſes enfants ont appris à mieux cultiver; & s'ils vont chez leurs voiſins, ce n'eſt plus pour vendre leur vie. — Et l'Italie? — Toutes ces petites ſouverainetés, qui avoient chacune leur politique particuliere, & des intérêts diamétralement oppoſés, ont fait enfin un corps. Le chef de la religion a mis toute ſa force dans une vigilance paſtorale; il examine attentivement les affaires générales de la politique des princes; il blâme ou il approuve, & ce prononcé, fondé ſur une

lumineuſe & profonde ſageſſe, a une force morale qui ne laiſſe pas que d'intimider le ſouverain déraiſonnable. Car en qualité de pere commun des chrétiens, la paix de l'Europe devient l'unique objet de ſes ſollicitudes.

Des rapports ſimples & lumineux ont fixé les baſſins de la balance politique dans un équilibre à peu près exact; une égale tranquillité procure à tous les états les moyens de ſe replier ſur eux-mêmes, pour perfectionner leur adminiſtration, ou pour réparer leurs pertes. Le démembrement d'un royaume ou d'une république, ſuit toujours les projets inſenſés & téméraires, parce que notre politique qui prévoit les altérations qu'un monarque extravagant pourroit occaſionner dans le ſyſtème général, fait retomber ſur lui cette ſecouſſe violente & le rend reſponſable de la rupture de l'équilibre. Toutes les voix s'élevent alors, & lui prodiguent les durables démonſtrations de la haine & du mépris.

Ce n'eſt plus le temps où l'on déploroit avec énergie le peu d'efficacité des traités, les infractions faites à la foi publique, & le

renversement de toute idée d'équilibre & de justice générale. Notre vigilance active se renouvelle toutes les fois qu'une puissance se permet d'immoler son repos à la soif d'un agrandissement injuste. L'autorité législative, également partagée entre toutes les nations, a un poids & une vigueur dont vous n'aviez aucune idée; de là une grande harmonie dans les délibérations; une force coactive pour procurer l'exécution des résolutions publiques, des ressources infinies pour lever les obstacles.

Les grandes & énormes puissances ayant reçu des bornes circonscrites, tous ces corps militaires avoient insensiblement usé les ressorts des gouvernements, & décomposé leurs principes; ils furent licenciés lorsque la force publique fit cesser cette situation déplorable où s'agitoit l'Europe quand elle avoit la frénésie d'entretenir un million de soldats portant le fusil sur l'épaule. L'Europe infectée alors des misérables principes d'une politique barbare, ne pouvoit recevoir un mouvement mesuré & uniforme, pouvoit encore moins participer à cette réciprocité universelle d'intérêt & de secours qui est

comme le lien & la sauve-garde de tous les états.

C'est dans l'anéantissement de tous ces grands corps militaires (5) qui attestoient la dégradation de l'espece humaine, que nous avons trouvé le secret de rapprocher les diverses parties de l'Europe, de raffermir celles

(5) Chaque état s'est respectivement épuisé pour pourvoir à sa défense. Toutes les forces d'un empire sont tendues en temps de paix comme en temps de guerre. Les peuples accablés, succombent sous le faix de ces grands corps militaires qui ne sement ni ne labourent & dévorent toujours. On compte en Europe près de douze cent mille hommes armés. Il faut les recruter chaque année d'un septieme au moins.

On feroit tenté quelquefois de penser que la paisible végétation est l'état naturel de l'univers ; que la vie si courte, si mêlée de peines, est une situation forcée, violente, une exception, un avantage orgueilleux que l'animal paie chérement. On diroit que le sommeil est le véritable état de la nature, & que la tranquillité auguste de tous ces êtres qui reposent, absolument soumis aux loix générales, vaut mieux que les scenes petites & bruyantes que la folie, l'ignorance & l'erreur, figurent ridiculement sur ce petit globe qui subsiste dans une majestueuse durée, tandis que les insectes qui vivent sur sa surface, s'engloutissent dans le tombeau, escortés de toutes les douleurs & de toutes les blessures qu'ils se portent l'un à l'autre.

qui flottoient, de contenir celles qui tendoient à se déplacer, d'établir entre toutes une subordination constante, & sur-tout de dégager la législation universelle des états, de cette rouille de barbarie qui en effaçoit l'auguste empreinte.

Il n'a fallu, pour opérer ce grand ouvrage, que la scission de trois grands états. La providence ayant amené cette températature, nous avons profité de l'occasion pour former un contre-poids, & le systême général en se repliant sur lui-même, a retrouvé dans le partage ou le démembrement des trop vastes états, un nouveau point d'appui pour cimenter un ouvrage immortel & digne de l'homme éclairé; il s'est fait de toutes parts un effort généreux & constant en faveur de l'équilibre européen. La place de chaque puissance y fut marquée avec plus de précision. Le sceptre fut affermi dans la main des monarques; les maux de l'anarchie & ceux de la liberté indocile & ombrageuse furent également réprimés; enfin la distrition du mouvement général se fit dans la progression qui le rend avantageux à tout e systême; & la politique ramenée à sa sim-

plicité eſſentielle, ne confondit plus ſes rapports fondamentaux, & l'intérêt d'un moment ne dicta plus de ces combinaiſons forcées qui ſéparent ce qui doit être uni, & rapprochent ce qui doit être diviſé

Toutes les nations trouverent leur avantage dans une révolution, dont l'effet principal fut de revivifier les empires en les privant de ce ſurcroît de puiſſance qui ne faiſoit qu'altérer l'équilibre, & en troubler le ſyſtême. Par-là tous les points de la grande légiſlation ſe virent en quelque ſorte rapprochés, & tous les mouvements particuliers influerent avec plus d'ordre & d'énergie ſur le mouvement général.

D'ailleurs les formes républicaines ayant gagné, avec le progrès des lumieres, tous les états, & l'Amérique étant une pépiniere de républiques, il n'y a plus de ces corps monſtrueux qu'on appelloit *puiſſances militaires*, & qui ne donnoient jamais un dédommagement effectif de ce que les victoires mêmes avoient coûté.

Cette révolution des états arrivée il y a trois cents ans, a contribué à reſſerrer les liens de la paix. Ainſi la politique long-temps

éclipſée reparut ſur la terre : elle a ſes loix conſtantes que des mépriſes particulieres rendent quelquefois inutiles ; mais tôt ou tard il faut que les loix majeſtueuſes reviennent à leur efficacité naturelle ; car l'homme étant un être ſociable, il étoit impoſſible qu'il ne trouvât point, après tant d'erreurs & de calamités, les loix ſublimes de la grande & parfaite ſociété.

CHAPITRE LVI.

Marine.

PENDANT plus de trente ſiecles, la mer fut négligée ; aucun peuple ne ſe ſervit de cet élément pour ſubjuguer l'autre. Les forces de terre déciderent de celles des empires.

Rome ne ſongea à devenir une puiſſance maritime, que quand les Carthaginois lui en eurent donné l'idée.

Le peuple qui forma le plan raiſonné de la conquête du monde, ne pouvoit ſouffrir la pratique des gens de mer, & fut étranger, pour ainſi dire, à l'océan, ne de-

vinant pas, ou sachant mal que les états qui deviennent les plus puissants, sur cet élément, se rendent les plus formidables sur l'autre.

Aujourd'hui c'est sur l'océan que se frappent les grands coups d'état.

Nous sommes familiarisés avec cet élément, lien des nations, & qui les tient toutes dans une dépendance naturelle.

Un état ne peut figurer de nos jours, que par un grand commerce; or un grand commerce ne peut être fondé que sur une grande marine.

Nous avons donc *deux cents vaisseaux de ligne;* mais nous n'avons plus aussi ce monde de places fortes, qu'il falloit entretenir par des garnisons nombreuses. Nos frontieres ne sont plus hérissées de fortifications, ce qui avoit trop multiplié les clefs du royaume.

Les branches du commerce se sont étendues, & les matelots se sont engendrés dans la même proportion.

Nous étions faits pour avoir un grand avantage sur les états maritimes; car nous sommes au centre de la navigation de l'Europe; & quel est le gouvernement dans le

monde politique qui eût autant de facilités pour ſe rendre le maître des deux mers? Nos ports de la méditerranée ſont contigus à ceux de l'Italie. Nous ſommes plus près de la Sicile & de la Barbarie que les Anglois & les Hollandois. Nos denrées peuvent être tranſportées d'une mer à l'autre par le canal de Languedoc : nous avons une quantité prodigieuſe de ports, tant ſur l'océan, que ſur la méditerranée. Notre climat eſt un des plus favorables de l'Europe pour la navigation. Un ciel doux & tempéré permet à nos vaiſſeaux d'entrer & ſortir librement de nos havres, dans toutes les ſaiſons de l'année.

Nous avons ſenti tous ces avantages ſi long-temps négligés & nous les avons enfin mis à profit.

Notre commerce avec Conſtantinople, Smyrne, le Grand-Caire, Alep, Chypre, Salonique, a contribué à former différentes branches de marine toutes conſidérables. Comme nous ſommes maîtres de la Grece & de l'Egypte, le commerce des iſles de l'Archipel & celui de la mer noire nous appartient en entier.

Cent ſoixante millions d'arpents de terre en

en quarré & bien cultivés, après avoir pourvu à la ſubſiſtance de la nation, fourniſſent des denrées au peuple à qui elles manquent, & nous employons au moins ſept milles vaiſſeaux de tranſport.

Nos vins ſont devenus la boiſſon naturelle de tous les peuples de l'Europe ; nos eaux de vie, les étrangers ne ſauroient abſolument s'en paſſer.

Nos fruits ont formé une ſeconde branche de marine, & notre ſel enfin, a ſuffi ſeul à élever ſur l'océan, une marine françoiſe formidable, parce que toutes les nations conviennent que ſa qualité eſt ſupérieure à celle des autres états de l'Europe.

Nos manufactures, nos modes, ont prévalu ; parce que nos productions ont eu conſtamment un léger, une grace, une variété qui ont intéreſſé les caprices & les fantaiſies des peuples ; car le goût univerſel prévaudra toujours ſur les réglements.

Notre population nous a permis enſuite de jeter aiſément ſur mer, cent trente mille matelots. Comme la manie des guerres capricieuſes a diſparu, que les étrangers ont goûté nos denrées, qu'elles ſont devenues

pour eux d'une abſolue néceſſité, qu'elles entrent dans tous les genres de nourriture & d'aliment, la France a joui paiſiblement de tous ſes avantages naturels. Elle a ceſſé d'entretenir à grands frais ces prodigieuſes armées de terre, & réformant un ſuperflu ruineux, elle a trouvé les moyens d'établir une réforme dans ſes troupes, proportionée au nombre des vaiſſeaux qu'elle a lancés ſur les mers.

La nobleſſe s'eſt bientôt décidée pour le ſervice de mer; & tandis que jadis les vers, plutôt que le canon de l'ennemi, détruiſoient nos vaiſſeaux de roi, confinés dans des ports de mer où ils dépériſſoient, nous n'avons pas laiſſé notre marine dans une inaction funeſte, tandis que celle de nos rivaux étoit en mouvement; nous avons agmenté nos vaiſſeaux protecteurs, & ſur-tout les vaiſſeaux marchands; car c'eſt de l'emploi du ıs grand nombre de vaiſſeaux que dé-d le plus haut degré de force d'un état aritime.

Avons-nous beſoin de vous dire que nous avons fait diſparoître les pirates algériens & tous les autres corſaires de Barbarie? car

il étoit honteux & ridicule qu'un peuple ſans marine accrochât notre navigation marchande, & que la politique des grandes nations ſe ſervît toujours de ces corſaires pour arrêter les progrès de la navigation européenne. Une bonne fois ſéveres avec eux, nous avons fait ceſſer cette piraterie qui accuſoit notre foibleſſe & décourageoit la plupart des négociants; car ſous un véritable point de vue, les négociants ſont tous freres, & le dommage de l'un va toujours au détriment de l'autre.

CHAPITRE LVII.

Le Profeſſeur en Politique.

LA perfection d'un état ſocial eſt le plus bel ouvrage de l'intelligence de l'homme; & ſa nature ne s'éleve à toute ſa dignité qu'en établiſſant l'harmonie, gage de la proſpérité de la terre, & la véritable fin d'un être doué de raiſon.

L'homme, être perfectible, ne doit-il donc pas diriger de préférence la culture de ſon eſprit vers la doctrine qui diminue

les maux de la société, & augmente la somme de son bonheur ? Ne lui importe-t-il pas de connoître les erreurs qui obscurcissent la science de la politique, & de la dégager des préjugés qui embarrassent le raisonnement ?

Qu'importe l'organisation sociale, qui n'est au fond qu'une forme extérieure, pourvu que le droit naturel protege chaque individu, pouvu que l'égalité essentielle se trouve conservée ? Et en quoi consiste cette égalité ; ce n'est ni dans la puissance, ni dans le rang, ni dans la richesse, parce que les hommes sont inégaux par nature en talent & en intelligence, en force même ? Cette égalité vraiment desirable & précieuse, consiste dans les droits qui assurent à chaque citoyen la propriété de ses biens & de ses opinions, de son industrie & de ses talents. Ainsi tout état où la félicité descendra dans les rangs inférieurs, où le repos appartiendra au dernier citoyen, sera évidemment réglé d'après la justice, de quelque maniere que le pouvoir législatif soit combiné.

Tout devient égal aux yeux de la raison

quand la sûreté est la même : elle peut dépendre, il est vrai, de loix plus fines, & qui établissent un équilibre plus parfait ; mais les loix sont toujours au pouvoir des hommes, de sorte qu'il faut juger la politique plutôt par les faits que par ces formes changeantes qui dépendent tant du caprice des événements.

L'inégalité de force des empires ne fait donc rien au bonheur intrinseque des états ; & cette prétendue balance de l'Europe étoit un rêve ministériel ; mais qui n'a pas moins occasionné l'effusion du sang pendant des siecles. Fatal exemple des préjugés qui regnent dans le conseil des rois, ou plutôt dans les plans étroits & bizarres des ignorants qui travaillent pour les ministres, & que ceux-ci accueillent.

Cette balance est tombée, d'autres préjugés ont pris sa place. Les idées de commerce mal entendues ont rallumé le flambeau de la guerre, premier désastre qui amene tous les autres, & qui n'enrichit aucun état moderne. Plus d'un esprit brouillon & inquiet, s'honorant dans une ignorance profonde du nom de politique, a pris l'or-

gueil pour génie ; il a cru que des travaux internes & obſcurs étoient le chef-d'œuvre de la méditation : le mal s'eſt fait ſans aucun bien pour le cabinet qui avoit machiné ces ſanglants ſtratagêmes, dont le réſultat n'offroit que des batailles inutiles & des combats ſans profit & ſans gloire.

Si des eſprits à la fois auſſi cruels & auſſi futiles dominoient long-temps, les ſociétés policées ſeroient plus à plaindre que les hordes errantes des humains vagabonds ; & les ténebres épaiſſes de la barbarie ſeroient préférables à ces demi-lumieres : mais l'inſtinct des rois repouſſe ces génies ſanguinaires, & il ne leur reſte dans leur exil que la honte éternelle de leur mépriſe, qui contraſte avec leurs prétentions paſſées d'autant plus ridicules, qu'elles n'ont eu ni baſe, ni plan, ni principes. On a pris pour grandeur, pour hauteur de génie, pour profondeur, ce qui n'étoit que l'emploi aveugle & opiniâtre des plus grands moyens pour n'opérer que des choſes petites & funeſtes.

Voilà ce que diſoit un profeſſeur qui traitoit publiquement les matieres les plus intéreſſantes & les plus faites pour exercer les bons eſprits.

Il ajouta dans ſa leçon les axiomes ſuivants, qu'il diviſa avec beaucoup de méthode & de clarté; je ne me ſouviens que de quelques paragraphes.

I.

L'art du gouvernement n'eſt que l'art de gouverner les opinions; toutes les parties de la ſociété ſont dans une dépendance mutuelle; nous ne pouvons jamais fuir d'un côté les paſſions des hommes ſans les rencontrer de l'autre.

Ce n'eſt pas le tout de chercher à avoir beaucoup d'hommes dans un état, il faut ſur-tout ſonger à leur ménager des emplois qui puiſſent les faire vivre.

II.

Le meilleur ſyſtême de légiſlation ſeroit celui où la diſtribution des forces du tout ſeroit telle qu'il en réſulteroit la plus grande ſomme de bonheur poſſible pour chaque individu qui le composeroit.

Mais une conſtitution politique qui conſerveroit à tous les individus l'égalité naturelle, eſt une vraie chimere; l'état civil repouſſe perpétuellement l'égalité naturelle,

En vain la conſtitution républicaine prétend-elle confier à chaque partie une portion égale de pouvoir, ſans que le pouvoir du tout ſoit affoibli, cette portion eſt viſiblement inégale ; & pour ceux qui ne s'arrêtent point aux dénominations, il y a une foule d'hommes qui peſent ſur les autres.

Il n'eſt pas beſoin de tout régler dans un corps politique ; dès que les principales parties ſont bien ordonnées, tout le reſte l'eſt auſſi.

Il eſt facile de ſe ſervir de grands mots, il eſt plus facile encore de les mal expliquer.

Ce n'eſt pas la durée de la conſtitution d'un peuple qui doit être le principal objet du légiſlateur, mais la durée du bonheur que lui aſſure ſa poſition.

Comment veut-on faire des loix, une regle immobile, quand toute la nature change & ſe meut autour d'elle ? Le degré de force & d'utilité d'une loi hauſſe & baiſſe par ucceſſion de temps ; les objets pour leſquels elle avoit été promulguée lui échappent. Si le légiſlateur ne change pas la loi,

les hommes la changeront; ce qui eſt bien plus à craindre, ils la reſſerreront ou l'étendront par des vues particulieres; l'arbitraire en naîtra, & cette loi dénaturée écraſera le foible, parce qu'elle ſera devenue un inſtrument de rigueur dans la main de l'homme puiſſant. Ainſi, c'eſt au philoſophe qu'il appartient de marquer l'inſtant où la loi ſe corrompt, de lui faire décrire le même cercle que décrivent les choſes qu'elles doit régler, d'adapter les loix enfin à la mobilité des événements.

Les loix dans leur origine ont ſuppoſé les vices & les paſſions de l'homme; ces vices & ces paſſions changent, les loix doivent ſuivre l'homme dans ſes nouvelles erreurs ou nouvelles extravagances. Il ne faut pas que la loi ſuppoſe que l'homme ſera des fautes, car ce ſeroit l'offenſer, ou même lui donner une clarté dangereuſe; il eſt temps que la loi tonne quand telle paſſion a produit tel effet, parce que prévoir le mal n'eſt pas le prévenir, & qu'il eſt bon de ne pas le prévoir, c'eſt-à-dire de l'indiquer à la race humaine.

III.

Le germe des loix civiles & politiques eſt caché dans le cœur de l'homme ; elles émanent de ſa nature. L'homme s'eſt ſoumis au frein des loix ; il en a ſenti la juſtice & l'utilité : d'où vient que les premiers légiſlateurs ont fait adopter leur code ſans peine ? C'eſt que ces regles primitives ont été adoptées par l'homme, en ce que le légiſlateur ſuprême a placé dans ſon cœur un tribunal auguſte & redoutable qu'on ne peut ni décliner ni corrompre.

Dans le méchaniſme admirable de nos organes, la conſcience eſt là qui condamne ou qui approuve ; l'arrêt que rend la rectitude morale eſt indépendant des temps & des lieux. Le monde moral n'exiſte que par cette pente que nous avons vers l'équité.

IV.

Depuis Ariſtote juſqu'à Locke & Monteſquieu, on a demandé combien il y a de formes de gouvernement, & quelle en eſt la meilleure. Monteſquieu dit que toutes les formes de gouvernement connues & poſſibles ſe réduiſent aux trois eſpeces de gouverne-

mens, monarchique, deſpotique & républi-cain : c'eſt une erreur évidente. Empereur, roi, ſultan, calife, ſchah, cubo, duc, princes ont une ſomme d'autorité abſolument différente. Chaque état a des loix fondamentales, des regles fixes & ſuivies; un ſeul homme régiſſant l'état, uniquement ſelon ſa volonté, ſans obſerver ni loix, ni formes, ni regle, eſt un être de raiſon; une violence paſſagere ne forme pas une autorité : le gouvernement républicain eſt ſoumis à une foule de diviſions & de ſubdiviſions. L'ariſtocratie & la démocratie ſe touchent de très-près, ſe fondent l'une dans l'autre, & tous ces mots créés ſont vagues & illuſoires, parce que l'expérience doit s'appuyer ſur le caractere national, ſur la force relative des états, & non ſur des expreſſions qui trompent & qui abuſent.

V.

Tout ſyſtême politique doit être poſé ſur le droit naturel; c'eſt la baſe unique de la ſociété civile. Si le droit naturel eſt léſé, aucune loi de ſociété n'exiſte plus, le premier principe de ſociabilité eſt détruit, c'eſt un

édifice qui repoſe ſur un ſable mouvant.

Remontons donc au droit naturel avant de diſcuter tout autre principe.

Les loix de la nature nous environnent ; c'eſt le tumulte du monde qui nous empêche d'entendre ſes leçons : ôtez ce que les hommes ont édifié, il reſtera ce que la nature a fait.

Le droit naturel eſt le droit de l'homme, à ſon plus grand bonheur poſſible. Il veut être heureux & il lui eſt impoſſible de ne pas le vouloir. Jamais homme n'a fait convention avec un autre qu'à raiſon d'une jouiſſance mutuelle. Ce n'eſt pas un papier large de quatre doigts qui anéantit les droits impreſcriptibles de la nature.

V I.

Le but de tous les gouvernements eſt la tranquillité; mais ce mot en politique doit s'expliquer : l'eſclave eſt tranquille ſous la main du deſpote ; mais c'eſt une tranquillité forcée. La rebellion touche de près à cette obéiſſance paſſive. Dans les gouvernements modérés les eſprits conſervent leur reſſort, & les ames leur élévation naturelle.

Les hommes ſeroient viſiblement dégradés s'il n'y avoit pas un combat intérieur & toujours ſubſiſtant entre la liberté & l'autorité ; & voilà ce qui a maintenu l'admirable conſtitution de l'Angleterre, forme républicaine ſi heureuſement combinée.

Il ſort de tout gouvernement bien composé une action & une réaction continuelle, ſans quoi il dégénere.

Le gouvernement civil eſt une reſtriction de la liberté naturelle. Il faut que chaque particulier faſſe le ſacrifice d'une portion de ſes forces, afin que la liberté de tous ne ſoit pas en danger. Mais l'étendue de ce ſacrifice eſt pour le plus grand nombre des hommes un calcul ſi délicat & ſi compliqué, qu'ils ſeront toujours plus frappés des dangers de l'autorité, que des abus exceſſifs de la liberté.

De-là naiſſent les oppoſitions au gouvernement ; oppoſitions d'autant plus vives, que les paſſions ſont concentrées. Le gouvernement eſt obligé alors de laiſſer au ſujet des paſſions domeſtiques.

Il n'appartient qu'à des hommes extrêmement ſages, d'endurer avec patience le joug

du gouvernement quand il n'eſt pas trop dur; mais les délices de l'autorité corrompent ordinairement ceux qui gouvernent ; peu-à-peu ils paſſent les limites qu'ils s'étoient preſcrites eux-mêmes.

Il eſt de la nature des choſes qu'il y ait toujours des parties oppoſées dans les gouvernements ; tant que ces corps ne ſont qu'obſerver ou qu'ils ſe balancent réciproquement, l'eſprit d'attention néceſſaire pour entretenir l'équilibre, maintient le regne des loix.

Il ne faut donc point s'épouvanter de quelques agitations inteſtines. Le ſilence abſolu n'eſt que le partage d'une troupe d'eſclaves en préſence d'un maître hautain. Les claſſes de citoyens feront toujours entendre leur voix, & je ne connois que les querelles élevées par les corps ſubalternes pour écarter les factions violentes de la guerre civile.

Ceux-là ſont pauvrement inſtruits, qui réclament perpétuellement l'égalité & qui veulent introduire dans le gouvernement civil, l'état de la nature. Ce qui paroît ſéparer les citoyens eſt précisément ce qui les unit, ce qui réprime la force & l'audace.

L'on eſt donc obligé de faire entrer l'inégalité dans le plan des conſtitutions politiques; & le beau ſecret ſeroit de n'admettre que l'inégalité néceſſaire au mouvement & à la conſervation de la ſociété.

Mais quand les loix défendirent aux patriciens de Rome de s'unir par des mariages aux familles plébéiennes, ces droits excluſifs aux magiſtratures, au ſacerdoce, aux honneurs du triomphe, furent le délire de l'orgueil.

Dès que les riches deviendront ſuperbes; la pauvreté ſera inſolente. Il eſt d'un ſage gouvernement de miner peu-à-peu ces loix cruelles qui favoriſent la dureté des riches, d'arrêter l'invaſion journaliere des créanciers impitoyables; mais quelle adreſſe pour faire payer le riche & pour ſauver la derniere propriété du pauvre ?

Comment l'autorité pourroit-elle eſpérer que le peuple ſera tout à la fois, & l'inſtrument de ſa grandeur, & le jouet de ſes caprices ? L'autorité doit ſur-tout éviter cette ſupériorité offenſante, plus odieuſe que la tyrannie elle-même.

rendus au légitime ſouverain il nous commandera le même reſpect, le même attachement pour un autre qui nous eſt inconnu ; & celui-ci croira poſſéder un droit de propriété ſur nos corps ? Et depuis quand l'autorité des monarques de la terre ne vient-elle plus des hommes? Qui les rend forts, puiſſants ; qui leur gagne des batailles, qui les affermit ſur des trônes ? D'où tiennent-ils leur ſûreté, leur opulence, leurs plaiſirs ? Eux qui ont oſé dire que c'eſt de Dieu qu'ils tenoient leur couronne, ont oublié que l'uſurpateur pourroit dire la même choſe, & le prouver comme eux le glaive en main. Tu regnes par Dieu, & moi je vis, j'exiſte, je penſe par lui. Ma raiſon & ma liberté me viennent de lui ; elle me défend de me ſoumettre à des ordres capricieux ; elle m'ordonne de m'y oppoſer de tout mon pouvoir. Sois juſte, & tu verras naître entre nous un contrat qui ne ſera jamais violé de mon côté.

I X.

Ne croyez pas que les rois, les grands rois, les légiſlateurs même aient tout or-

donné, tout arrangé ; c'eſt une certaine pente des penſées de l'homme qui a opéré les grands changements. Un ſeul homme ne peut remuer une nation ſi elle ne marche au-devant de lui.

Il faut une réaction, ſans quoi le génie devient inutile ; il faut qu'un peuple ſache entendre, goûter, adopter la raiſon ſublime qui lui eſt offerte ; & quand l'étincelle tombe ſur des matieres pétrifiées, elle brille & s'éteint.

Des ſiecles barbares ont eu des hommes de génie, morts pour cette génération inactive & dont la vie n'a pas même été apperçue. Tant il faut un peuple déja formé pour concourir aux révolutions dont le génie n'eſt que le moteur & non le créateur abſolu.

Quand une nation ſe familiariſe avec les oppreſſions miniſtérielles, qu'elle déſapprend à ſentir & à raiſonner, qu'elle met en oubli & volontairement l'origine & le but de la ſociété, les coups qui lui ſont portés ſont juſtifiés par ſa foibleſſe & ſa lâcheté ; elle mérite de ſouffrir, & le deſpote ne fait que la punir légitimement.

C'est le peuple qui fait le *gouvernement*, & non le *gouvernement* qui fait le *peuple*. On s'est long-temps trompé sur la cause. Il est absurde de croire que des loix modifieront un peuple qui ne les connoîtra point, qui ne les aimera point, ou qui ne les adopteroit que d'une maniere forcée.

Quand le peuple est assez avancé pour recevoir de bonnes loix, elles se forment & se propagent d'elles-mêmes. *La majesté du peuple*, voilà la plus belle expression qui puisse exister dans une langue quelconque; c'est *le peuple* qui fait tout.

Quand les Anglois, modifiant à leur gré leurs loix & leurs idiômes, & leur imprimant un égal degré d'élévation & de force, rejetterent les idées d'esclaves, ainsi que les expressions timides, allerent-ils demander à un homme ou à une poignée d'hommes qu'il eût ou qu'ils eussent la complaisance de verser sur eux la félicité & la grandeur? Non, ils composerent leur fortune de leurs mains; ils la garderent, ils la défendirent, & déployant un caractere d'audace & d'énergie, ils eurent droit d'insulter à ces peuples qui, contents de pousser des soupirs

& des gémissements, imploroient l'avénement d'un nouvel ordre politique, comme si ces loix majestueuses pouvoient se former toutes seules, & n'avoient pas besoin de bras vigoureux autant que de têtes pensantes, &c.

CHAPITRE LVIII.

Pensions de l'Etat.

NOUS avons anéanti toutes les pensions accordées à une foule de particuliers ; âpres solliciteurs, pilliers d'audience, flagorneurs intéressés qui, sous prétexte d'avoir rendu des services à l'état, épuisoient l'état.

Tout homme qui obtient une pension, acquiert par-là un fond d'oisiveté qui lui donne à vivre sans rien faire ; car les pensions diminuent visiblement l'emploi des hommes.

N'étoit-il pas ridicule de payer un chanteur, un acteur, un poëte, & que les cultivateurs de la campagne fussent obligés de soudoyer les cabrioles d'un danseur ? Cette manie de tout récompenser en argent, au

nom de l'émulation, détruisoit l'émulation ; car l'intrigant l'emportoit toujours sur l'artiste habile.

Les monarques ne sont que les économes des biens de leurs sujets ; or, chaque pension particuliere, ajoutant un nouveau poids à la charge publique, il ne nous est pas permis, je pense, d'ôter aux uns pour donner arbitrairement aux autres. En matiere de maux publics, tout est d'une extrême conséquence ; parce que la moindre infraction conduit inévitablement au pire.

Puis tous ces pensionnaires avoient presque tous ou flatté, ou menti, ou rampé, pour obtenir ces pensions vicieuses, soit en courtisant les valets des valets de cour, soit en faisant sonner bien haut un frêle mérite, & c'étoit conséquemment des hommes vils, des corps morts dans l'état civil. L'homme supérieur attend le jour de la récompense ; & s'il demande, il ne demande qu'une fois en prononçant son nom.

Ces pensions particulieres, versées sur les enfants de la paresse & de l'intrigue ; fondées d'ailleurs sur la taxe générale, dépôt sacré, étoient évidemment illégitimes, autant qu'onéreuses.

La liberté de déployer son induſtrie en tout ſens, étant le privilege inconteſtable de tout citoyen, c'eſt à lui de tirer de ſon art, tout le parti poſſible. Rien ne limite l'eſſor de ſon talent, & il y met le taux qu'il veut.

Le poëte qui fait bien des vers, reçoit les applaudiſſements, & puis il vend ſes vers applaudis le plus qu'il peut; permis à lui de les réciter en place publique, & d'attirer l'argent des auditeurs charmés. Le peintre expoſe ſon tableau, & s'il frappe, il en reçoit le prix.

Le chanteur de ſon côté demande à ſes auditeurs le ſalaire de ſon goſier harmonieux, & n'en fait entendre les modulations, qu'après que la bourſe eſt déliée; mais il ne vient pas demander une penſion à la cour, parce qu'il a bien chanté. Le gouvernement laiſſe les vers & les ariettes proſpérer dans le monde ſans attacher de l'or à ces brillantes ſuperfluités. C'eſt bien aſſez de ne les pas interdire.

Si un particulier a trouvé un ſecret, s'il a découvert un remede ſpécifique, il le doit en conſcience à ſes concitoyens;

mais ſi le remede eſt bon il percera, & l'on s'empreſſera de l'acheter. Point de privilege excluſif enfin, parce qu'il n'y a point de prohibitions.

L'inventeur d'un art, eſt d'abord récompenſé par l'eſtime publique : il trouve cette monnoie préférable à toute autre ; car la gloire a ſes jouiſſances pures & profondes. Celui qui a imaginé un métier, ou perfectionné quelque machine méchanique, met la taxe qu'il veut à ſon invention, & s'en réſerve le ſecret, ſi bon lui ſemble.

Quand on n'eſt point gêné, on obtient la richeſſe avec un peu de conſtance & de travail. Aucune loi parmi nous ne défend de vendre tout ce qu'on peut vendre.

Nous faiſons des avances à l'agriculteur, au commerçant, au méchanicien, parce qu'ils ont beſoin de fonds ; mais nous ne leur donnons pas des penſions. On dit que de votre temps, tous les hommes étoient des mendiants qui, le placet à la main, venoient fatiguer les miniſtres de demandes importunes ; les récompenſes pécuniaires ſembloient être une dette exigible, tant on y

mettoit de confiance & d'orgueil. La bravoure développoit un tarif, & l'on marchandoit pour la jambe gauche ou pour la jambe droite, avec une forte d'arrogance impérative.

Ainfi la valeur des belles actions étoit métamorphofée, pour ainfi dire, en une efpece de bénéfice. Certes, le militaire doit avoir fa récompenfe avant tous les autres, mais elle doit être limitée & invariable.

Permis fans doute aux officiers de mourir dans leur lit, quand ils étoient las de l'honorable métier ; mais faire de la défenfe de la patrie un commerce qui donne à vivre dans tel temps, voir des militaires de quarante ans, qui ont quitté le fervice, parce qu'il leur a donné à vivre ; n'étoit-ce point là l'anéantiffement des vertus militaires ?

Nous n'avons plus de ces guerriers oifífs, qui inondent les fpectacles & les cafés (1),

(1) On peut attribuer aux foldats & aux officiers oififs, difperfés dans les provinces, la dépravation du royaume. On diftingue une petite ville, dans laquelle un régiment a paffé un quartier d'hiver ; les filtandis

tandis qu'on donne des batailles à cent lieues d'eux. Nous ſavons que cette foule d'officiers penſionnés ayant ſaiſi le revenu, gage de leur oiſiveté profonde, ne vouloient plus de l'honneur & qu'ils ne voyoient plus la gloire des combats que dépouillée de ſes rayons; qu'ils ſembloient enfin n'avoir haſardé leurs bras & leurs jambes que pour avoir une heureuſe bleſſure & la penſion qui l'accompagnoit.

Le ſeul cas parmi nous, où *la penſion de l'état* ait lieu, c'eſt quand un innocent a gémi dans les fers; alors nous nous croyons obligés de lui offrir un dédommagement au nom de la ſociété entiere; car la juſtice en ce moment ne ſauroit être impaſſible, &

---

les & les femmes qui ſont jeunes & belles, n'ont pas échappé à la ſéduction, & dès qu'une fois elles ſe ſont livrées à ces corrupteurs, elles dérobent leurs peres ou leurs maris pour entretenir leurs amants. Dans les lieux où l'on ne voit jamais de troupes, l'innocence ſe conſerveroit, ſi aucun garçon n'étoit dans le ſervice. Les ſoldats vont en ſemeſtre, & ſéduiſent les ſœurs de leurs compatriotes. Quand ils ont leur congé, ce ſont ſouvent des libertins qui s'en retournent dans le pays, & vont l'infecter de tous les vices dont ils ſe ſont gangrenés dans les troupes.

elle doit réparer les erreurs des desservants de son temple. Elle est aussi grande en avouant leurs fautes, qu'en punissant le coupable.

CHAPITRE LIX.

De l'Afrique.

L'EUROPE dans tous les temps a eu peu de connoissance des parties intérieures de ce continent, & de tous les pays qui sont au-dessous ou au-delà de la ligne; non pas même des parties qui ont été connues de temps immémorial, comme les deux Mauritanies, & la Numidie.

C'est à l'orgueil des Romains, qu'on doit imputer cette perte; parce qu'après avoir subjugué l'Afrique, ils firent brûler tous les livres & effacer tous les titres & toutes les inscriptions anciennes, afin que la postérité ne parlât que du nom romain.

Les califes ensuite, s'étant emparés de l'Afrique, firent une exacte perquisition de tous les livres d'histoire & de science, & en brûlerent autant qu'ils en trouverent, de

peur que si on lisoit d'autres écrits, cela ne portât coup à leur secte. Ainsi raisonnoient l'ambition & le fanatisme, ces deux antiques fléaux qui ont poursuivi la misérable humanité dans tous les coins du globe.

Nous connoissons l'Afrique dans toutes ses parties. L'Egypte, de votre temps, obéissoit au grand Turc; elle obéit aujoud'hui au roi de France, c'est-à-dire au François.

Ce peuple fut le premier qui cultiva les hautes sciences, tandis que le reste de la terre dormoit dans l'ignorance. Ce pays fertile & curieux, sollicitoit des hommes dignes de l'habiter. Il devoit renaître dans toute sa gloire, car c'est le gouvernement qui fait le peuple. Le féroce Cambyse & ses successeurs ravagerent l'Egypte pendant deux cents années, & éteignirent le feu sacré qui depuis des siecles éclairoit le cercle des connoissances humaines. Nous l'avons rallumé ce flambeau; car il étoit réservé à une nation amie des arts, de restituer à l'Egypte le commerce du monde. C'étoit le point visiblement établi par la nature, pour réunir l'Europe & l'Asie. Il communique avec les mers de l'orient & de l'occident. Une partie de ses

navires font voile du golfe Arabique vers l'Inde, tandis que les autres couvrent la méditerranée. Quand la nature a tout fait pour ce peuple privilégié, il étoit de l'intérêt de l'univers de chasser des barbares, qui s'oppofoient à la résurrection d'un pays fait pour lier les différentes nations de la terre.

Ainsi notre monarque possede les fameuses pyramides, ces merveilles antiques du monde. Nous avons trouvé un rayon de lumiere à travers les ténebres qui couvrent les premiers âges; ces lumieres ensevelies sous le voile des hiéroglyphes, ont jeté un jour nouveau sur les sciences & sur l'histoire.

Ce beau pays de la terre qui servoit de proie à un petit nombre de brigands, est régénéré; il ne falloit qu'en chasser le despotisme & la barbarie. Nous l'avons fait. Aujourd'hui Paris, Athènes, le grand Caire, sont sous la puissante & généreuse main de Louis XXXIV, que nous chérissons tous comme un prudent & sage monarque.

Alexandrie est debout. Nous aimons à posséder ces monuments antiques qui ont vu les siecles s'écouler devant leur masse

inébranlable. La chûte des empires, les ravages du temps, le despotisme, ennemi de l'ordre & des loix, & qui marche environné de la destruction; tout nous parle éloquemment devant ces grands objets. Ces riches contrées furent rendues par nous aux arts & aux sciences.

Vous avouerez que cette richesse toujours renaissante dans les plus beaux climats du monde, formoit un établissement bien plus précieux que toutes les colonies de l'Amérique. Ces ouvrages immortels, ces canaux exécutés par des rois qui faisoient leur bonheur de la prospérité des peuples & de la gloire de leur empire, se sont relevés sous nos mains.

Nous avons tiré des canaux du Nil au golfe Arabique, & nous n'avons point craint, en ouvrant cette communication, que le golfe Arabique inondât le pays. Par ce moyen l'Egypte est ouverte aux nations de toutes les contrées du monde; elle est devenue l'entrepôt des marchandises de l'Europe, de l'Inde & de l'Afrique. Grace à nos arts méchaniques, nous avons opéré ces changements merveilleux, ou plutôt nous

avons ressuscité des idées antiques & sublimes dont l'empreinte étoit visible.

La légitime destruction des puissances barbaresques, fut au dix-neuvieme siecle, l'ouvrage concerté des puissances maritimes. Ces guerres ne furent point longues. Les pays subjugués par la plus heureuse & la plus nécessaire des conquêtes, devinrent le domaine des conquérants, qui punirent justement des barbares qui ne s'étoient fait connoître que par les vexations & la tyrannie. Ces bourreaux souverains rentrerent dans le néant, parce qu'ils déshonoroient également la politique & l'humanité.

Nous aimons le pays où voyagerent Orphée, Homere, Hérodote & Platon; & comme le temps a respecté ses monuments superbes, nous tenons l'histoire curieuse & unique qui touche aux premiers âges du monde. Cette histoire n'est pas de simple curiosité, elle a jeté un jour efficace sur l'homme & sur sa dignité primitive.

Le limon que le Nil charrie a successivement comblé le *Delta*. Nous visitons l'isle de Madagascar, la plus grande de notre globe. Nous avions déja l'*isle Bourbon* &

celle de *Maurice*; mais cette possession précieuse étoit destituée de ports. Nous avons imité vos étonnants ouvrages de Cherbourg, ces cônes prodigieux qui dompterent l'océan, & sans contredit le plus beau monument de votre siecle.

L'isle de Teneriffe, par où les Hollandois faisoient passer leur premier méridien; l'*isle de Fer* & d'autres isles où regne une merveilleuse abondance, où l'air est si salubre, & que la nature a placées comme des hôtelleries propres aux navigateurs de toutes les nations, l'emportoient infiniment sur ces colonies américaines si disputées, si onéreuses, & qui avoient coûté tant de sang pour du sucre.

Nous ne sommes plus coupables du crime affreux d'entretenir des guerres perpétuelles entre les divers peuples de la côte d'Afrique. Nous ne semons plus l'esprit de division parmi eux, en les engageant au plus grand des attentats, à nous livrer leurs freres, pieds & poings liés, pour en faire nos esclaves. Nous ne les portons plus dans des boîtes infectes à quinze cents lieues de leur pays, pour cultiver sous le fouet déchirant d'un lâche pro-

priétaire des cannes à ſucre, beaucoup moins belles que celles que l'on cultive auprès de leurs câbanes paternelles.

Vous aviez dévaſté l'Amérique pour y planter enſuite la canne à ſucre, & vous alliez chercher les cannes & les negres à la côte d'Afrique. Hélas! il ne falloit pas tant de peine, de dépenſe & de cruauté pour avoir du ſucre. Il ſuffiſoit de ne point dégrader les hommes que la nature avoit placés à côté des cannes à ſucre, dans leur pays originaire.

Ces cannes avoient dégénéré dans vos iſles de l'Amérique, elles étoient devenues chétives; nous ſommes retournés à la côte d'Afriqueoù la canne à ſucre croît ſans culture: nous y avons formé quelques établiſſements pacifiques; & comme la nature fait preſque tous les frais de la production, le ſucre cultivé par des mains libres eſt douze fois au-deſſous du prix qu'il vous coûtoit, lorſque vous tourmentiez l'Europe, l'Afrique & vous, pour exprimer un peu d'or du ſang des hommes; car la terre n'eſt avare que pour les tyrans & les eſclaves. La ſtérilité de ces pays immenſes a diſparu, dès que l'hu-

manité a cessé d'être outragée, & que les hommes protégés par les loix, ont reconquis leur intelligence & leur liberté.

Le Nil & le Sénégal voiturent superbement nos marchandises. Nous allons au grand Caire, à Alexandrie, puiser les trésors des deux mondes. Notre imagination s'éleve & s'agrandit en admirant les pyramides & les mugissantes cataractes du Nil, tous ces palais magnifiques à demi-accablés sous leurs propres débris. Le granit & le porphire couvrant cette terre de merveilles, tout prouve que notre monde naissant avoit une richesse & une magnificence particuliere, & que l'Europe entiere n'a rien encore de comparable, en fait de monuments & d'édifices publics, à ces précieux restes de l'Egypte.

L'Egypte n'étoit plus dans le fait dépendante de l'empire ottoman. L'anarchie du gouvernement ouvroit la porte au premier occupant. Ce pays, démembré de l'empire ignorant & barbare nous échut en partage, & la Porte ottomane a retiré son pacha sans mot dire.

Notre police ensuite écarta la peste qui

défoloit annuellement l'Egypte, & nous avons verfé ce bienfait fur un pays immenfe. Notre libre navigation fur la mer Rouge nous a valu des avantages fans nombre. Le fol des ifles de l'Amérique, s'eft trouvé épuifé, & nous tirons notre fucre, notre coton d'un pays voifin, au lieu d'aller chercher ces denrées à quinze cents lieues de nous.

Aucune puiffance n'a fongé à croifer nos opérations : par notre pofition fur le globe nous avons joui au moral & au phyfique, d'un bonheur relatif très-grand ; mais il s'eft accru en perfectionnant encore & en modifiant la légiflation & l'art du gouvernement.

Les apôtres de la raifon & des arts, en portant nos découvertes & nos lumieres à ces peuples avilis fous le plus affreux defpotifme, ont régénéré fucceffivement la plus grande partie de l'Afrique : & fi de votre temps l'abondance régnoit au cap de Bonne-Efpérance, elle s'eft répandue de proche en proche, chez ces peuples du midi. Car la ftupidité n'eft pas un caractere inhérent aux peuples d'Afrique. Le climat, la terre, les

eaux font les mêmes ; les loix ont changé, & les hommes avec elles.

Ainfi l'Afrique, féparée pour ainfi dire de votre temps du monde connu, n'offre plus ces peuples gémiffants fous un pacha infolent, inepte & barbare. L'on a vu naître le gouvernement dans ces magnifiques contrées, ci-devant infortunées, ainfi que l'on a vu croître les arbres de nos climats feptentrionaux avec les palmiers ; car l'on a repouffé la chaleur du climat par les bofquets hauts & touffus, & par les ombrages diverfifiés, que l'induftrie a fu créer, en jetant dans des pâturages favamment ombragés, de nombreux troupeaux de chevaux, de bœufs & de bêtes à laine.

Nous avons bientôt abandonné l'Amérique qui pendant tant de fiecles avoit fait votre malheur & commencé le nôtre, & qui vous avoit donné cent fois plus de tourments que de plaifirs.

Nous nous fommes livrés à un pays, où la nature prodigue demande peu d'induftrie pour fatisfaire les befoins ; nos liaifons étroites avec les nations africaines, nous ont procuré une foule d'avantages préférables à

ceux que nous offroit l'Amérique, à laquelle nous avons dit un solemnel adieu.

L'Amérique étoit heureuse; elle l'avoit été par nous, par nos secours. La grande époque de sa liberté étoit, pour ainsi dire, entre nos mains:

Nous l'avons fait libre, & elle ne doit pas oublier le nom de notre ancien roi Louis XVI. Tournant ensuite nos regards d'un autre côté, nous avons fait cesser les désordres moraux & politiques de l'Afrique, & nous en goûtons réciproquement les fruits.

Ainsi ce qu'aucun peuple n'avoit tenté, nous l'avons fait, jaloux de ressusciter un pays, où nous marchons sur les anciens prodiges de l'espece humaine. Nos peines ont été bien récompensées; car nous avons lu clairement les hiéroglyphes qui nous ont appris une multitude de secrets; enfin nos arts, nos travaux, après avoir régénéré l'Africain, ont corrigé le climat en couvrant le sol aride de nos superbes végétaux, perfectionnés encore par une savante culture.

CHAPITRE LX.

Jardinage.

L'ART le plus cultivé chez ce peuple, étoit le jardinage. Le *je vous prends sans verd*, étoit un reproche grave & applicable à la lettre. Chaque citoyen cultivoit son jardin, & c'étoit une honte de ne point savoir planter, ni greffer, ni tailler un arbre. Celui qui avoit peu de terrain, se piquoit encore d'offrir un petit potager, & le mot vulgaire, *je vous prends sans verd*, devenoit un affront réel quand il étoit mérité.

La beauté & l'utilité du jardinage étoient donc connues dans toutes leurs parties. Ce peuple étoit vraiment luxurieux dans ce goût innocent. Il mettoit sa gloire à contraindre un sauvageon à donner du fruit; & plus il étoit rebelle, plus on s'obstinoit à sa culture.

Les racines d'un arbre sont les bouches par lesquelles il pompe l'humeur nourriciere de la terre. C'étoit donc à l'examen des racines, que ce peuple s'étoit scrupuleusement attaché. Il avoit découvert en elles

une ſource multipliée de reproductions, & les plantes exotiques, qui ſe refuſoient à leur multiplication par greffes, par boutures, par drajons, ſaiſies, par leurs racines, par leurs petites racines légérement coupées, lorſqu'elles étoient ſéchées ou moiſies, ſe reproduiſoient; parce qu'il y avoit infiniment plus de vie dans les racines que dans les branches, & que la ſeve étant aſcendante, ſe développoit avec plus d'énergie; de ſorte que les reſſources du jardinage pour la reproduction de toutes les plantes, conſiſtoient dans l'art de piquer & de planter les petites racines, ſource ſecrete de la nourriture & du développement; car c'eſt là que réſide d'une maniere éminente le ſucement attractif de la plante.

Ce moyen ſimple & précieux appliqué avec ſuccès, a perpétué une multitude d'eſpeces qu'on n'avoit pas ſu conſerver juſqu'alors, avoit couvert les jardins de divers fruits cultivés ſoigneuſement pour le plus délectable des beſoins.

Ces jardins n'avoient ni ſtatues, ni treillages. Pomone y habitoit; il n'y avoit dans ces jardins que des fleurs & des fruits. Le

marbre orgueilleux ne défiguroit point leur éclat, & c'eût été un outrage à la nature que d'oppofer aux légumes, aux arbres fruitiers, aux parterres de fleurs, aux bofquets, des figures, des vafes de marbre : vaine magnificence qui contrafte avec les agréments champêtres & tue la douce rêverie.

Ce peuple erroit la moitié du jour dans fes jardins. La jeuneffe y faifoit fes exercices, & la vieilleffe y refpiroit jufqu'au coucher du foleil.

Toutes les plantes de la terre avoient été conquifes & naturalifées. Tel étoit le luxe de ce peuple. C'étoit à qui étaleroit les plus beaux fruits de la terre, & ce luxe étoit univerfellement approuvé ; parce que dans ce genre, il étoit impoffible que l'homme jouiffe feul, & qu'il falloit qu'une partie de fes jouiffances refluât néceffairement fur ce qui étoit autour de lui.

CHAPITRE LXI.

Suite du précédent.

QUE tout me femble ici digne d'envie! m'écriai-je; heureux peuple! Vous êtes parvenu par degrés, à vous dégager de tous les préjugés qui offufquent la raifon, à former un empire floriffant, à régler fagement tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'humanité. Que tout me femble ici heureufement ordonné! Les fciences, les arts me paroiffent ne pouvoir plus atteindre à une plus grande perfection.

Nous fommes bien éloignés de penfer ainfi; me repliqua un jeune homme (qui ne reffembloit guere à un cathédrant de votre lycée.) Notre fiecle, tout fupérieur qu'il eft à ceux qui l'ont précédé, fera furpaffé fans doute. Nous l'efpérons ainfi. La préfomption eft le partage des ignorants; & celui qui pofe indifcrétement la limite des arts, n'eft point fait pour les cultiver. Plus on eft éclairé & plus on fent combien il refte encore à faire.

Si nous avons perfectionné l'art de fe pro-

mener librement dans les airs, & de ſe tenir immobile dans l'atmoſphere, contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, au moyen de quoi en laiſſant paiſiblement le globe tourner ſous nos pieds, nous pouvons ſans nous mouvoir franchir des diſtances immenſes ; ſi nous ſommes parvenus, au moyen d'une machine jetée dans la prfondeur des mers, à en retirer les tréſors inutiles aux habitants de ce terrible élément, à en décorer nos cabinets d'hiſtoire naturelle, & à reſtituer à la terre les richeſſes curieuſes enſevelies dans l'océan pendant tant de ſiecles; ſi plus hardis encore nous avons trouvé les moyens d'établir des communications ſouterraines entre les montagnes qui vomiſſent la flamme, en ſaignant les volcans pour raſſurer la terre contre les ſecouſſes imprévues; ſi nous avons ſu faire traîner nos chars par les plus redoutables animaux, tels que les lions, les ours, les tigres, les léopards, &c.; ſi nous avons ſu adoucir leur férocité; ſi les cerfs qu'on jugeoit être indiſciplinables, tirent nos traîneaux avec vélocité; ſi nous avons trouvé le ſecret de conſerver tous les grains, & d'en faire des

provifions dans les années abondantes pour fuppléer aux années de ftérilité, nous avons trop bonne opinion de l'induftrie humaine, pour douter qu'on puiffe faire un jour de nouvelles découvertes tranfcendantes qui nous manquent, ainfi que bien d'autres que nous n'imaginons même pas.

Et fi nous pouvions pénétrer dans l'avenir, peut-être trouverions-nous qu'on y fera peu de cas de nos inventions, & qu'elles ne paroîtront que des jeux & des miferes : car où s'arrête la perfectibilité de l'homme armé de la géométrie & des arts méchaniques, inftruit de la chymie ? Il eft né, fans doute, pour parcourir une fphere immenfe, & pour toucher peut-être tout ce qu'il apperçoit.

J'admirois la modeftie de ce peuple qui, après tant de découvertes, voyoit la poffibilité de découvertes encore plus étonnantes. Ce qui étoit bien différent de l'affurance avec laquelle les cathédrants de mon fiecle, difoient : *nous jugeons tout*, nous affignons des limites à tout ce qui fe fera : ce qui étoit dire en d'autres termes, *nous favons tout ;* & voilà le langage académique qui réduit toutes fes thefes à ces paroles, vraiment remarquables.

CHAPITRE LXII.

Des Indes orientales.

C'ÉTOIT une belle capitale à prendre que Conſtantinople, n'eſt-il pas vrai? La Ruſſie qui ſortoit tout-à-coup du néant, la Rnſſie ne pouvoit pas embraſſer également l'Aſie & l'Europe. Pierre le Grand avoit fixé toutes ſes vues ſur l'Europe, pour procurer à ſon empire une gloire & une grandeur ſolide.

L'heureuſe ſituation de Pétersbourg faiſoit toute la force de l'empire Ruſſe; c'étoit de là qu'il peſoit ſur l'Europe, mais cette énorme puiſſance ſe rompit ſubitement en deux, & l'Aſie offroit des dépouilles riches & des triomphes faciles.

Le commerce des Indes orientales changea tout-à-coup de face, & après pluſieurs mouvements inévitables, la Turquie aſiatique forma une immenſe république. Et comment en impoſer toujours aux deux coloſſes politiques qui menaçoient l'Europe? Il falloit bien enfin, qu'ils dévoraſſent leur proie; & ce déluge effroyable de ſoldats, après

tant d'oscillations, devoit aboutir à un point fixe & permanent. Constantinople appartient aux Russes; & c'est un bien pour l'Europe entiere, parce que chaque souverain y a trouvé son compte.

C'étoit une question de votre temps s'il ne falloit pas renoncer à tout établissement militaire dans les Indes orientales, en y conservant des comptoirs, & faisant le commerce de l'Inde par caravanes à travers la Perse & la Turqie.

Chaque nation sans contredit avoit droit de contribuer au bénéfice & aux richesses qui sortoient de ces immenses pays.

Les Anglois firent alors ce qu'ils devoient faire. Ils voulurent s'emparer de l'Inde entiere, & de son commerce; mais nous ne le voulûmes pas.

Nous obtînmes les ports qui nous manquoient pour être à portée de protéger également la côte de Malabar, & la côte de Coromandel.

Mais bientôt nous reconnûmes que, s'il s'agissoit de s'établir solidement dans l'Inde, loin d'y employer une force militaire, pour y faire des conquêtes & des acquisitions ter-

ritoriales, il falloit calmer profondément les alarmes des Indiens, qui eussent fini par se soulever entiérement contre nous. Ce qui eût été imprudent & inutile; car comment se maintenir dans l'Inde contre tous les Indiens rassemblés ou disciplinés à la longue?

Le grand commerce avec l'Inde & la Perse par caravanes, à travers la perse & la Turquie asiatique, nous ayant paru difficultueux, pour ne pas dire impraticable, les peuples, d'un commun accord, ont tous donné un exemple qui a convaincu les Indiens que nous renonçions à toute idée de conquête; & *ce systême de paix* une fois bien gravé dans leurs cerveaux, nous a concilié leur affection.

Les Espagnols, les Portugais, les Hollandois & les Anglois, ont consenti comme nous à évacuer tous leurs établissements, & à en retirer toutes leurs forces. Ces corps de troupes ne servoient qu'à indisposer contre nous les naturels, & à nous entraîner dans des guerres longues, superflues & ruineuses.

De paisibles comptoirs éloignant toute vue ambitieuse, ont eu plus de force par l'avantage respectif du commerce, que vos comp-

toirs environnés de forces militaires, lesquelles occasionnoient tour-à-tour mille révolutions sanglantes dans l'Inde.

Quand on veut arrêter l'effusion du sang humain, il faut commencer par éloigner tout soldat ; car la bayonnette appelle la bayonnette, & le canon, le canon. En écartant l'image de tout combat, les Indiens se sont accoutumés à nous ; mais les Indiens en nous voyant armés constamment, se seroient formés nécessairement à notre discipline & auroient chassé un jour tous les Européens. Désarmés, nous avons été beaucoup plus forts : nos gains moins considérables ont été plus assurés, comme plus légitimes, & nous avons préféré un avantage limité, mais permanent, à ces moments de splendeur qui s'éteignoient bientôt dans le sang & dans le carnage.

Et pouvions-nous sans remords venir de si loin pour apporter chez ces peuples toutes les ruses d'une politique cruelle, & armer l'un contre l'autre ces Rajahs, ces Nababs qui ensanglantoient pour nos querelles la Perse, & ébranloient le trône des Mogols. Les Européens ne subsistoient de votre

temps qu'à force de violer d'une maniere tour-à-tour horrible & perfide, le droit naturel & politique de ces nations.

Nous avons préféré à ces conquêtes prodigieuſes & preſque romaneſques, les inſinuations aſcendantes d'un commerce victorieux & paiſible. Les Indiens nous appellent, nous protegent, nous chériſſent & cette généreuſe réſolution de leur part, a été plus forte que toutes nos armées.

Y avoit-il de la gloire à ſubjuguer les Indiens? Les ſubjugua qui voulut. Bacchus, Seſoſtris, Sémiramis, Alexandre, les Parthes, les Tartares, les Arabes & encore de nouvelles hordes de Tartares, ont été ſucceſſivement les maîtres de ces riches contrées. Mais la prompte décadence des vainqueurs, a annoncé qu'on pouvoit conquérir ces pays, mais non les conſerver, & cela ſans que les Indiens oppoſaſſent d'autre défenſe que le temps.

Nos vues droites & pacifiques ont accoutumé les Indiens à voir les Européens comme des hommes éclairés, & de véritables bienfaiteurs. Nos comptoirs appuyés ſur la bonne foi, & ſur la reconnoiſſance de ces peuples

ſont plus reſpectés qu'ils ne l'étoient par des troupes ſanguinaires. En ceſſant de les effrayer, nous nous ſommes concilié leur affection ; & c'eſt ſur cette baſe ſolide que repoſent nos établiſſements. Nous ſommes moins riches, il eſt vrai, de ce côté là ; mais nous avons évité auſſi des frais immenſes, des ſcenes révoltantes, & des malheurs atroces. N'étoit-ce point là gagner & beaucoup ?

CHAPITRE

CHAPITRE LXIII.

De l'esprit public.

L'ESPRIT *public* étoit une expression naturalisée chez ce peuple. Il l'employoit très-fréquemment ; & tandis que de mon temps cette expression dormoit dans notre langue & presque dans nos cœurs, elle étoit vivante dans toutes les bouches.

Il ne faut quelquefois qu'un *mot* bien *répandu* & bien *senti* pour relever le génie d'une nation.

L'esprit public se montre dans un *petit trottoir* & dans *une rampe de fer* placée à propos, ainsi que dans un temple, ou dans un autre monument superbe.

L'esprit public a la passion des grandes choses, mais lorsqu'elles sont utiles. Il enfante des plans vastes, s'identifie avec la nation, est jaloux de sa gloire & de sa prospérité, & frémit des moindres coups qui lui sont portés.

C'étoit *l'esprit public* qui avoit présidé à tous les établissements chers à ce peuple. Il

proſcrivoit les vues étroites pour ſe placer au centre d'un état, & porter ſon regard ſur toute la circonférence. Il étoit attentif à l'injure faite au moindre citoyen ainſi qu'à un attentat contre le gouvernement. Cet *eſprit public* l'emportoit ſur toute autre conſidération, & cet attachement naiſſoit du bien-être qu'on trouvoit à vivre ſous des loix vivifiantes.

L'amour de la patrie fait les guerriers ; & donne lieu à ces dévouements qui ſont récompenſés par la gloire ; *l'eſprit public* deſcend dans les moindres détails ; il eſt à une égale diſtance de l'eſprit miniſtériel.

Cet *eſprit public* avoit animé les Américains, lorſqu'ils combinerent la liberté partielle des treize états, avec leur dépendance générale entre eux. Ce fut cet eſprit qui combina le droit de légiſlation, avec le droit d'élection, & qui ſut maintenir à une diſtance reſpective, la force civile & la force militaire.

Comme c'eſt *l'eſprit public* qui invite chaque citoyen à faire les ſacrifices néceſſaires, c'eſt à cet eſprit à les maintenir.

L'eſprit miniſtériel eſt bien inférieur à l'eſprit public.

La valeur de cette expreſſion eſt ignorée, chez ces peuples où l'or a tout corrompu, où l'or a tout diviſé. Cherchez-y un vrai citoyen, l'opulent eſt tout, la vertu n'eſt plus rien : le reſpect pour les loix n'eſt plus qu'une illuſion. On demande le repos, un paiſible eſclavage. Que le peuple ait des jeux, qu'on parle de beaux arts, on ſe croit libre & fortuné.

Mais *l'eſprit public* ne peut naître que dans les états où l'on aime la patrie, & où on en eſt aimé ; car ſi la patrie ne fait rien pour le citoyen, le citoyen ne fera rien pour elle (1).

---

(1) Souverains de la terre, ayez *cet eſprit public*, il vous dirigera ſûrement ; il fera votre gloire ; je me jette à vos genoux & je vous offre mon humble requête. Non, pour faire aujourd'hui le bonheur des peuples, il ne faut pas être né avec un génie extraordinaire. Le bon ſens, un bon cœur ſuffiſent pour cela. Faites le contraire de ce paſſage fameux : *video meliora, proboque, deteriora ſequor.*

Quand votre cœur ſenſible aura frémi, ſuivez ce premier mouvement, ce mouvement généreux. Quand votre raiſon aura adopté une maxime, chaſſez le miniſtre qui oppoſera à cette lumiere naturelle & pure

le grand mot, le mot obscur *raison d'état*. Que de crimes sous ces syllabes !

Rois, jetez les yeux sur les campagnes & contemplez avec quelque sensibilité cette multitude d'hommes qui fait votre force, ou qui compose vos plaisirs. Ce sont leurs mains qui protegent votre trône en poursuivant & terrassant vos ennemis, ou qui décorent ces palais où vous reposez au milieu des délices. Tout ce que vous possédez est leur ouvrage, & ils ont bravé tous les dangers pour nourrir votre luxe. Vous ne régnez que par leurs suffrages, & votre sûreté, j'ose le dire, est dans leur zele.

Quand ils ont fait tout pour vous, ne ferez-vous rien pour eux ? Jouissez de leurs trésors, mais ne les tarissez pas dans leurs sources. Employez leurs bras, mais laissez-leur le temps de reposer leurs membres fatigués, recevez leurs tributs, mais adoucissez la forme odieuse des perceptions. Il est des droits qu'ils tiennent de la nature ; respectez-les : car ces droits sont antérieurs aux vôtres.

Et si ceux qui vous abusent par des mots, suivoient leur systême d'oppression, que resteroit-il à ce peuple docile & patient ? Pas même la propriété de son champ, pas même l'usage de sa cabane. Un exacteur impitoyable s'y assied & ravit les ustensiles de la misere affamée ; déja ses enfants même ne lui appartiennent plus ; ils sont enlevés pour des corvées barbares & presque inutiles ; ils sont assimilés aux animaux qu'ils y conduisent, ou bien on les traîne aux combats que les meres détestent, pour y mourir sans qu'ils sachent de quoi il s'agit. Rois, voilà donc ce qui compose vos grandeurs ! Ah ! méritez une nouvelle statue, celle qui sera élevée à celui qui se sera contenté d'a-

voir été un roi populaire & d'avoir fait le bonheur de son peuple.

Heureux monarque que j'attends & que j'entrevois, je prépare ta couronne civique; c'est toi qui tariras ces sources de pleurs qui coulent depuis cinq cents ans. Tu réconcilieras les peuples avec la royauté. Tu laisseras sans impôts onéreux, ces sels, présents conservateurs de la terre & des animaux qui font sa richesse. Tu donneras aux citoyens la faculté de répartir entre eux la masse des tributs. Tu recevras des mains de l'amour ce que tu prenois des mains de l'usure. Les religions seront libres afin que ton peuple ait une religion. Les propriétés seront respectées par les maltôtiers qui couvrent leurs vols de ton nom sacré. Le commerce intérieur sera affranchi des entraves honteuses & ridicules de l'accise; les communes seront partagées. Les loix seront claires & permanentes, & il en sera fait un cathéchisme; car hélas! le peuple ignore le plus souvent les loix qui le régissent, & dans tous les codes on trouve des loix injustes dans leurs principes, inutiles dans leur objet, & d'autres impossibles à exécuter. Que cette lie des siecles barbares soit épurée, afin que l'homme, du mépris du législateur, ne passe point à celui de la législation (le plus grand désastre qui puisse arriver chez une nation); que les magistrats, arbitres des destinées des hommes, connoissant leur sublime emploi, t'aident à diminuer les maux qui affligent l'humanité; car c'est pour cette seule & grande fonction que les hommes ont élevé d'autres hommes au-dessus de leur tête. La tâche en est pénible, mais la gloire en est grande, & l'attendrissement de tout un peuple vaut bien le travail qu'imposent des bienfaits de cette importance & de cette latitude, mais aussi qui ont

leur récompenſe en eux-mêmes, quand même l'auteur de tout bien n'abaiſſeroit pas ſes regards ſur les vertus d'un grand roi, rivaliſant, pour ainſi dire, avec lui, & commençant, d'après ſa bonté, l'ouvrage de notre grande félicité, de notre félicité future, &c.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome second.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

